





VOYAGE
EN HOLLANDE
ET
SUR LES FRONTIÈRES OCCIDENTALES
DE L'ALLEMAGNE,
FAIT EN 1794,

TOME SECOND.

VOYAGE
EN HOLLANDE
ET
SUR LES FRONTIÈRES OCCIDENTALES
DE L'ALLEMAGNE,
FAIT EN 1794.

SUIVI D'UN VOYAGE DANS LES COMTÉS DE LANCASTER, LE WESMORELAND ET LE CUMBERLAND;

Ouvrage dans lequel on trouve des détails sur les Mœurs, le Caractère, les Ressources, les Richesses, les Productions, le Commerce des Habitans de ces Contrées; sur les diverses Opérations Militaires des Généraux Français et Ennemis dans la présente Guerre; le Siège de Mayence par CUSTINES, *celui qu'il soutint depuis dans cette Ville sur le* ROI DE PRUSSE *et les Émigrés, etc.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR A. CANTWEL, Traducteur de GIBBON.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez F. BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, n°. 20.
AN 5e. DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGE EN HOLLANDE ET SUR LES FRONTIÈRES OCCIDENTALES DE L'ALLEMAGNE.

FRANCFORT.

NOUS vînmes de Mayence ici dans un coche-d'eau, où l'on nous dit que nous pourrions voir un échantillon de la populace allemande; mais nous n'y fûmes frappés que de la mal-adresse des mariniers. Quoiqu'ils fassent ce trajet tous les jours, ils s'engravèrent au milieu du paisible cours du Mein et par le plus beau temps du monde. Leurs gauches efforts pour se dégager produisirent si bien l'effet contraire, qu'il fallut atteler les che-

vaux qui nous conduisoient au flanc du coche, et le remorquer contre le courant. Il y avoit environ cent personnes dans le bateau, et l'on n'imaginât pas même de faire retirer celles qui pesoient sur la partie engravée. Ces accidens arrivent, dit-on, tous les jours, non pas dans des sables mouvans, mais entre les bords permanens et apparens de la rivière.

Le trajet n'est que d'environ vingt-quatre milles, mais nous n'en mîmes pas moins neuf heures pour arriver à Francfort, dont les environs annoncent une ville riche et commerçante. Durant le dernier mille, les bords du Mein sont couverts de maisons de plaisance, séparées l'une de l'autre par de petits enclos.

Francfort a des murailles et des portes, mais les voyageurs n'ont point, à leur arrivée, le désagrément d'être arrêtés et questionnés par des soldats. Nous avions été si complettement trompés par la renommée de plusieurs villes sur leur opulence et sur l'activité de leur commerce, que nous fûmes surpris de trouver que celle-ci répondoit à sa réputation. Nous vîmes les quais chargés de marchandises, et remplis d'une foule d'ouvriers et de porteurs. Les rues voisines de la rivière

sont garnies de boutiques, et celles de l'intérieur, de maisons de marchands, presque toutes commodes et vastes. Il y en a de magnifiques, qu'on pourroit nommer des palais si elles étoient habitées par des princes; mais quoique l'esprit d'indépendance que le commerce répand ici parmi la classe mitoyenne n'ait pas tout-à-fait banni de ce séjour la noblesse allemande, les plus belles maisons appartiennent à des commerçans.

En nous rendant au cigne blanc, une des meilleures auberges de Francfort, nous passâmes devant plusieurs autres qui avoient si bonne apparence, qu'il étoit difficile de croire qu'on pouvoit en trouver de meilleure dans une ville allemande. Mais Francfort, dont l'Allemagne se glorifie à cet égard, contient, relativement à son étendue, un plus grand nombre de vastes auberges qu'aucune autre ville de l'Europe; elles sont remplies deux fois par an, durant les deux foires qui tiennent chacune trois semaines, et l'ordre qui est indispensable alors, se maintient durant le reste de l'année, à la grande surprise des étrangers et à leur très-grande satisfaction.

Plusieurs voyageurs ont donné une description très-exacte de cette ville, et le docteur

Moore a dépeint ses habitans avec l'élégance et la vivacité de son coloris ordinaire : nous n'entreprendrons point de traiter ce sujet après lui. Les habitans de Francfort sont fort différens par les mœurs, les manières et l'instruction, de tous les autres habitans de l'Allemagne, et ils ont tant de conformité avec ceux de nos villes commerçantes, qu'une seule relation bien faite ne laisse rien de neuf ou d'intéressant à dire ou à apprendre sur leur compte.

L'opulence et la liberté dont ils jouissent fixent plus particulièrement l'attention, parce qu'on ne peut les approcher qu'à travers des pays défigurés par le despotisme, l'ignorance et la misère. L'existence de Francfort, dans cette position, est une espèce de phénomène dont les causes diverses et peu frappantes pourroient, au premier coup-d'œil, être jugées accidentelles. La jalousie mutuelle des princes voisins est considérée avec raison comme la plus solide base de sa sûreté contre l'ambition de chacun d'eux, et elle est redevable du maintien de sa liberté intérieure au peu d'étendue de son territoire qui, sans la jalousie dont nous venons de parler, l'exposeroit à devenir la proie de la conquête.

Lorsque l'administration du gouvernement est, de nécessité, très-peu compliquée, peu dispendieuse au public et fort exposée à ses regards, l'ambition des individus trouve peu d'aliment. Telles sont les différentes causes qui maintiennent son indépendance et sa liberté intérieure.

Quant à la première, on pourroit peut-être répondre qu'une jalousie semblable n'a pas toujours été un motif suffisant de protection, et Dantzick en présente un exemple récent. Mais la jalousie relative à la ville de Dantzick, quoique semblable, étoit beaucoup moins vive, et la tentation étoit beaucoup plus forte. Que gagneroit le plus puissant des princes voisins à s'emparer de Francfort? Une place forte? Non. Une ville dont il pourroit tirer de fortes impositions? Oui; mais ces taxes seroient réimposées sur le prix des marchandises consommées en partie par ses sujets, et en partie par les sujets de ses voisins, dont cette circonstance rendroit la jalousie plus violente et plus implacable. Dantzick, au contraire, étant un port de mer, seroit, quand même il n'auroit point de forces, un moyen d'en acquérir, et peut payer des taxes qui ne tomberont pas en totalité sur ses voisins, mais

en partie sur les nations éloignées qui trafiquent dans son port ; il est même inutile d'avoir recours à ces considérations, à moins qu'on ne suppose que le despotisme ne feroit rien perdre au commerce, et cette supposition ne mérite pas d'être sérieusement réfutée. Si on imposoit à Francfort de fortes taxes, et il faut que les taxes soient fortes pour être de quelque valeur dans un si petit district ; en supposant, dis-je, qu'on y imposât des taxes très-considérables, et qu'on voulût encore user du droit de conquête en y levant des soldats, le commerce s'éloigneroit en silence de la tyrannie de l'oppresseur, et le prince qui se seroit emparé de Francfort n'y trouveroit plus bientôt que la misère inséparable de l'esclavage.

Examinons aussi l'intérêt que les princes qui pourroient opprimer Francfort ont de maintenir son indépendance. Les avantages d'une barrière neutre sont suffisamment connus, mais n'ont rapport qu'aux circonstances politiques ou militaires. Francfort offre l'avantage d'un marché et d'un débouché pour le produit des manufactures de tous les états voisins, d'un dépôt de banque où les princes peuvent placer leur argent, sans l'exposer à

dépendre de la volonté d'un souverain quelconque ; ils peuvent former à Francfort des emprunts , et n'avoir à traiter directement qu'avec les prêteurs. Enfin, ce petit canton est incapable de mesures offensives ; et, comme état libre, il leur est infiniment utile pour se réunir, eux ou leurs ministres, lorsque des circonstances politiques rendent cette mesure indispensable.

Nous croyons à l'indépendance et à la liberté intérieure des habitans de Francfort, non pas parce qu'elles sont assurées par des traités ou par des formes politiques, dont les uns pourroient n'avoir pas survécu aux intérêts temporaires qui les firent conclure, et les autres avoir été détruites ou défigurées par la corruption , mais parce que nous l'avons entendu certifier par des hommes sages et instruits , aussi ennemis de toute faction que de l'affectation ou de la bassesse qui fait déclarer à quelques gens qu'ils sont libres, parce qu'ils ont ou qu'ils voudroient passer pour avoir quelque part à la tyrannie qui pèse sur les autres. Ils nous ont assurés qu'ils jouissent d'une liberté solide, et nous considérons leur opinion sur leur présente jouissance comme infiniment plus sûre et

plus convaincante que le récit circonstancié de tous leurs droits. Quant à ceux-ci, Francfort n'a point d'avantage sur les autres villes impériales qui en ont éprouvé l'insuffisance: on peut, à cet égard, la comparer à Cologne, qui lui est toutefois fort inférieure pour la richesse et pour la sagesse du gouvernement.

Les habitans ayant eu la prudence de prévoir que des fortifications ne serviroient qu'à présenter à leurs voisins une proie désirable, et que la sûreté de leur ville devoit être indispensablement fondée sur une autre base, se sont bornés à entretenir leurs anciens murs, qui suffisent pour en fermer l'accès à un parti qui voudroit la surprendre. Ils n'ont point de troupes, à l'exception de quelques compagnies des gardes de la ville, et ils fournissent en argent leur contingent aux armées de l'empire. Les compagnies sont composées d'hommes de moyen âge, dont la figure annonce la prospérité du pays et sa sécurité paisible. Ils portent un uniforme bleu à revers blancs, taillé à-peu-près comme du temps de Malborough. Les bonnets de leurs grenadiers sont pointus, et décorés pardevant des armes de la ville.

Dans les guerres contre la France, le sort

de Francfort a généralement dépendu de celui de Mayence, que l'on considère, avec raison, comme la clef de l'Allemagne du côté de l'occident. En 1792, Custines détacha trois mille hommes des onze mille qu'il avoit conduits devant Mayence. Ils arrivèrent à Francfort dans la matinée du 22 octobre, et Neuwinger qui les commandoit, écrivit, au nom de Custines, aux magistrats, pour leur demander une contribution de deux millions de florins, qu'on réduisit toutefois à un million et demi pour le moment. On proclama en conséquence dans la ville que les magistrats donneroient un intérêt de 4 pour 100 de l'argent qu'on leur apporteroit, et dans la matinée du lendemain, chacun s'empressa d'en porter à l'hôtel-de-ville. Partie fut remise à l'instant à Neuwinger, mais on différa le paiement du reste. Custines vint lui-même le 27; il fit incarcérer les otages, et obtint enfin le reste du premier million. Pour le surplus, les magistrats donnèrent des cautions, mais il ne fut point payé: la convention désavoua une partie des mesures de Custines, et on ne réclama point le reste de la contribution. Durant leur séjour à Francfort, les Français employèrent quelques ex-

pédiens pour donner aux habitans une opinion exagérée de leur nombre. Les troupes sortoient sans bruit par une porte de la ville, et rentroient, tambour battant, par l'autre. Les habitans, peu habitués à évaluer le nombre d'une troupe militaire, croyoient facilement que ceux qui étoient sortis en avoient ramené d'autres, et qu'il en arrivoit journellement. Après l'entrée des Prussiens, des prisonniers français racontèrent cette supercherie.

En se retirant des postes, vers la fin de novembre, Custines ne laissa dans la ville que dix-huit cents hommes avec deux pièces de canon. Le 28, lorsque le lieutenant prussien Pellet vint les sommer de se rendre, Helden, qui les commandoit, fit inutilement demander des renforts à Custines; il répondit qu'il n'avoit point d'hommes de trop, et que, quant au canon, il pouvoit se servir de celui de la ville. Helden voulut en tirer de l'arsenal, mais le peuple encouragé par la proximité des Prussiens, s'y opposa, et il auroit pu arriver beaucoup de désordre, si Custines n'étoit pas venu, le 29, assurer les magistrats que la garnison sortiroit plutôt que de les exposer à un siége. La tranquillité se

rétablit et dura jusqu'au 2 décembre où les habitans, étant à l'église, apprirent par le bruit du canon que la ville étoit attaquée.

Le général Helden vouloit conduire ses deux canons à la porte où se passoit le combat, mais les habitans se fondant sur la promesse de Custines, ne voulurent point souffrir de résistance. Ils coupèrent les traits des chevaux, brisèrent les roues des affuts et ouvrirent la porte aux Prussiens, ou plutôt aux Hessois qui composoient en plus grande partie l'avant-garde des assaillans. Il y en eut à-peu-près cent de tués dans cette attaque. Les Français eurent quarante - un hommes tués, cent trente-neuf blessés et huit cents furent faits prisonniers; le reste des dix-huit cents rejoignit l'armée de Custines. On a élevé près la porte du Nord, en l'honneur des cent assaillans qui furent tués dans l'attaque, un monument à l'endroit où ils périrent.

Francfort heureusement dénuée de fortifications, fut prise et reprise sans siége et presque sans combat, tandis qu'à Mayence le même événement entraîna la ruine de presque tous ses édifices publics après six longs mois de calamité et de misère.

Nous passâmes à Francfort une semaine,

presque toujours chez nos amis ou chez leurs connoissances, et nous n'y découvrîmes rien de nouveau relativement à la société: les manières, les usages, l'habillement et les sujets ordinaires de conversation diffèrent très peu de ceux de Londres dans les classes de même rang. Les marchands de Francfort ont en général l'avantage d'avoir plus voyagé que ceux d'Angleterre, mais ils sont moins au fait des événemens et des caractères modernes, qu'une attention suivie pour les transactions politiques rend plus familiers aux habitans de notre Isle. Ceux qui ont voyagé en Angleterre, ou qui parlent anglais, saisissent avec plaisir l'occasion de discuter les mesures de notre parlement et nos intérêts politiques; ils suppléent à la stérilité de leurs affaires publiques en conversant sur les nôtres, et dans ces sortes de discussions, le défaut d'expérience entraîne très-souvent dans une grande erreur. La facilité de faire une harangue ou de débiter un discours est assez généralement considérée comme la preuve de très-grandes facultés intellectuelles convenables à toutes circonstances; il est cependant très-connu dans les pays où les orateurs publics sont assez nombreux pour en fournir l'observation, que

des hommes peuvent avoir acquis, par l'habitude de parler en public, la facilité de s'exprimer avec élégance, et manquer toutefois de la sagesse et du discernement nécessaires dans les délibérations; que ces hommes peuvent s'être accoutumés à un choix de mots et à une texture de phrases saillantes, sans être capables d'extraire un seul rayon de lumière du cahos obscur de bien et de mal que les tems difficiles présentent aux yeux du politique, et sans savoir distinguer entre des inconvéniens le moins funeste, ou indiquer à leurs compatriotes trop confians une seule vérité utile. Il est aussi absurbe d'apprécier les facultés intellectuelles d'un individu qui a fait de l'art oratoire une étude, par ses succès dans la pratique de cet art, que de juger de la force corporelle par celles d'un bras dont l'exercice et l'art peuvent avoir considérablement augmenté la vigueur.

Messieurs Bethman, les premiers banquiers de Francfort, réunissent fréquemment chez eux une grande partie de la meilleure société. L'élégante et honorable réception qu'ils font aux étrangers et les conversations intéressantes et instructives qu'ils entendent à leur table, attestent la puissante influence du

commerce et de la liberté contre la désolation physique et morale dont leurs pays est de toutes parts environné.

Une société des habitans de Francfort a institué un cabinet littéraire où on admet les étrangers présentés par des membres de l'association. On y trouve les meilleures feuilles périodiques de tous les pays de l'Europe. Leurs noms, inscrits sur une liste, dispensent les arrivans de faire, avec le concierge, une conversation qui distrairoit ou troubleroit les lecteurs. Nous n'apprîmes point sans honte qu'ils étoient privés, depuis plusieurs mois, d'une excellente feuille anglaise, parce qu'on la retenoit à Londres.

Le théâtre est un bâtiment moderne fort simple, environné d'issues qui en facilitent l'accès, et situé au centre de la ville. L'intérieur, dont les décorations paroissent avoir eu de l'éclat, contient un parquet, trois rangs de loges et au-dessus une galerie en face de la scène. Cette salle est un peu plus grande que la salle d'été de Londres à Hay-Market, et pour la forme elle ressemble à celle de Covent-Garden, à cela près que cinq à six loges du centre défigurent un peu l'ovale, en faisant une saillie sur le parquet. Les loges sont louées

à l'année. Le prix de l'entrée pour ceux qui n'ont point d'abonnement, est d'un florin au moyen duquel ils peuvent se placer dans les loges de leurs connoissances, ou dans le parquet qui passe ici pour la meilleure place. On y joue alternativement des comédies et des opéras, toujours en langue allemande. La musique des derniers est aussi généralement composée par des allemands: les acteurs sont presque tous au-dessous du médiocre, mais l'orchestre nous parut répondre à la réputation des musiciens allemands par le goût et par la précision.

La scène est parfaitement bien éclairée, mais la salle est si obscure, que nous apperçûmes très-imparfaitement les riches diamans dont quelques femmes étoient parées. Le spectacle commence à six heures et finit ordinairement à neuf.

Le cabinet littéraire et le théâtre sont à Francfort les seuls amusemens publics, et ils suffisent, parce que les habitans passent une grande partie de leurs loisirs réunis ensemble dans leurs maisons; et quoique dans une ville presque toute composée de marchands l'amour des richesses et du gain soit bien certainement la principale considération, on

nous a assurés que dans leur société l'opulence ne faisoit jouir d'aucune espèce de distinction : nous avons entendu des hommes riches de plus de dix millions, et d'autres dont la fortune étoit en comparaison très-médiocre, faire également cet aveu du ton de la satisfaction, et nous sommes fondés à le croire, car nous n'avons jamais apperçu la moindre trace de l'officieuse ou servile soumission qui, dans les sociétés corrompues, indiquent presque toujours la supériorité de richesses ou de puissance.

Ces considérations et d'autres agrémens attireroient probablement des étrangers dans cette résidence, si les magistrats redoutant les progrès du luxe, ou peut-être une concurrence de commerce, n'y avoient pas mis des obstacles en astreignant tous les étrangers à loger dans une auberge. Ce fut avec beaucoup de difficulté qu'un officier anglais, faisant les fonctions de commissaire des guerres pour des régimens allemands que l'Angleterre venoit de prendre à sa solde, obtint à la sollicitation du ministre hanovrien une exemption de ce réglement.

En partant de Francfort, nous emportâmes un nouveau passe-port signé de M. Swartzoff,

le

le ministre de Hanovre qui nous conseilla de nous munir d'un de ces papiers écrits dans la langue connue des officiers autrichiens. A Mayence, l'examen fut plus fastidieux qu'à notre premier passage. Le général Kalkreuth étant occupé dans la grande place, prit plaisir à faire attendre les voyageurs, pour passer devant lui une espèce d'inspection, car il ne leur disoit autre chose que : « allez chez le commandant, il visera vos passe-ports. » Ce commandant étoit M. de Lucadou, l'homme du monde le plus obligeant et le plus honnête ; et comme il connoissoit la plupart de nos amis de Mayence, il joignit à sa ratification sur notre passe-port l'adresse de M. Wilde, intendant des salines de la Suisse, qu'il nous recommanda d'aller voir. Nous faisons ici mention de ces circonstances, parcequ'elles nous occasionnèrent un désagrément et une petite contrariété dans notre voyage.

Dans la matinée du lendemain nous partîmes de Mayence, et notre postillon nous conduisit par une petite route, sur la rive gauche du Rhin, où les neiges de la Suisse commençoient à s'écouler.

OPPENHEIM.

CETTE ville est la première du Palatinat, en arrivant du côté du nord. On y voit encore des traces de la dévastation du dernier siècle, beaucoup plus apparentes qu'on ne pourroit le présumer après un laps de temps si long, et avoir vu la plupart des villes qui partagèrent son sort complettement rétablies. D'une ville peuplée, la fureur de Louis XIV en fit un désert en ruines; elle fut livrée aux flammes en 1668. Les murailles, qui forment un double et quelquefois un triple cercle, sont beaucoup plus apparentes, à une certaine distance, que le petit nombre de rues qu'on a reconstruites dans leur enceinte. Au-dessus de la ville, le château de Landscrown, situé sur une hauteur qui domine le Rhin depuis plusieurs milles, présente un fort beau point de vue.

Les portes ne conduisent pas immédiatement aux rues, mais à de longs passages bordés de murs, entre des vignes et des jardins qu'on a plantés sur les ruines des maisons détruites. La ville, resserrée dans ses limites,

n'occupe plus que le centre de son ancienne circonférence. Dans quelques endroits, on voit croître les bleds au-dessus des maisons restantes, et dans d'autres, les terreins sont encore couverts de décombres. De la cathédrale, qui fut, dit-on, jadis une des plus belles des bords du Rhin, il ne reste que les murs de la tour, restes uniques de la majesté d'une ville qui ne sortira pas probablement avant la fin de ce siècle de l'état de misère où elle a été réduite dans le siècle précédent. Si ses murs avoient eu autant de solidité que d'étendue, elle auroit éprouvé probablement dans ce siècle-ci les calamités d'un siège, car elle a été prise et reprise plusieurs fois. En 1792, les Français s'en emparèrent sans résistance. Après leur retraite de Worms, et durant le siège de Mayence, les Prussiens l'occupèrent; et au mois de décembre 1793, lorsque les alliés se retirèrent d'Alsace, le duc de Brunswick y établit son quartier-général, pour couvrir la forteresse. A son passage, en 1794, il fit construire les fours de son armée près de la porte du nord, et dans le cours de cette même année, elle retomba encore entre les mains des Français.

De toutes les villes du bord du Rhin,

Oppenheim est la plus avantageusement située pour découvrir une grande étendue de son cours. Vers le nord, on distingue toutes ses sinuosités jusqu'à Mayence, et au sud on a le même spectacle jusqu'à Worms. La rivière est ici large et profonde; ses eaux rapides frappent avec tant de force contre les moulins placés sur ses bords, qu'elles semblent toujours sur le point de les entraîner. Sur le terrein que cette ville occupoit, on pourroit en bâtir une qui rivaliseroit le château de Goodesberg par la richesse de la perspective, mais elle n'en auroit pas la sublimité.

D'ici la route, s'éloignant du Rhin, conduit à Worms à travers un pays couvert de bleds et de vignes. A cinq ou six milles au-delà, elle se redresse, s'élargit et forme une avenue régulièrement bordée de fort beaux arbres.

A une petite distance, après notre sortie d'Oppenheim, la rencontre d'un charriot rempli de soldats blessés nous avertit que nous approchions de la scène active de la guerre. Un peu plus loin, nous trouvâmes la route converte d'un grand nombre de voitures qui conduisoient des subsistances à

un dépôt militaire. Les poteaux dépouillés des armes de l'électeur nous indiquèrent aussi que ce pays avoit été récemment occupé par les Français, et le peu d'empressement à couper les bleds, quoique mûrs, nous fit supposer qu'on ne craignoit pas leur retour.

WORMS.

L'ASPECT de Worms est encore plus lamentable que celui d'Oppenheim. Cette ville fut un peu endommagée dans la guerre que l'électeur, gendre de Jacques Ier, provoqua en acceptant la couronne de Bohême. Louis XIV s'en empara depuis, en 1669, et brûla tout ce qu'il y avoit de combustible. Rien ne fut rétabli, à l'exception de la partie qui formoit précédemment le centre de la ville. On y voit, comme à Oppenheim, des bleds et des vignes dans l'enceinte des murs et sur les ruines des maisons, dont les murs et les portes servent de clôture à ces différentes plantations.

Sur la droite de la route on voit les restes du palais de l'électeur, brûlé par les Français dans une des dernières campagnes. Ici les traces des anciennes dévastations sont lugubrement mélangées avec les marques des fureurs récentes : d'un côté, on voit le palais nouvellement détruit par les Français, et de l'autre, les murs d'une église que Louis XIV a fait réduire en cendres.

La première et principale rue conduit d'un bout de la ville à l'autre, à travers cette complication de ruines et des rangées des sales maisons misérablement habitées; elle est traversée, principalement du côté du Rhin, de plusieurs autres rues qui contiennent des ruines et quelques églises réparées en partie; elles sont toutes étroites, obscures et mal pavées. Le général français qui écrivit récemment à Paris : « Nous venons d'entrer dans » la belle ville épiscopale de Worms », s'est probablement exprimé ainsi plutôt d'après le paragraphe de quelqu'ancien dictionnaire géographique, que d'après l'inspection de sa conquête.

Nous nous trouvâmes alors dans un lieu occupé par une portion de l'armée active des confédérés, qui pouvoit être attaqué et qu'il falloit défendre par des postes placés à une très-petite distance. Des troupes y passoient journellement pour le service de ces postes. On entendoit très-distinctement le bruit du canon, et on étoit promptement informé du succès de tous les combats, dont la chance pouvoit nécessiter un mouvement en avant ou en arrière de la ville. Les nouvelles étoient toujours suivies des blessés qu'on

transportoit dans les hôpitaux militaires. Dans ces circonstances, une ville diffère peu d'un camp, et nous résolûmes d'en abréger notre séjour.

L'auberge, dont le bâtiment avoit assez bonne apparence, étoit presqu'entièrement démeublée, au moyen de quoi l'hôte attendoit les évènemens sans beaucoup d'inquiétude. Nous n'y trouvâmes que du pain, d'assez mauvais vin et un morceau de veau froid. La ville étoit sous la juridiction militaire, et elle avoit fixé pour chacun l'ordinaire à un seul plat.

Nous vîmes ici, pour la première fois, de la foule dans une ville allemande. Un petit charriot, presque tout construit d'osier, à l'exception des roues, arrivoit de l'armée avec un officier blessé. Il étoit étendu dans cette voiture et soutenu par son domestique; mais il ne laissoit pas de se redresser souvent pour rendre les saluts qu'il recevoit de toutes parts. C'étoit le jeune prince d'Anhalt-Plessis, qui avoit été blessé dans la matinée, lorsque les Français attaquèrent tous les postes des alliés dans ces environs, et qu'il s'ensuivit un combat indécis dont le bruit se fit entendre à Worms très-distinctement. Blessé à une

jambe, il descendit du charriot avec beaucoup de peine, mais il conserva toujours ses manières gracieuses et continua de saluer jusqu'à son appartement. Sa blessure n'étoit pas inquiétante, mais il paroît qu'on prenoit généralement à ce jeune homme un intérêt très-vif.

Nous ne prîmes pas le temps d'examiner les églises et les couvens nombreux qui subsistent encore à Worms. La guerre avoit probablement fait déserter ces derniers, car nous n'apperçûmes pas l'apparence d'un moine. La cathédrale, autrement l'église de Sainte-Marie et Saint-Pierre, est un des plus antiques édifices de l'Allemagne : la date de sa fondation remonte au moins au commencement du septième siècle. Une des prébendes fut fondée en 1023, et une autre en 1058. Les dominicains, les carmes, les capucins et les augustins ont chacun un monastère à Worms : il y a aussi deux couvens de religieuses, l'un d'augustines, et l'autre de l'ordre de Cîteaux. Le 9 juin 1744, on y consacra une église protestante, environ deux siècles après la conférence que les théologiens des catholiques et des protestans tinrent inutilement dans cette ville. Lorsque Me-

lanchton d'un côté, et Echius de l'autre, furent engagés dans cette controverse, Charles-Quint la rompit, et leur ordonna de venir à Ratisbonne résumer leurs argumens en sa présence. Ce colloque précéda de cinq années la fameuse diète de Worms, où Charles, après avoir balancé la force temporelle des deux partis, décela ouvertement son animosité contre les protestans, et Maurice de Saxe, ses intrigues ambitieuses, en référant la question au jugement du concile de Trente.

Les Juifs ont, depuis très-long-temps, à Worms une synagogue et habitent séparément toute une rue: ils s'y multiplièrent au point de causer du trouble dans la ville; mais lorsqu'en 1689 les Français firent de leur synagogue une écurie, ils se réfugièrent, avec les autres habitans riches, en Hollande: ceux qui ont continué d'y faire leur séjour ne font guère d'autre trafic que celui des espèces, dont le change peut avoir été fréquent à raison du voisinage de la France.

Worms a une sorte de relation avec l'histoire d'Angleterre; elle fut occupée par les troupes que Jacques Ier. envoya inutilement au secours de l'électeur palatin, lorsque sa judicieuse aversion pour les guerres du con-

tinent fut vaincue trop tard par les sollicitations de la princesse sa fille, épouse de l'électeur. Georges II y tint aussi son quartier-général depuis le 7 jusqu'au 20 septembre 1743. Le 14 de ce mois, le lord Carteret y conclut, en son nom, un traité d'alliance offensive et défensive avec les ministres de la Sardaigne et de la Hongrie.

Cette ville conserve, comme Cologne, quelques traces du gouvernement romain qu'elle reçut de César avec le nom d'*Augusta Vangionum.* On donne quelquefois au *Stadtmeister* le titre de consul, et au *Schultheis* ou maire, celui de préteur ; mais en 1703, quelques désordres arrivés dans une émeute fournirent un prétexte d'abolir ces foibles emblêmes de la liberté, et l'électeur palatin fut déclaré son protecteur.

Ce dernier coup compléta la désolation commencée avec les désastres du siècle précédent, et la ville qui fut jadis le grenier du palatinat, comme le palatinat l'étoit de toute l'Allemagne, ne présente plus que les ruines lugubres de son ancienne prospérité.

Ses habitans sont probablement en très-petit nombre les descendans de ceux qui furent, en 1689, les tristes témoins de sa destruction,

car nous n'en trouvâmes point qui connûssent les détails de cet évènement, que leurs pères leur auroient sans doute peints avec des traits qui se seroient imprimés dans leur souvenir. Dans le mois de septembre de l'année précédente, une colonne des armées de Louis XIV avoit pris possession de la ville; elle étoit commandée par le marquis de Boufflers, qui ne tarda pas d'y répandre la désolation, en se préparant à faire miner et sauter les murailles. Les mines étoient en si grand nombre et si fournies, que leur explosion menaçoit toute la ville de sa destruction; mais comme on ne les fit jouer que successivement, les maisons furent fortement ébranlées, mais ne s'écroulèrent point. On avoit pris la précaution d'emmener l'artillerie et les boulets à Landau et à Mayence, alors occupées par les Français. Enfin, le 12 mai 1689, l'intendant fit informer les magistrats qu'il avoit reçu, de son roi, l'ordre de livrer toute la ville aux flammes. On accorda six jours aux habitans pour emporter leurs meubles, et à force de sollicitations, ils en obtinrent dix-neuf. A cette époque, le 31 mai, un jour d'ascension, les grenadiers français s'occupèrent, depuis midi jusqu'à quatre heures,

d'environner les maisons et les édifices publics de matières combustibles. L'ordre ayant été donné, on mit le feu à presque toutes les maisons à-la-fois; et, en peu d heures, la ville fut réduite en cendres. L'incendie fut si général et si violent, qu'on l'apperçut en plein jour à la distance de plus de trente milles. Telle fut l'une des calamités qu'éprouva cette ville infortunée. Le seul chapitre de la cathédrale avoit fait, par les guerres, avant l'année 1743, des pertes montantes à la somme de 1,262,749 florins.

L'attention que méritent ces évènemens tristes et mémorables nous retint à Worms jusqu'au moment où le voiturier vint nous avertir qu'il ne pourroit point arriver à Manheim avant qu'on fermât les portes. Nous partîmes, et nous arrivâmes rapidement à Franckenthal.

FRANCKENTHAL.

CETTE ville, également comprise dans les destructions de Louis XIV, a été rebâtie sur un plan régulier et si commode, qu'il n'y manque qu'une plus forte population pour justifier son titre de ville florissante. Les rues qui se croisent à angles droits sont toutes larges et parfaitement alignées. Les maisons sont agréablement bâties, mais l'indolence ou la pauvreté des habitans leur donne l'aspect misérable qu'ont, en géneral, toutes les habitations des Allemands; et dans les rues larges et assez bien pavées, on apperçoit si peu de passans, que l'étendue de cette ville ne sert qu'à rendre sa dépopulation plus frappante.

Nous n'aurions pas pu toutefois juger sainement de la prospérité de Franckenthal, quand même nous y serions restés assez de temps pour y faire des observations suffisantes. Depuis peu de semaines, cette ville avoit été occupée et pillée par l'armée française, qui, vers la fin de 1793, après que les alliés

eurent évacué l'Alsace, en fit autant dans toutes les villes du palatinat. Les habitans étoient presque tous rentrés dans leurs maisons, mais leur commerce qu'on dit avantageux ne pouvoit pas encore avoir repris toute son activité. Les manufactures de porcelaines, de draps, de soieries, de paillettes, de vinaigre et de savon, établies pour la plupart et protégées par la sage libéralité de l'électeur, ne répondent ni par leurs capitaux, ni par leurs produits, aux idées que nous avons de ces sortes d'entreprises; mais elles ne laissent pas de fournir une partie de l'Allemagne de quelques-uns de ces articles.

Pour faciliter les transactions du commerce, l'électeur a institué, dans le lieu, un tribunal qui juge toutes les causes des marchands: il a fait conduire à ses dépens un canal navigable depuis la ville jusqu'au Rhin. Les artistes et les marchands de Franckenthal jouissent aussi de quelques priviléges, dont l'exemption de la presse militaire n'est pas le moins intéressant.

Cette presse ou levée est la méthode dont tous les princes allemands se servent pour fournir leur contingent aux armées de l'empire. On connoît assez exactement la popu-

lation de toutes les villes et de tous les cantons de leurs états, et chacun fournit un nombre fixe de recrues. Lorsqu'il est question de les réunir, on avertit tous les hommes de l'âge requis de s'assembler pour tirer au sort. Ceux qui tombent à cette milice peuvent se faire remplacer, mais il faut que le milicien fournisse un homme au moins aussi grand que lui. Cette clause qui fait dépendre le prix du remplacement de la taille, empêche souvent le milicien de profiter de son privilége. Un fermier de ces environs, qui avoit plus de six pieds, ne put pas trouver, à moins de cent louis, un homme de sa taille. Celui qui se fait remplacer est aussi responsable de celui qui le représente ; s'il déserte, il faut en fournir un autre ; s'il emporte ses armes et ses habits, il faut en payer la valeur. A quelques milles de Franckenthal nous trouvâmes Oggersheim.

OGGERSHEIM.

OGGERSHEIM.

La petite ville d'Oggersheim est située sur la rive occidentale du Rhin. Après avoir éprouvé, comme Franckenthal, la barbarie de Louis XIV, elle fut rebâtie sur un plan régulier: elle avoit été aussi visitée récemment par l'armée française.

A l'extrémité occidentale de la ville et vers le Rhin, on voit un château de l'électeur d'une construction moderne, mais d'assez mauvais goût; il domine sur la rivière et présente de fort beaux points de vue. L'intérieur avoit été, dit-on, richement décoré, mais le tout avoit été enlevé par les Français. La route d'ici à Manheim étoit bordée dans toute sa longueur, d'environ deux milles, de plusieurs rangées de fort beaux peupliers. Il en reste encore quelques-uns auprès d'Oggersheim; mais jusqu'à un mille et demi de Manheim, on les a sappés à un ou deux pieds de terre. Cette opération s'est faite dans le mois de décembre 1793, lorsque les Français

s'avancèrent de Landau et qu'on craignit qu'ils n'assiégeâssent Manheim.

Près du Rhin, la route est commandée par deux forts, dont un fut commencé à l'approche des Français et achevé vers le milieu de l'été. Ces deux forts contribuent beaucoup à la sûreté de la place, qu'on pouvoit précédemment bombarder de l'autre côté du Rhin. Ils sont entourés de fossés et de palissades; mais, séparés du corps de la place par la rivière, ils manquent d'une communication indispensable pour rendre ces sortes d'ouvrages capables d'une longue défense. La route tourne autour d'un de ces forts, et traverse une partie de ses ouvrages, près du pont, où les troupes de l'électeur ont un corps-de-garde.

MANHEIM.

LORSQUE nous approchâmes de Manheim, le jour commençoit à disparoître, et l'obscurité augmenta probablement à nos yeux la grandeur de son palais, de ses fortifications et de ses tours. Le pont de bateaux est moins long que celui de Mayence; mais, durant le passage, nous eûmes le temps d'observer l'étendue de la ville, à la gauche de laquelle le Necker se décharge dans le Rhin, de façon qu'elle est baignée de deux côtés par le cours de ces deux rivières. Au premier corps-de-garde où nous fûmes arrêtés pour répondre à l'interrogatoire ordinaire, les troupes étoient en grand nombre, et jamais des figures militaires ne s'accordèrent si bien avec la lugubre obscurité des portes et des murs, que celles des soldats qui en avoient alors la garde. Les troupes légères palatines ont pour uniforme une espèce de justaucorps de couleur brune tiquetée, et un pantalon pareil qui descend jusqu'à leurs bottines; elles portent un casque noir, avec le cimier et le devant de cuivre, et de longues moustaches. Leurs figures, cons-

tamment exposées à l'ardeur du soleil, sont aussi brunes qu'il est possible de l'être sans approcher du noir. La teinte de leurs visages bronzés et de leurs casques à la romaine paroissoit plus sombre que l'obscurité qui en déroboit une partie.

L'entrée de Manheim, en venant du Rhin, est à travers une rue très-large qui conduit directement au centre de la ville, et à une grande place plantée de tilleuls, bordée d'un côté d'édifices publics, et de l'autre de fort belles maisons au nombre desquelles est une auberge qu'on nomme la Cour Palatine. Nous vîmes ici, pour la première fois, une ville d'Allemagne dont l'apparence répond aux idées qu'un étranger peut en avoir prises dans des livres. Son aspect annonce véritablement une capitale et la résidence d'une cour; dans la journée cependant un voyageur pourroit s'étonner de voir les rues si désertes et si peu d'indices de commerce ou de trafic parmi tant de beaux édifices et dans des rues si commodes et si vastes.

Ce n'est pas seulement aux dévastations de Louis XIV que cette ville est redevable de sa présente magnificence : dès les premières années du dix-septième siècle, on avoit com-

mencé de la bâtir régulièrement, mais dans une moindre étendue, derrière les fortifications que Fréderic V avoit fait construire; elle prit le nom de Manheim d'une ancienne ville voisine qui étoit alors en ruines. En 1689, la ville et les fortifications furent détruites par Louis XIV, mais on rétablit et on étendit les dernières selon le système de Cohorn, et la ville fut peu-à-peu reconstruite en rues tirées à angles droits, qui la divisent en cent sept portions quarrées. En 1784, le nombre des habitans étoit de 21,858, indépendamment de la garnison. Quelques-unes des rues sont bordées d'arbres : cinq à six places assez belles servent de promenades et de marchés. La douane, située sur une de ces places et élégamment construite en pierres de taille, pourroit passer pour un palais, si les colonnades qui l'environnent n'étoient pas garnies de boutiques.

Le palais de l'électeur donne d'un côté dans la ville, et de l'autre sur le rempart; il a été construit par l'électeur Charles-Philippe, qui vint en 1721 faire ici sa résidence, lorsque des contestations avec les magistrats, ou, selon quelques-uns, des querelles de controverse lui firent abandonner le séjour

d'Heidelberg. L'électeur régnant a bâti l'aile droite, où il a placé une galerie de tableaux, un cabinet de médailles et d'histoire naturelle, une bibliothèque, son trésor et un manège. Nous passâmes une matinée à visiter l'autre aîle, où l'on avoit transporté les livres, les tableaux et la plus grande partie des meubles de tout le palais, dans la crainte d'être bientôt bombardé par l'armée française. L'électeur étoit depuis quelques mois à Munich, mais le duc et la duchesse de Deux-Ponts résidoient ici avec leur famille depuis le moment où ils avoient été forcés d'abandonner leurs états sur la fin de la campagne de 1792. Les chambres sont toutes vastes, hautes et parquetées d'un mélange de bois de chênes et de châtaigniers : la plupart des plafonds sont ornés de peintures et les murs de très-belles tapisseries. Quelques-unes ont été fabriquées dans les manufactures établies par l'électeur à Franckenthal.

Une partie des meubles qu'on a laissés dans les appartemens sont très-beaux, quoique antiques, mais ne répondent point à ce que des hommes accoutumés à voir des maisons de particuliers meublées somptueusement, pourroient s'attendre à trouver dans

le palais d'un souverain. Le lit de parade de l'électeur étoit renfermé, non pas par une balustrade, mais dans une espèce de cage en glace qui s'élevoit jusqu'au plafond. Au moyen des fenêtres qu'on ouvre, il peut faire la conversation avec ceux qui viennent à son lever de cérémonie. A la cour de France, cette étiquette s'est maintenue très-long-tems. Il y avoit trois différens privilèges d'entrée qui fixoient l'heure où chaque classe seroit admise. Lorsque Guillaume d'Angleterre envoya le comte de Portland à Louis XIV, en qualité d'ambassadeur, on considéra comme une grande marque d'honneur son admission, non pas seulement dans la chambre du lever, mais dans l'intérieur de la balustrade où le roi étoit avec ses trois petits-fils, accompagnés du comte de Toulouse, du duc d'Aumont et du maréchal de Noailles. Le comte parla couvert à Louis XIV, et le monarque eut ensuite avec lui quelques instans de conversation.

Il y avoit dans le palais de Manheim une chambre dénommée la chambre d'argent, à raison de la grande quantité de ce métal solide dont elle étoit enrichie. On avoit enlevé tous les articles qu'il étoit possible de transporter

sans les rompre, et les murs, dépouillés de leurs précieux ornemens, étoient à nud en grande partie. Dans d'autres chambres, les meubles étoient emballés et prêts à partir à la première allarme. Cependant les riches peintures des plafonds, la beauté de la perspective des fenêtres et la vaste étendue du palais, justifioient encore sa réputation d'être le plus magnifique de toute l'Allemagne.

Il est construit de pierres rougeâtres à-peu-près semblables à celles de Mayence, et quoique critiqué en partie par des connoisseurs en architecture, on ne peut disconvenir qu'il forme en totalité un très-somptueux édifice. De la tour de l'observatoire où le professeur d'astronomie qui l'habite reçoit très-poliment les étrangers, on a une superbe vue de Manheim et d'une grande étendue du pays qui l'environne. On voit les plaines fertiles du Palatinat s'étendre de toutes parts jusqu'aux pieds de hautes montagnes : celles de la Lorraine qui se prolongent vers l'occident, perdent dans l'éloignement la variété de leurs teintes ; on n'en distingue plus que la majestueuse élévation. Dans ce nombre, on voit dominer le vaste promontoire qu'on appelle *Tonnesberg*, durant presque tout le trajet de Mayence à Manheim.

Du côté de l'orient, la chaîne qui borne l'horizon est connue sous le nom de *Bergstrasse*, ou chemin des montagnes; on la voit d'assez près pour distinguer les sauvages irrégularités de ses formes, les forêts qui l'avoisinent, et les diverses teintes du sol et des rochers, mélangées avec celles des bois et des cultures qui couvrent les montagnes moins élevées. Au nord, on apperçoit ces montagnes depuis leur naissance près de Francfort, d'où leur chaîne se prolonge sans interruption vers le sud jusqu'en Suisse. Leurs rivales vers le sud-ouest sont les montagnes de l'Alsace, qui forment une longue perspective et semblent de loin se réunir à celles de Bergstrasse. Parmi la foule de villes et de villages dont le Palatinat est couvert, on distingue, vers le nord, les clochers de Worms et d'Oppenheim; presque au-dessous, ceux de Franckenthal et d'Oggersheim.

A une distance moins éloignée, on voit le Necker descendre des forêts, se décharger dans le Rhin un peu au-dessous des murs de Manheim. Les jardins d'un château de l'électeur occupent l'angle formé par l'intervalle entre les deux rivières.

Dans ces jardins, le prince faisoit camper

trois mille hommes de ses troupes détachés de la garnison de la ville, qui montoit alors au nombre de dix mille. Les deux bords des rivières étoient défendus par plusieurs batteries et commandés par un fort élevé auprès du camp. Au moyen de ces fortifications de la nature et de l'art, Manheim passoit pour être de deux côtés imprenable; mais celui d'Heidelberg ne présentoit pas la même sécurité, et pour défendre les autres il falloit au moins quinze mille hommes. L'électeur retint en conséquence dix mille hommes de ses troupes, malgré les réclamations de l'empereur, qui offrit, dit-on, mais inutilement, de faire garder Manheim par des troupes autrichiennes. De l'observatoire on distingue parfaitement le camp et les fortifications, et avec le secours du télescope, l'obligeant professeur nous en fit si exactement discerner l'arrangement, que nous comprîmes facilement l'objet de chacune de ses parties. Les préparatifs militaires se multiplioient fréquemment à Manheim. Dans les jardins du principal palais de l'électeur, qui s'étendent jusqu'aux remparts sur les bords du Rhin, on avoit placé un grand nombre de canons qu'on gardoit avec

autant de soin que dans les endroits les plus exposés des fortifications. Toutes les portes de Manheim sont d'un accès très-difficile; outre de larges fossés, il y a plusieurs batteries qui commandent le pont et qui le romproient en peu de minutes. Les gardes des portes observent la plus sévère circonspection. Passé dix heures du soir, personne ne peut rentrer qu'avec une permission du gouverneur. Lorsqu'il arrive un courrier et qu'il réclame le privilège de passer à toute heure, il faut qu'il mette une indice de sa mission dans une boîte de fer-blanc qu'on garde en-dehors du fossé pour cet usage; au moyen d'une corde et d'un virevaut, on la tire d'un bord de la rivière à l'autre. L'officier de garde la porte au gouverneur et obtient les clefs; mais cette opération entraîne tant de longueurs, que dans la saison où les nuits ne sont pas fort longues, les courriers attendent le plus souvent l'ouverture des portes, qui se fait en été très-peu de temps après le point du jour, et en hiver entre six et sept heures.

L'absence de l'électeur changeoit beaucoup, dit-on, l'apparence de Manheim, où nous apperçûmes à peine un équipage, quoi-

que beaucoup d'autres indices annonçâssent le luxe et la gaieté de cette petite cour. Il y a une salle d'opéra, une comédie allemande, un concert d'amateurs, deux loteries électorales, une académie de sculpture et de dessin, et une académie des sciences. La salle d'opéra occupe en partie une aile du palais. Ce spectacle, établi en 1742, n'a pas encore atteint à un grand dégré de perfection, parce qu'il n'a pour acteurs que ceux de l'autre theâtre, qu'on appelle un établissement national. Les acteurs sont allemands, et il a été fondé en 1779 aux frais de l'électeur; le baron d'Ahlbert, l'un de ses ministres, en a la surintendance. Le concert des amateurs est très-fréquenté; il tient tous les vendredis durant l'hiver.

Lorsqu'on tire les loteries électorales, le ministre des finances est toujours présent. L'une de ces deux loteries est moins désavantageuse pour les joueurs que la plupart de ces sortes d'établissemens: celle qui consiste en chances déterminées, conformément à l'ancien usage général, ne donne à l'électeur que l'avantage de cinq chances contre quatre pour les pontes ou joueurs; l'autre, combinée sur le plan compliqué de la loterie

de Gênes, présente aux joueurs des bénéfices proportionnés au nombre de fois que le même numéro sort de la roue : on en tire cinq de quatre-vingt-dix, ou plutôt on fait de suite cinq tirages d'un numéro. Celui qui sort une fois donne quinze fois la valeur de la mise: celui qui sortiroit cinq fois produiroit à l'actionnaire sa mise multipliée par soixante mille. Le propriétaire de cette loterie a un nombre immense de chances en sa faveur (*).

(*) Cette loterie ressemble à la loterie de France, appelée primitivement la loterie de l'école-militaire, mais n'est pas la même chose. En France on tiroit cinq numéros de suite et le même numéro ne pouvoit pas sortir deux fois. A Manheim, à chaque tirage, le numéro sorti rentre dans la roue, et pourroit, à toute force, sortir cinq fois. Il n'y a qu'une manière de jouer; il n'est question ni d'ambes ni de termes, etc. Une seule mise peut jouir de tous les avantages possibles de la loterie. Elle est moins dispendieuse pour les joueurs que la loterie de France, et moins susceptible de combinaisons. Les gros gains y sont beaucoup plus rares, mais il n'est pas non plus si facile de s'y ruiner; et dans un pays policé, où la moralité est comptée pour quelque chose, la loterie de Manheim doit avoir la préférence, parce qu'elle est moins capable d'échauffer l'imagination et d'occasionner de grosses pertes. Les pontes ne pouvoient pas jouer autrement que ce que nous appellions par *extraits*.

L'électeur a employé une forte portion de ses revenus, dont le produit des loteries fait partie, à des objets d'utilité publique dont ses sujets ne devroient pas être moins reconnoissans, quand même l'effet ne répondroit point à ses intentions; l'académie des sciences, fondée en 1763, tient une séance chaque semaine, et a déjà établi une correspondanee avec les autres académies du même genre; la société allemande chargée du soin d'épurer la langue allemande et de la très-difficile tâche de la fixer; le cabinet de physique expérimentale, fameux par le nombre et la grandeur de ses instrumens, parmi lesquels sont deux verres ardens de trois pieds de diamètre, capables de liquéfier des substances et même une bouteille remplie d'eau, à la distance de dix pieds; l'observatoire de 108 pieds d'élévation, dont les instrumens sont tirés d'Angleterre; un jardin des plantes, une académie de sculpture, un cabinet de dessins et de gravures, formé sous la direction de M. Krahe, de Dusseldorff, en quatre cents volumes in-folio.

Tous les ornemens et les effets portables de ces divers établissemens ont été enlevés de Manheim par précaution: les instrumens

d'astronomie, la fameuse collection de statues, de tableaux et de gravures ont été transportés avec le trésor, les diamans et les bijoux de l'électeur, à Munich et dans d'autres villes éloignées. Quoique les circonstances nous aient privés du plaisir de les voir, après avoir fait si souvent mention de la nudité des villes allemandes, nous ne pouvons pas équitablement nous dispenser d'indiquer ce qu'une d'entr'elles a rassemblé de curieux.

Le palais de l'électeur n'est pas le seul édifice dont on a pris la précaution de mettre en sûreté les meubles. A la cour palatine, vaste et autrement très-bonne auberge, nous ne trouvâmes pas un rideau et à peine un couvert. A CAUSE DE LA GUERRE, c'étoit à la vérité, pour tout ce qui manquoit, l'excuse générale de ceux qui avoient assez de civilité pour condescendre à en faire, mais dans le fait, les commodités ordinaires de l'Allemagne n'avoient pas besoin de la guerre pour les réduire à peu de chose. Il faut sans contredit en excepter celles qui avoient eu récemment la visite des Français, mais cette circonstance exceptée, on peut sans injustice considérer la contrainte imposée aux mal-

heureux paysans de se faire soldats comme la seule perte que la guerre peut faire éprouver à l'Allemagne. C'est dans les autres pays que la disparition des richesses se fait sentir. Une nation riche peut perdre ses trésors; une nation commerçante peut perdre, avec ses trésors, tous ses futurs moyens d'aisance, ou même d'existence.

Les environs de Manheim sont en grande partie plantés de tabac et de garence; le paysage est décoré d'un grand nombre de jolies maisons de plaisance éparses le long du Necker; les alentours présentent de tous côtés des excursions charmantes, et soit que vous tourniez vos pas vers les bords du Necker ou du Rhin, le fond de la scène est presque toujours borné par le magnifique spectacle des montagnes de Bergstrasse entassées confusément.

SCHWEZINGEN.

SCHWEZINGEN.

Une excellente route bordée de très-beaux peupliers nous conduisit, à travers des plaines richement cultivées, à Schwezingen, petit village éloigné de Manheim d'environ neuf milles, et décoré d'un palais et de vastes jardins appartenans à l'électeur. Ce trajet fut une des plus agréables parties de notre voyage en Allemagne. La nature ne présentoit point ici le spectacle de ses sublimes beautés, mais nous jouissions souvent de la majestueuse perspective des montagnes; elle étoit quelquefois passagèrement bornée par des bois et des plantations dont la brillante verdure et le riant paysage ressembloient imparfaitement à celui de notre patrie.

Le quartier-général de l'armée autrichienne sur le Haut-Rhin avoit occupé récemment Schwezingen, et nous trouvâmes encore quelques soldats qui gardoient, près de la route, une immense provision de bois; ce fut la seule trace militaire que nous apperçûmes dans ces environs.

Le château est un vieux bâtiment sans

graces et trop peu vaste pour avoir jamais servi de principale résidence; l'électeur régnant l'a augmenté de deux ailes, chacune de six cents pieds de longueur, mais si bas, que les principaux appartemens sont tous au rez-de-chaussée. On trouve ici une forte teinte de cette négligence qui jette un voile lugubre sur les scènes le plus riantes : la plupart des fenêtres manquent de carreaux; le théâtre, la salle de concert et la salle de de bal, placés dans une des ailes, sont abandonnés et remplis de vieux meubles hors de service.

Les jardins sont toutefois mieux entretenus. En face du palais, une longue perspective de bois et de plaines, et de nombreux bassins ornés de statues, présentent une imitation de l'ancienne décoration française. Dans d'autres endroits, la scène est bornée par des points de vue charmans: on apperçoit des bocages solitaires où tout semble ordonné et conduit par la simple nature. Dans une baie formée par le bois, on voit sur une espèce d'amphithéâtre une magnifique collection d'orangers, placée en face d'un boulingrin en demi-cercle et couronnée par des bosquets. Dans une autre partie environnée de bois,

on trouve un édifice en forme de mosquée, avec des cours, des minarets et des entrées ornées de peintures et d'inscriptions arabesques qui expriment, autant qu'on peut en juger par la traduction allemande, les plaisirs de la conversation et du repos durant la chaleur. Au moyen de l'industrieuse disposition de ces jardins, ils paroissent s'étendre fort au-delà de leurs véritables limites. Cette observation nous échappa jusqu'au moment où nous montâmes sur un des minarets; ils sont ouverts au public durant une partie de la journée, avec quelques règles de police, pour éviter les dégradations. On trouve sur des affiches placées en différens endroits le détail de cette ordonnance.

CARLSRUHE.

LA magnifique route de l'électeur finit à Schwezingen. Nous commençâmes à tourner sur la gauche le long de la lisière d'une forêt, ayant à notre droite un pays découvert et fertile en bleds, au-delà duquel on apperçoit les clochers de Spire et de Philisbourg. La première étoit alors occupée par le quartier-général de l'armée autrichienne, et la seconde est célèbre par la naissance de Mélancton, en 1491. Un village situé entre Waghausen et Bruchsal, deux relais de poste de cette route, nous fournit une preuve du peu d'attention qu'on daigne faire en Allemagne aux voyageurs : nous fûmes retenus durant plus d'un quart-d'heure dans une petite auberge, et empestés de la fumigation qu'on y faisoit pour détruire les punaises, parce que l'aubergiste étoit sorti depuis notre arrivée, et n'avoit point dit à quoi se montoit notre dépense. La vieille femme qui nous avoit servis fut saisie d'une espèce de terreur lorsqu'elle nous entendit parler de partir avant son re-

tour, en laissant ce que nous croyions plus que suffisant pour le satisfaire.

A un mille au-delà de Bruchsal, notre postillon quitta la chaussée et s'enfonça dans une route d'été, à travers la vaste forêt de Carlsruhe, conservée par le margrave de Baden pour le plaisir de la chasse. Des avenues de dix à douze milles de longueur, et percées dans tous les sens, aboutissent à son palais et à la ville de Carlsruhe.

La scène de cette forêt ne présente point la monotonie ordinaire: nous traversions quelquefois des bocages de sapins si serrés que leurs branches basses se dessèchoient faute d'air, et qu'il sembloit que nous n'y trouverions point de passage. Ailleurs, en avançant à l'ombre des chênes et des châtaigniers, nous rencontrions souvent un ruisseau limpide à couvert sous d'épais feuillages. Plus loin, le bois s'éclaircissoit, et nous entrions dans une superbe avenue que les chevreuils traversoient en bondissant pour chercher dans l'épaisseur des bois un plus sûr asyle. De temps en temps nous appercevions une hutte grossièrement construite, dont les planches enfumées annonçoient qu'elle avoit souvent servi à reposer les chasseurs.

Près de Carlsruhe, on voit le palais et les jardins du prince; la route les borde, en tournoyant sur la lisière de la forêt, jusqu'à l'entrée de la ville du côté du nord. Cette ville a été régulièrement bâtie dès sa fondation. En 1715, on traça, dans l'intervalle du mois de janvier au mois de juin, son enceinte, et le 15 de ce dernier mois, la première pierre fut posée par le margrave Charles-Guillaume.

Les rues sont larges, claires et très-droites, mais moins belles que celles de Manheim et beaucoup moins vivantes ou peuplées. Les plaisirs de la cour, qui fournissoient aux habitans un peu d'occupation ont absolument cessés depuis le commencement de la guerre. Les nobles ont abandonné leurs résidences, et le margrave s'en console philosophiquement dans sa bibliothèque, dont la littérature anglaise occupe, dit-on, une grande partie.

Carlsruhe a l'avantage de n'être point fortifiée. Les habitans n'ont pas la crainte d'être tyrannisés par une nombreuse garnison, et quoique très-voisine de la scène active de la guerre, les voyageurs la traversent sans subir un interrogatoire; elle est au moins de moitié

plus petite que Manheim, et n'a point d'édifices publics remarquables, à l'exception du palais. De la vaste plate-forme sur laquelle il est placé, toutes les rues partent comme autant de rayons, et décrivent des lignes droites dont les extrémités opposées forment un demi-cercle. Les maisons de la plate-forme qui font face au palais sont construites sur une place qui n'est bornée que par le commencement des rues; de façon que du palais on a le rare avantage de pouvoir alternativement contempler le spectacle de la ville et celui de la campagne. D'un côté, toutes les rues aboutissent à sa façade, et de l'autre, il a la vue de trente-deux avenues percées et alignées dans la forêt, et de 15 à 18 milles de longueur; ces dernières ne sont toutefois vues complétement aujourd'hui que des plus hauts étages du palais. L'électeur régnant a totalement changé l'arrangement de ses jardins et les a fait dresser à la manière anglaise, sans égard pour la perspective des trente-deux avenues de la forêt.

Nous passâmes près de deux jours à Carlsruhe, et presque toujours dans ses magnifiques jardins dont la richesse et la beauté enchantent. Le coloris des arbustes et des

plantes est embelli par la chaleur du climat. L'air est embaumé du parfum de deux mille sept cents orangers ou de citronniers chargés de fruits et de fleurs. Les jardins n'étant bornés que par la forêt, semblent s'y réunir. On est agréablement frappé de la différence qu'on remarque entre la richesse de la verdure et de la végétation des bois, et la teinte plus tendre des massifs et des arbustes des jardins.

Le palais est vaste et somptueux, mais son architecture n'est point élégante. Il est construit en pierres, comme toute la ville et de la même date : le margrave en fait sa résidence ordinaire, et s'y est créé des jouissances en remplissant sa bibliothèque des meilleurs livres, et son observatoire d'excellens instrumens. Il entretient d'ailleurs son palais avec un soin dont on trouve en Allemagne peu d'exemples, ou même d'imitations. Cette ville comparée au pays qui l'environne, rappelle l'idée de Milton qui place son paradis au milieu d'un désert.

Au-delà de Carlsruhe, la route commence à se rapprocher du Rhin que nous avions perdu de vue près de Manheim. Quoiqu'on n'apperçoive pas encore cette rivière, le pays est considéré comme frontière militaire et

constamment parcouru par des patrouilles. Nous en vîmes quelques-unes de l'armée du prince de Condé : elles étoient composées d'émigrés ; ils n'ont point d'uniforme et ne sont distingués que par une cocarde blanche et une espèce de bande de même couleur, empreinte de fleurs de lys noires, qu'ils portent au bras droit : ils étoient presque tous à pied, et sans autres armes que leurs épées.

Près de la route, un petit nombre de soldats autrichiens gardoient un magasin devant une tente blanche et verte comme leur uniforme. Un instant après, notre postillon prit le côté de la route pour laisser le passage à un train de voitures, et nous annonça le prince de Condé. Il étoit dans une espèce de calèche ouverte, suivie de deux fourgons, d'un carosse et de quelques domestiques.

Il nous parut être entre l'âge de cinquante à soixante, grand, mince, et d'une tournure qui pourroit indiquer le courtisan français à ceux de qui son rang ne seroit point connu. Il portoit une étoile brodée sur son surtout militaire, mais il n'avoit point de gardes à sa suite, quoiqu'il voyageât dans le district où il commande en qualité d'officier général. La route étoit alors si peu fréquentée, que

sa voiture fut la seconde ou la troisième que nous rencontrâmes après notre départ de Mayence, dans une étendue d'environ 80 milles d'Angleterre.

Durant presque tout le trajet, d'environ 15 milles, entre Carlsruhe et Radstadt, la route est plantée de fort beaux arbres dont l'ombrage est dans cette saison un grand soulagement pour les voyageurs; sans leur secours, les nuages de poussière qui s'élevoient sur la route auroient été presque insupportables.

La première maison de Radstadt est le palais du margrave de Baden, frère du margrave de Baden-Durlach, qui réside à Carlsruhe. Ce bâtiment peu vaste, mais très-massif et entouré de murs, fait face à l'avenue; l'intérieur est, dit-on, décoré très-richement. On y conserve une chambre dans l'état où elle se trouvoit en 1714, lorsque le prince Eugène et le maréchal de Villars y conclurent la paix entre l'empereur et Louis XIV. Le prince de Baden, alors général au service de l'empereur, n'avoit point échappé à la vengeance de Louis, dont les troupes pillèrent d'abord et brûlèrent ensuite, en 1728, le palais et la ville. Durant le

guerre de la succession, les Français campèrent aussi dans la plaine adjacente. On prétend que le prince prêta son palais, qu'il avoit rebâti, afin de faire voir au maréchal qu'il lui avoit fallu peu de temps pour réparer complètement sa perte. En 1688, le pillage de sa ville avoit duré cinq jours, et l'histoire de cet évènement rapporte que les Français chargèrent quinze charriots des vins de la vendange de 1572, qu'ils envoyèrent en France.

Radstadt a été, comme Carlsruhe, construite sur un plan régulier, mais elle n'est ni aussi grande, ni aussi belle; la principale rue est toutefois si large, qu'une de ses extrémités sert de marché. La statue du prince Louis, son fondateur, est placée dans le centre et réunit, pour la vue, les avantages d'une place à ceux d'une perspective. Le commerce ou trafic ne paroît pas ici fort actif, et les habitans nous ont paru moins nombreux que le corps d'émigrés qui occupoit cette place, où le prince Condé avoit établi son quartier-général.

Nous nous reposâmes environ une heure dans une auberge remplie de ces militaires, et nous eûmes le déplaisir d'être les témoins de la douloureuse impression que leur firent

les nouvelles récemment arrivées des Pays-Bas.

On gardoit un petit parc d'artillerie au midi de la ville, à l'endroit où un pont de pierre traverse la Murg, qui se décharge dans le Rhin à la distance d'environ une lieue de la ville. Un peu plus loin, la route traverse les bocages de *la Favorita*, un palais d'été construit par une margrave douairière.

Nous nous rapprochâmes des montagnes de Bergstrasse qui avoient disparues près de Schwezingen, et reparues en partie, à travers les brouillards du matin, à une petite distance après notre sortie de Carlsruhe. Elles paroissent ici plus hautes et plus escarpées qu'aux environs de Manheim. On apperçoit souvent sur leurs sommets pointus les ruines d'un château placé dans des endroits qu'il semble presque impossible de gravir. Plus nous approchions de ces montagnes et plus les couleurs variées de leurs granites nous parurent admirables. Dans quelques endroits, les précipices étoient d'une teinte légère; plus loin, d'un rouge foncé; ailleurs, de couleur pourpre ou approchant du lilas, et quelquefois un jaune pâle se montroit à travers les arbustes qui croissoient sur leurs bords : le

ciel étoit sans nuages, et nous étions trop près pour nous laisser tromper par les teintes que l'effet du soleil pouvoit occasionner. Les couleurs réelles de ces roches sont aussi admirables que leurs masses sont sublimes. Les plaines qui s'étendent depuis leurs bases jusqu'au Rhin sont fertiles en bleds et richement cultivées. La plaine au-delà de la rivière paroît également fertile, et s'étend vers les montagnes d'Alsace dont la chaîne se réunit à celles de Bergstrasse.

Depuis Manheim, en descendant, le peuple paroît généralement plus civilisé que dans la haute-Allemagne. Ce pays est très-probablement redevable de cet avantage à la fertilité du sol, qui produit en même-temps l'aisance et les qualités sociales; les fermes sont en plus grand nombre et les paysans ont l'air moins lugubre. Les femmes, qui travaillent toutefois nuds pieds dans les champs, ont les joues rembrunies, mêlées d'une teinte d'incarnat très-vif, tandis que plus haut la pâleur ajoute à la férocité de leur physionomie; elles sont aussi mieux vêtues. Quoiqu'elles conservent l'usage du vaste chapeau de laine, elles portent au moins des bonnets, et vers les frontières de la Suisse, leur tour-

nure devient tout-à-fait agréable. Elles portent ici généralement un cotillon bleu et un corset couleur de cérise, de grandes manches blanches relevées au-dessus du coude, et un mouchoir de mousseline noué négligemment autour du col; leurs cheveux sont le plus souvent tressés autour de la tête et tenus sur le sommet avec une forte épingle. Aux jours de fête, les jeunes filles portent un vaste chapeau de paille avec des flots de rubans qui pendent derrière. Plus haut, les femmes tressent aussi leurs longs cheveux noirs, mais elles les laissent tomber sur le dos en forme de queue.

Les chaumières sont un peu plus habitables; les murs sont garnis de ceps de vignes. Au commencement de juillet, les grains des raisins étoient plus gros que des capres et dans une abondance qui annonçoit une récolte brillante. On voit quelquefois le bled de turquie exposé pour sécher sous l'avance du premier étage, et les jardins sont décorés de petites allées formées par des plans de houblons, mais la viande est rare et de mauvaise qualité ; elle paroît dégoûtante avant d'être accommodée, et la cuisine allemande n'est pas propre à la rendre fort appétissante.

Le beurre est encore plus rare, et le fromage n'est autre chose que du lait caillé dont il font des petits rouleaux tout au plus de la grosseur d'un œuf. On fait pour les domestiques une espèce de bierre qui n'a le goût, ni du houblon, ni de la drèche; elle est presque blanche et semble toujours n'être brassée que depuis quelques heures. On en met d'un peu plus brune en bouteille, et on la vend à raison de trois sols la pinte.

Ce jour-ci notre route s'éloigna rarement à plus de deux lieues des bords du Rhin, et nous nous attendions à entendre le feu des postes que les Français et les Autrichiens ont sur les deux côtés de la rivière; mais tout fut tranquille, et nous n'eûmes d'autre indice de la proximité des armées que la fréquence des patrouilles et des convois militaires. Les paysans faisoient leurs moissons et les autres opérations de la culture aussi tranquillement que s'il n'y avoit pas eu d'armée dans leur voisinage; ils couroient cependant le danger d'être attaqués d'un moment à l'autre, et nous apprîmes que dès le grand matin de ce même jour les Français avoient tenté sans succès, à quinze milles plus haut, de passer le Rhin, et qu'on avoit entendu

très-distinctement le bruit du canon dans le petit village où nous dînâmes.

Une route aussi courte que celle-ci suit immédiatement les bords de la rivière, et comme on nous assura qu'on ne tiroit que sur les troupes militaires, nous eûmes le désir d'y passer et d'observer les moyens qu'on avoit employés pour défendre le pays dans ces circonstances; mais notre postillon s'y refusa, et au lieu d'aller gagner Kell, directement en face de Strasbourg, nous prîmes la route d'Offembourg, éloignée du Rhin d'environ trois lieues. Le pays que nous traversâmes est préférable à la partie du nord, mais la guerre lui enlevoit presque toutes ses ressources. Avant la guerre, toutes les petites villes depuis Carlsruhe faisoient un commerce avec la France pour leur compte, et se chargeoient des transports pour le commerce des autres. En retour des comestibles et des marchandises grossières qu'elles portoient à Strasbourg, elles rapportoient des laines et des soyeries de France, qu'elles vendoient à Francfort et à Manheim. Ces relations entre les deux pays étoient si fréquentes, que tous les marchands et une partie des paysans de ce canton de l'Allemagne parlent

parlent français. Le maître de l'auberge où nous dînâmes nous assura que quoique placé dans un petit village, il ne laissoit pas d'être occupé très-lucrativement avant la guerre. Il se disposoit alors à partir pour Offembourg, parce qu'il ne gagnoit plus de quoi payer le loyer de sa maison.

Appenweyer où nous arrivâmes un peu avant le coucher du soleil, est une des villes à l'entrée desquelles on apperçoit distinctement les clochers de Strasbourg. Au milieu de cette ville décousue, nous entendîmes avec surprise les sons bruyans de la musique militaire, et nous apperçûmes des troupes qui entroient par la porte opposée; elles formoient l'avant-garde de plusieurs régimens autrichiens qui alloient renforcer l'armée des alliés dans les Pays-Bas. Notre postillon s'étoit rangé pour leur laisser autant de place qu'il lui étoit possible; mais ils marchoient avec si peu d'ordre, qu'ils s'arrêtoient quelquefois en grand nombre autour de notre voiture, et nous eûmes tout le temps d'observer que leur air répondoit parfaitement à l'opinion qu'on a généralement de la soldatesque autrichienne : ils n'ont du soldat que l'habit et les armes, et pas la moindre

apparence de son activité, ni de sa gaieté ordinaires. On n'apperçoit pas plus chez eux de traces de la discipline militaire que de la vivacité de la jeunesse : ils ont l'air gauche, indolent, cruel et timide ; ils paroissent se flatter que leurs longues moustaches imprimeront la terreur. Nous ignorons s'ils paroissent à leurs ennemis fort redoutables, mais il est certain qu'ils le sont pour des paisibles voyageurs, et quoique sous les yeux de leurs officiers lorsque nous les rencontrâmes, ils eurent beaucoup de peine à se défendre de nous insulter et de porter les mains sur notre bagage. Il en passa environ un mille en deux divisions qui s'étoient mises en marche vers les cinq à six heures du soir, pour éviter la chaleur du jour.

Il étoit nuit fermée lorsque nous arrivâmes à Offembourg, où nous fûmes contraints de loger dans une misérable auberge qu'on appeloit la poste. Celui qui en tenoit une autre avoit déménagé ce même jour pour céder la place à son successeur ; mais, dans cette occasion, la bonté du logis étoit de peu d'importance, car durant toute la nuit le bruit des chevaux qui passoient sur la route ne permettoit pas de dormir, et au premier rayon

du jour le son de la musique militaire nous fit courir à nos fenêtres. Nous crûmes rêver lorsque nous entendîmes les Autrichiens jouer l'air *ça ira* avec doubles caisses et des cymbales plus éclatantes que nous n'en avions jamais entendues; c'étoit le corps d'armée dont nous avions rencontré l'avant-garde. Chaque régiment étoit suivi d'un long train de bagages et d'un grand nombre de voitures de toutes les espèces. Dans quelques cabriolets, on voyoit sur le devant une femme à peu de chose près vêtue en habit d'homme, et derrière, un panier rempli de foin dont la hauteur dépassoit de beaucoup celle de la voiture. Ce passage dura plusieurs heures, quoique toute l'armée ne consistât qu'en trois régimens d'infanterie et un régiment de cavalerie; mais chaque régiment d'infanterie autrichienne, au complet de guerre, est composé de deux mille trois cents hommes : ils étoient suivis d'un petit train d'artillerie et avoient ordre de hâter, autant qu'il seroit possible, leur arrivée dans les Pays-Bas, mais le conseil de Vienne est toujours si monotone dans ses expédiens, qu'on ne pensa pas même à faire descendre ces troupes dans des bateaux sur le Rhin, depuis Philipsbourg, quoique cette

mesure fut très-facile. Sur trois semaines on en auroit gagné deux, et les troupes auroient été rendues à leur poste sans fatigues.

Tous les régimens étoient vêtus d'uniformes blancs, avec des revers pompadours ou bleu céleste dont la gaieté contrastoit assez grotesquement avec des figures massives et lugubres. La cavalerie étoit chargée de beaucoup de bagages, mais les chevaux paroissoient vigoureux et de la plus solide espèce. Le spectacle de ce nombreux attirail militaire nous fit faire involontairement des réflexions sur la nature et la misère humaines.

Offembourg est une petite ville du margraviat de Baden-Baden, agréablement située au pied des Bergstrasses, dont notre route passoit si proche qu'elle en étoit quelquefois gênée. Nous voyageâmes toute la journée le long de leurs bases. A mesure que nous approchions de la Suisse, ces montagnes présentoient un aspect plus gigantesque, et celles de l'Alsace s'avançoient pour les joindre. Les plaines, baignées par le cours du Rhin, étoient couvertes de grains, et sur le devant de la scène, des groupes de villageois chargeoient joyeusement des charriots de leurs moissons. Entre les roches dont les flancs des Bergs-

trasses sont parsemés, on voyoit mûrir une autre récolte. La brillante verdure des ceps de vigne répandoit un air de gaïeté et couvroit quelquefois les pans de murailles des forteresses écroulées.

Nous traversâmes un grand nombre de villages qui annonçoient plus de prospérité que nous n'en avions encore apperçue : ils étoient presque tous situés agréablement, et leur large rue avoit pour perspective les montagnes qui s'étendoient vers le sud.

Sur le soir nous apperçûmes Fribourg, la dernière ville de l'Allemagne sur les frontières de la Suisse. Nous étions au milieu des montagnes qui rivalisoient de sublimité avec celles de ce pays enchanteur ; mais notre émotion devint bien plus vive lorsque, d'une éminence, nous découvrîmes les cîmes pointues que nous supposâmes être réellement les montagnes de la Suisse. Cet apperçu d'un pays où la nature déploie ses plus sublimes beautés remplit nos imaginations d'une foule de pensées intéressantes et d'espérances délicieuses ; tandis que nous guêtions le retour de cette vision charmante, nous commençâmes à descendre vers Fribourg.

FRIBOURG.

Fribourg est une ancienne ville impériale et la capitale du Brisgaw. Son nom fait allusion aux privilèges dont ces villes devoient jouir (*). Elle est aujourd'hui, comme beaucoup d'autres, une preuve de la cessation des privilèges que le souverain n'offroit que comme un appât pour attirer dans ses états les bénéfices du commerce. Fribourg est, pour l'apparence, au-dessus de Cologne et au-dessous de Mayence, et n'a pas plus d'un tiers de l'étendue de cette dernière. En y descendant, le premier objet qui se présente distinctement à la vue est le clocher de la grande église, dont la construction est fort singulière. A chaque pose, on a laissé un intervalle entre les pierres, de façon que le jour y entre de tous côtés. Fribourg étoit autrefois une ville forte. Les Français la prirent en 1677, en 1713 et en 1745: cette dernière fois ils détruisirent toutes les fortifications et ne laissèrent que les murs.

(*) *Free* signifie libre, et *Bourg* signifie ville.

Cependant; comme elle est une des places frontières du côté de la Suisse, les Autrichiens y tiennent une petite garnison, et ses officiers sont autorisés à refuser ou accorder le passage aux voyageurs qui s'y présentent. L'ignorance ou la malignité de l'un d'eux qu'on appeloit le lieutenant de la place, nous empêcha d'atteindre à ce fortuné pays, après avoir fait, dans cet espoir, un voyage de plus de six cents milles. Une contrariété de cette espèce ne peut manquer d'exciter des regrets très-vifs, mais les nôtres furent considérablement diminués par les nouvelles qui annonçoient un changement prochain en Suisse, et des dispositions défavorables à l'Angleterre. Nous sentîmes que malgré tous les efforts d'abstraction, une diminution des aises de la vie et de la sécurité devoit affoiblir inévitablement l'activité des observations et le plaisir dont elles sont ordinairement accompagnées.

Nous présentâmes à la porte le passeport allemand signé du commandant de Mayence, et celui qui s'en chargea promit de nous le rapporter à notre auberge, avec les attestations nécessaires. Il revint sans le passe-port, et conduisit, comme nous l'appri-

mes depuis, notre voiturier pour répondre à l'interrogatoire de l'officier qui commandoit. Nous demandâmes en vain l'explication de ce retard et de la défiance qu'il sembloit indiquer; mais tandis que nous étions à souper, on annonça le lieutenant de la place, et nous eûmes bientôt lieu de voir qu'il ne venoit pas pour nous faire des excuses. Cet ignorant piémontais, au service de l'Autriche, crut ou feignit de croire que notre nom n'étoit pas Radcliffe, mais quelque chose d'approchant, avec une terminaison allemande; en un mot, que nous étions des allemands et point des anglais. Ni le passe-port du lord Greenville, ni celui de M. Schwartzkoff, ministre de Hanovre, ni nos lettres de Londres adressées à des particuliers en Suisse, ni enfin notre lettre de crédit de MM. Hope d'Amsterdam sur la maison de banque de Porta à Lausanne, qu'il fit semblant d'examiner, ne purent dissiper ses soupçons sur le lieu de notre naissance. Tandis que nous réfléchissions, autant que l'humeur nous en laissoit la liberté, à ce qui pouvoit avoir fourni un prétexte à ce fâcheux incident, nous découvrîmes par hazard que dans l'attestation ajoutée à Mayence sur notre passe-

port, il y avoit : *retournans à Londres*, quoique le passe-port fut pour Bâle dont nous suivions la route.

Cette contradiction auroit pu sans contredit motiver un retard, si nous n'avions pas été en état de convaincre toute personne disposée à reconnoître l'évidence, que c'étoit une erreur commise à Mayence, où notre passe-port avoit été présenté avec ceux de deux artistes anglais qui revenoient de Rome, et que nous rencontrâmes à Francfort. Le secrétaire inscrivit également les trois passeports pour l'Angleterre, et M. de Lucadon, le commandant, signa le nôtre sans observer la méprise, quoiqu'il fût si bien informé de notre destination pour la Suisse, qu'il offrit de nous y rendre quelques services, et nous pria de recevoir une lettre pour M. de Wilde, intendant des salines des environs de Bec. Nous présentâmes cette lettre à M. le lieutenant comme une preuve de la connoissance que le commandant avoit de notre pays et de notre destination; mais nous apperçûmes bientôt qu'il étoit résolu de persister sciemment dans son erreur, qui peut avoir été primitivement involontaire. Il sortit en nous avertissant que nous ne pourrions

point sortir de la ville sans en avoir obtenu la permission du commandant par son entremise, et nous éprouvâmes une espèce de terreur de nous voir à ce point sous sa dépendance dans une ville qui fournissoit un prétexte aux tyrannies de l'autorité militaire, et où le moindre indice d'une juste indignation pouvoit attirer de nouvelles injustices.

L'unique ressource qu'on put nous indiquer fut d'écrire au commandant de Mayence, et de le prier d'attester qu'il avoit connoissance de notre destination, mais il falloit au moins huit jours pour recevoir la réponse, et comme notre imagination nous exagéroit les désagrémens qui pouvoient nous tourmenter durant cette semaine, et tous les expédiens dont le lieutenant pourroit se servir pour satisfaire la désobligeante prévention dont nous avions déjà fait l'expérience, cette ressource nous parut très-peu satisfaisante, et nous résolûmes de demander, dès le lendemain matin, la permission de retourner immédiatement à Mayence.

Comme le lieutenant avoit chez lui de la compagnie lorsque nous nous y présentâmes, il nous traita plus civilement; il offrit même de nous conduire chez le commandant, qu'il

nous avoit d'abord représenté comme presque inabordable; mais nous étions si complètement dégoûtés de la juridiction autrichienne, que nous ne voulûmes point nous donner l'embarras d'un appel. Le lieutenant assura qu'il nous laisseroit passer avec plaisir si nous revenions de Mayence avec un autre passe-port, mais nous le remerciâmes, avec la ferme résolution de ne plus nous exposer à dépendre de sa puissance. Nous quittâmes Fribourg et reprîmes notre route à travers l'Allemagne, sans espoir d'être récompensés de ces fatigues et de ces désagrémens par le spectacle délicieux du pays dont on nous avoit fermé l'entrée.

Lorsqu'on part de son pays pour aller dans un autre, durant les premiers jours de la route on pense ordinairement aux amis qu'on vient de quitter, et vers la fin du voyage, à ceux qu'on va joindre; c'est ce qui nous arriva en quittant les frontières de la Suisse. Les regrets occupoient totalement notre imagination, et nous en sentîmes encore plus vivement l'amertume, lorsque nous arrivâmes à l'endroit d'où nous avions apperçu la cîme de ses montagnes. La joie et l'enthousiasme de la première vision se convertirent

en profonde douleur de notre privation; mais à mesure que nous nous éloignâmes de la Suisse, nos pensées se tournèrent vers notre patrie, et le déplaisir de retraverser l'Allemagne se fit moins sentir lorsque nous songeâmes qu'il ne nous restoit point d'autre route pour gagner l'Angleterre.

Le premier jour nous passâmes Offembourg, et voyageant jusqu'à minuit, comme c'est l'usage en Allemagne durant l'été pour éviter la chaleur, nous parcourûmes cinquante milles en quatorze heures. Un peu en-deçà d'Appenweyer, nous atteignîmes l'arrière-garde de l'armée dont nous avions rencontré trois jours avant, au même endroit, l'avant-garde.

A Arsiel, petite ville où nous arrivâmes vers minuit, des chariots militaires bouchoient presqu'entièrement le passage, et nous fûmes agréablement surpris de ne pas trouver toutes les chambres de l'auberge occupées. Quoiqu'elles fussent aussi nues qu'elles ont coutume de l'être dans les auberges allemandes, il eut été presqu'indécent de nous en plaindre, car il y avoit sur la porte de la nôtre pour inscription: *Chambre de Monsieur*, et sur la voisine: *Chambre de Condé-le-Grand.* Il paroît que

ces deux princes y logeoient, et que l'aubergiste avoit cru décorer ses chambres en y mettant ces inscriptions; ce fut probablement peu de temps après leur départ de la France.

Le second jour de notre route nous ramena à Schwezingen, d'où nous comptions gagner Manheim, mais les chevaux de poste étoient tous en course, et nous n'en trouvâmes point à louer dans le village, dont les habitans étoient forcés d'en fournir pour les transports militaires. Nous en avions rencontré, une heure avant, dix-huit qui traînoient lentement un charriot rempli de boulets. Nous passâmes le lendemain à Manheim, et le jour suivant nous arrivâmes à Mayence, où notre aventure excita moins de surprise que d'indignation. La mésintelligence est si marquée entre les officiers d'Autriche et ceux de Prusse, que les premiers, ordinairement composés d'hommes sans éducation, ne manquent jamais d'abuser des méprises que les Prussiens commettent dans les passe-ports. Avant notre départ on nous assura que, par la première estaffette, on avoit fait passer un rapport convenable de cette affaire au commandant de Fribourg.

On venoit de recevoir en Allemagne des

nouvelles de la Flandre, qui diminuèrent encore de beaucoup nos regrets relatifs à la Suisse. Les revers des alliés dans cette partie de la scène militaire, menaçoient de rendre, sous peu de mois, le retour en Angleterre très-difficile, et l'alarme répandue par les derniers évènemens se faisoit déja sentir jusqu'à Mayence. Notre auberge étoit remplie de fugitifs de la Flandre et même de Liège, que les Français n'avoient point encore menacée. Quelques émigrés de cette dernière nation, forcés de quitter le pays où ils s'étoient temporairement établis, se trouvoient privés de tous leurs moyens de subsistance, et plusieurs arrivèrent ici dans un état trop déplorable pour nous en permettre la description affligeante. Des femmes et des enfans, après avoir passé la nuit dans les champs, se présentèrent avec si peu de bagage et si peu d'apparence d'en posséder, qu'à différentes auberges on refusa de les recevoir, et quelques-unes de celles qui furent admises ne purent, après deux ou trois jours de repos, offrir pour paiement que des larmes. Le bon Philippe Bolz, notre hôte, en recueillit plusieurs, et d'autres reçurent quelques charités des habitans; mais, à en juger par ce que

nous avons vu et entendu raconter, les Allemands leur refusent le plus souvent jusqu'au sentiment de compassion que tout être sensible accorde à l'infortune.

C'est ordinairement à Mayence qu'on s'embarque pour voyager par eau sur le Rhin, dont nous avions résolu de suivre le cours pour nous indemniser un peu, par le spectacle de ses bords, de la perte de celui de la Suisse. Nous ne fûmes pas fâchés non plus d'éviter les fatigues d'un voyage par terre et les chances d'une route presque continuellement couverte d'un grand concours de voyageurs.

Les postes ne sont point ici fournies de chevaux par des aubergistes comme en Angleterre où le public profite de la concurrence et de l'émulation qu'elle produit parmi les entrepreneurs qui tâchent d'obtenir la préférence. Les postes de l'empire sont un établissement public : le prince de la Tour-Taxis en est le grand-maître héréditaire, et cet office l'a élevé du rang de simple comte à celui des princes de l'empire ; il en tire un revenu et fait passer gratuitement toutes les lettres et les paquets impériaux à leurs destinations. A chaque lieu de relai il y a un

nombre de chevaux fixe et un maître de poste. Les armes du prince sont peintes sur le devant de sa maison, et c'est lui qui décide du nombre de chevaux pour chaque voiture, à raison du bagage et du nombre de voyageurs qu'elle contient. Pour trois personnes on paie ordinairement trois chevaux, et presque toujours un cheval par personne.

Le prix de chaque cheval est fixé par l'ordonnance à un florin, ou environ 40 sols par poste, mais à cause de la guerre on payoit à notre passage un florin et demi. Il en coûte un demi-florin pour la voiture, et il est dû au postillon un autre demi-florin pour ses guides; mais si on n'a pas soin de lui promettre un supplément, on doit s'attendre à être conduit paisiblement au train ordinaire de quatre heures pour une poste, c'est-à-dire, pour dix ou douze milles d'Angleterre. Nous apprîmes bientôt le moyen de le hâter, et dans le Palatinat et le Brisgaw, où les routes sont fort belles, nous faisions communément cinq milles par heure.

Le maître de poste fait payer un demi-florin pour la chaise lorsqu'il la fournit; mais, en comptant tout, la chaise, les deux chevaux, les péages de la route et les guides du postillon,

postillon, il n'en coûte pas plus de huit sols d'Angleterre ou seize sols de France par mille. Nous devons toutefois prémunir nos lecteurs contre la faute que nous fîmes en supposant que les chaises fournies par les maîtres de poste devoient être passables, et qu'il étoit inutile d'en acheter une; elles sont aussi sales qu'incommodes, et nous invitons tous ceux qui se proposent de voyager en Allemagne de s'en précautionner. Ceux qui passeront par la Hollande trouveront facilement une voiture pour une vingtaine de louis, et la vendront pour quinze à leur retour. Ayant imprudemment négligé cette précaution, nous évitâmes, autant que nous le pûmes, les chaises de poste, en louant celle de quelque voiturier au double du prix des premières.

Les postillons des postes portent une espèce d'uniforme qui consiste en un habit jaune avec le collet et les paremens noirs, un cor de chasse en bandoulière et une ceinture jaune. A l'entrée des villes et des passages étroits ils donnent du cor, et les fanfares qu'ils exécutent presque tous assez bien, ne sont point désagréables. Toutes les autres voitures leur font place. Les voyageurs qu'ils conduisent sont censés sous la protection de

l'empire, et si on leur faisoit un vol, l'information s'étendroit de poste en poste dans toute l'étendue de l'Allemagne.

Cette police et la difficulté de se cacher dans un pays très-foiblement peuplé, rendent les vols de grands chemins si rares, qu'on n'est jamais retenu par cette considération.

Les Allemands voyagent presque toujours la nuit durant l'été, et le plus souvent sans armes. Ils sont si éloignés de croire les précautions nécessaires, que quoique leurs voitures soient ouvertes par-devant, ils y dorment avec autant de sécurité que dans leur chambre. Les maîtres de poste assurent aussi qu'en supposant qu'il y eût des voleurs, ils se contenteroient d'arrêter les voituriers et qu'ils n'oseroient point violer la poste. Les postillons sont si respectés dans leurs fonctions, que nul ne seroit assez hardi pour les frapper lorsqu'ils ont sur le corps leur habit jaune. dans leurs querelles avec des courriers, ils ôtent quelquefois leur uniforme, pour montrer qu'ils n'ont pas besoin de la protection de la loi pour les défendre.

Ils n'ont jamais l'air d'avoir la moindre obligation à ceux qui leur donnent le double de l'ordonnance. Il semble qu'ils les considèrent

comme des paquets qu'ils se sont engagés de remettre en tant de temps à une adresse convenue. Convaincus qu'en allant très-lentement ils forceront le courrier d'augmenter les guides pour les faire aller plus vîte, ils se croient dispensés de toute espèce de civilité ou d'attention. Lorsqu'on leur fait une question sur la distance, ou qu'on les prie d'appeler un garçon d'auberge, ou de passer sur l'autre côté du chemin, ils daignent rarement répondre. Si vous leur dites qu'ils auront un bon *trinkgeld* ou de bonnes guides s'ils font diligence, ils répondent : *yaw*, *yaw*, et c'est tout ce qu'on peut en tirer jusqu'au moment où ils vous demandent leur paiement et l'acquit de votre promesse. Ils ont tous une provision de tabac à fumer et un briquet qu'ils tirent de leur poche en sortant de leur maison; et en plein midi du jour le plus chaud de l'année, ils allument leur pipe et commencent à fumer, sans s'embarrasser de savoir si leur misérable chaise ouverte ne sert pas de récipient à toutes les bouffées. Loin d'être arrêtés par cette crainte, il arrive souvent qu'on leur en fait en vain l'observation.

Lorsqu'il y a des chevaux à la poste, ils

sont tenus d'en fournir aux voyageurs dans la demi-heure après leur arrivée; mais les princes allemands et leurs ministres sont autorisés à mettre un embargo sur tous les chevaux de la route où ils se proposent de passer, et il peut arriver à dix particuliers d'être retenus durant un jour ou deux par un ordre de cette espèce, s'ils ne trouvent point de chevaux à louer chez des voituriers. A Cologne et à Bonn, lorsque nous y passâmes pour la première fois, tous les chevaux étoient retenus pour l'empereur; il passa toutefois avec une seule voiture, accompagné d'un aide-de-camp et suivi de deux valets à cheval. Il arrive aussi souvent qu'un nombre de voyageurs passent ensemble et s'emparent de tous les chevaux, et on nous assura que les émigrans de Liège et de Juliers étoient en si grande foule sur les routes, que nous pourrions être retenus long-temps dans les petites villes, et peut-être même dans les grandes.

Durant les cinq jours que nous passâmes à Mayence nous parcourûmes les ruines du siége, et particulièrement celles de la Favorita, d'où l'on voit le Rhin rouler majestueusement ses eaux d'une chaîne de mon-

tagnes à l'autre. Il y avoit près de ce palais un couvent de Chartreux situé presqu'aussi avantageusement, et connu dans l'histoire d'Angleterre pour avoir servi, en 1743, de quartier-général à l'armée de Georges II, peu après la bataille de Dettingen. L'appartement qu'occupa ce monarque fut conservé dans l'état où il l'avoit laissé, jusqu'à l'époque ou peu de temps avant le dernier siège; on le démolit si complétement qu'il en reste à peine quelques pierres.

En nous informant d'un vaisseau qui pût nous convenir pour la tournée que nous projettions, nous apperçûmes avec chagrin qu'on commençoit à craindre dans Mayence une seconde invasion dont, quinze jours avant, on ne sembloit pas avoir la moindre inquiétude. Plusieurs habitans avoient loué d'avance des bateaux pour transporter leurs effets à Francfort, si les Français approchoient de plus près la rivière. Lorsque nous en parlâmes à nos amis, ils nous avouèrent qu'ils se disposoient à partir pour la Saxe. On avoit visité récemment l'arsenal de Mayence et trouvé, disoit-on, la provision des poudres très-insuffisante, et c'étoit à la mésintelligence entre les Autrichiens et les Prussiens

qu'on imputoit cette dangereuse négligence. Les derniers n'étant point sûrs de rester dans la place n'avoient pas voulu remplir les magasins à leurs dépens, et les autres ne vouloient point s'en charger avant que le départ des Prussiens les laissât maîtres de la place. Le pont et les fortifications de Cassel assuroient cependant la communication avec l'autre côté du Rhin, et une garnison allemande auroit pu recevoir des secours, quand même les Français auroient occupé le bord occidental de la rivière.

RETOUR SUR LE RHIN.

Les bateaux de louage qu'on trouve à Mayence sont une imitation grossière des Trechtschuyts hollandais ; mais pour avoir le droit d'en disposer, comme nous pourrions en être tentés dans le cours du trajet, nous payâmes quatre louis de la chambre particulière, pour nous rendre de Mayence à Cologne, en laissant aux mariniers la liberté de recevoir des passagers dans les autres parties de cette espèce de navire. Nous nous y embarquâmes vers la fin de juillet, à six heures du matin, par le plus beau temps possible. En quittant le bord du Rhin, nous eûmes le plaisir de contempler la ville sous un point de vue nouveau pour nous et très-pittoresque. Cette perspective présentoit les quais nommés Rheinstrasses, le palais en forme de château avec ses antiques tourelles de pierres rougeâtres, l'arsenal, les remparts qui dominoient la rivière et la porte du nord ; le pont de bateaux formoit l'avant-scène, et des montagnes couvertes de futaies complétoient le tableau.

Nous passâmes bientôt l'île *Petersau*, si intéressante durant le siége par sa situation qui commande le pont de bateaux. En approchant des montagnes de Rheingau, vers le nord, nous vîmes leurs sommets voilés par les nuages, tandis que le soleil les dissipoit sur la partie basse de leur pente, et découvroit les diverses teintes des bois, du sol et des cultures. Nous parcourûmes toutefois, durant deux heures, les sinuosités du Rhin, avant d'atteindre à leurs bases. Nous traversions des plaines richement cultivées, principalement en grains. Les bords de la rivière étoient garnis de villages pressés l'un sur l'autre, et décorés de maisons de plaisance entourées de vignes et de vergers appartenant aux riches habitans de Mayence. Celles de la rive droite sont dans les états du prince Nassau-Usingen. On voit le vaste château où il reçut, pour une nuit, Georges II et le duc de Cumberland.

Ici, et en descendant plusieurs lieues, le Rhin est fort large et peut-être même plus large qu'en aucun endroit de son cours dans toute l'étendue de l'Allemagne. Un grand nombre d'îles couvertes de peupliers et de verdure égaient sa surface. La rive occi-

dentale est basse et souvent bordée de pins et d'ormes ; celle de l'orient commence près de Wallauf à s'escarper et à former des éminences ; ce village à demi-fortifié est le dernier de ceux qui appartiennent à la maison de Nassau-Usingen.

Ici commence le *Rheingau* ou le pays des vignes, et nous commençâmes à nous approcher des montagnes qui s'élèvent sur la droite. Elles augmentoient de majesté à mesure que nous avançions. Leurs sommets sembloient obscurcis par les bruyères et par les bois qui forment une partie de la vaste forêt de *Landerwaldor Woodland.*

La scène n'avoit encore été qu'agréable et étendue. Ici la rive orientale, devenue romantique, présentoit des montagnes si escarpées, que les vignes sembloient suspendues sur la rivière et contiguës aux forêts qui couvroient les montagnes. On rencontroit toutefois très-fréquemment des villes et des villages, et les bords de la rivière étoient fort peuplés, quoique notre petit bâtiment fut le seul qui voguât sur ses eaux.

Sur le bord d'orient on voit deux petites villes, Oder et Niederingelheim ; quoique situées au milieu du territoire de Mayence,

elles appartiennent à l'électeur palatin. C'est de ce côté qu'on récolte les meilleurs vins du Rhin, qu'on nomme Mackerbrauner; ils ont la préférence après ceux de Johannesberg et de Hockeim. A une petite distance, en descendant sur la même rive au-dessous d'un endroit un peu plus escarpé, on apperçoit le premier de ces deux endroits qui fut détaché, dans le seizième siècle, du territoire de Mayence, et annexé à celui de l'abbé, aujourd'hui évêque et prince de Fulde.

Les vins des montagnes voisines sont les plus chers de tous les vins du Rhin. Sur les lieux où on en trouve difficilement de purs, la bouteille se vend trois, quatre et cinq shellings (*), en proportion de la bonté de la récolte, dont tous les Allemands ont un souvenir très-exact. Les vins de 1786 sont les plus estimés depuis 1779, mais on se flattoit généralement que la forte chaleur de 1794 donneroit aux vins de la récolte suivante une qualité égale ou même supérieure à celle de ces deux années.

L'abbaye de Johannesberg est située derrière le village; elle est vaste, bien bâtie et

(*) Le scheling vaut 24 sols de France.

très-riche en vignes. Ses immenses caves, taillées dans le roc, contiennent, dit-on, plusieurs milliers de tonnes ; elle fut fondée en 1105. On raconte une longue histoire de ses mutations jusqu'à l'époque où l'abbé de Fulde, qui l'a rebâtie, en prit possession. Ces sortes d'édifices ne sont pas rares dans cette partie du Rheingau : dans une très-petite étendue on rencontre le couvent de filles de Marienthal et les monastères de Nothgottes, Aulenhausen et Eibingen.

Plus loin, on voit le château vaste et moderne du comte Ostein. Ce seigneur allemand est très-riche, et il paroît qu'il n'a pas moins de goût. La plus grande partie de son terrain est disposée à la manière anglaise, et il a tiré parti des précipices escarpés des bords de la rivière pour se donner une perspective grande et sublime. Il a bâti sur les avances des rochers plusieurs pavillons, et on assure que du plus apparent de ces belvédères, on apperçoit Coblentz à la distance de quarante milles. Sa perspective doit être bien admirable, car au sud-est on voit tout le beau pays entre le Rheingau et Mayence ; à l'ouest, le cours de la Moselle vers la France, et au nord, le cahos des montagnes entassées

qui bordent le cours du Rhin vers Coblentz.

On redoutoit si généralement une invasion, que le comte Ostein s'étoit déja retiré dans l'intérieur de l'Allemagne, et cherchoit à se défaire de son délicieux manoir au prix désavantageux où se vendent aujourd'hui les établissemens situés sur la frontière occidentale de l'Empire.

Le succès des vignes atteste ici l'intelligence et l'industrie des allemands dans cette partie de l'agriculture : les minces couches de terre sont retenues sur un sol presque perpendiculaire par des espèces de murs qui exigent fréquemment des réparations. Tous les engrais sont portés à bras dans des paniers et par des sentiers escarpés, ou plutôt par des escaliers taillés dans le roc vif. Durant la vendange, lorsque ces précipices sont couverts de villageois des deux sexes, et que les chants de la joie font raisonner les échos d'alentour, la scène doit être la plus pittoresque et la plus gaie que l'imagination puisse enfanter.

BINGEN.

Il étoit à-peu-près onze heures lorsque nous arrivâmes à Bingen. Une des portes de cette ville est encore aujourd'hui dénommée Drushitor ou porte de *Drusus*, et atteste évidemment son antiquité; elle n'a cependant ni l'air vénérable de la vieillesse, ni les agrémens des fondations modernes. Tous les bâtimens ont été construits dans la détresse et la confusion que produisit le désastre de 1689, après que Louis XIV eut fait sauter les fortifications, qui avoient soutenu un long siège au commencement du siècle, et brûlé la ville où Drusus avoit, dit-on, terminé sa vie.

Bingen est aujourd'hui dans l'état où nous avons déja représenté la plupart des villes allemandes; presque toutes les maisons portent l'empreinte de la mal-propreté, de la négligence et de la décadence : il arrive rarement de voir des passans dans les rues. Bingen a cependant l'avantage d'être placé au confluent de deux rivières; laNahe s'y décharge dans le Rhin, et un vieux livre allemand

l'indique comme le chef-lieu de cent villages ou châteaux dont les habitans pouvoient venir s'y approvisionner et retourner chéz eux entre le lever et le coucher du soleil.

Depuis le commencement de la révolution française elle a servi de résidence à un grand nombre d'émigrés. Dans une plaine qu'on nous montra derrière la ville, le roi de Prusse passa la revue de leur armée avant son entrée en France en 1792. Un gentilhomme qui y occupoit un poste supérieur, nous répéta une partie du discours que le roi de Prusse leur tint dans cette occasion. » Messieurs, soyez tranquilles et satisfaits; » dans peu de temps je vous reconduirai » dans votre patrie et dans vos maisons. «

Le souvenir des espérances excitées par ces promesses consolantes affecta vivement notre compagnon de voyage, et nous ne pouvons pas nous défendre de dire en deux mots, relativement à un officier français émigré et à un noble de la même nation qui nous quitta ici, que l'ancien systême de la France, quoique tyrannique et justement odieux aux anglais qui tiennent aux principes de la liberté, n'auroit jamais été si complettement détruit, ni par des théories

abstraites, ni par l'influence des plus éloquens orateurs, s'il eut été constamment administré par des hommes du caractère doux, intègre et bienfaisant de ces deux français estimables.

Après cette revue, le roi de Prusse ne tarda pas à marcher en avant, et il seroit superflu d'en raconter ici l'issue. Lorsque les ordres furent donnés pour la retraite, le roi de Prusse en donna un second pour le licenciement de toute l'armée des émigrés, qui composoit soixante-dix escadrons de cavalerie, et pas un n'eut la liberté de conserver son cheval ni ses armes. Les Prussiens étoient seuls pour en faire l'achat, et en conséquence de cet ordre, des chevaux qui avoient coûté cinquante louis chacun furent donnés pour quatre ou cinq, quelques-uns même pour un louis; au moyen de quoi l'armée prussienne se remonta en chevaux à presqu'aussi bon compte que si elle les eut enlevés à Dumouriez.

Bingen, dont les Français s'emparèrent vers la fin de la campagne de 1792, fut un de leurs derniers postes avancés sur les bords du Rhin, du côté du nord. Au commencement de la campagne suivante, les Prussiens le reprirent dans leurs approches

sur Mayence, et il a servi depuis de dépôt pour leurs magasins.

Cette ville, située à l'occident du fleuve sur une plage fort basse, environnée de ses vieilles murailles et couronnée par les ruines de son vieux château, sympathise parfaitement avec l'air de la lugubre grandeur du pays d'alentour, dont l'aspect est tout-à-fait sauvage. Le Rhin, devenu fort large à son confluent avec la Nahe, se resserre brusquement et serpente rapidement entre les roches sombres et escarpées qui bornent la perspective : disparoissant ensuite après les avoir passées, il laisse à l'imagination le soin de supposer les dangers de son cours. La ville de Bingen est placée à l'entrée de ce passage étroit, en face des ruines du château d'Ehrenfels, qu'on apperçoit sur la cîme d'un rocher. Dans une île entre ces deux rives, on voit les ruines d'un troisième château dont il ne reste qu'une tour ; on la nomme *Mausthurm*, ou la tour des rats. Une tradition du dixième siècle rapporte que l'archevêque Statton fut dévoré par ces animaux, après avoir exercé long-temps des cruautés sur les pauvres, qu'il appeloit, par mépris, des rats qui mangeoient le pain des riches.

EHRENFELS.

EHRENFELS.

Ehrenfels est le synonime de roc noble ou majestueux, et fels, qui est encore aujourd'hui le terme usité dans toutes les provinces septentrionales de l'Angleterre pour exprimer un rocher, est une des nombreuses preuves de la grande analogie qui existe entre les langues anglaise et allemande. Nous quittâmes ici quelques amis qui nous avoient accompagnés depuis Mayence, et après avoir renouvellé nos provisions, nous rentrâmes dans le bateau et nous approchâmes bientôt de Bingerloch, où commence l'effrayant passage entre les montagnes qui encaissent le Rhin presque jusqu'à Coblentz. Bingerloch est un des plus dangereux endroits de la rivière; pressée par les eaux de la Nahe, comprimée par le resserrement de ses bords et agitée par des roches éparses au fond de son lit qui brisent le courant, elle descend brusquement une pente très-roide, et forme en plusieurs endroits des gouffres tournoyans très-dangereux pour la navigation. Des auteurs allemands assurent qu'une partie du

Rhin entre ici dans un canal au-dessous de son lit, et n'en sort qu'à St.-Goar, après avoir parcouru environ vingt milles. La rapidité du courant, le sombre aspect des roches entassées sous lesquelles nous passions, et les tourbillons de vent dont la violence, réunie à celle du courant, harassoit les mariniers qui faisoient tous leurs efforts pour empêcher que le bateau ne chavirât, formoient un spectacle sublime et excitoient en même-temps la terreur et l'admiration.

Après avoir doublé le promontoire aigu qui change la direction de la rivière, nous eûmes pour perspective des rochers perpendiculaires, des montagnes sombres couvertes de bruyères et des précipices qui bordoient le rivage. Cette scène sauvage fut toujours la même durant plusieurs lieues sur les deux rives, à l'exception de quelques endroits où les rochers, s'éloignant un peu, enclavoient de petits villages situés sur le bord de la rivière. Un ciel orageux et de fréquentes averses obscurcissoient la scène et la rendoient plus effrayante, mais nous eûmes tout le temps d'observer les ruines antiques qui semblent raconter l'histoire religieuse et militaire de ces cantons. La première au-delà

de Bingen est le vieux château de Bauzberg, et ensuite l'église de St.-Clément, bâtie dans un lieu précédemment infesté de voleurs. On voit un peu plus loin le moderne château de Konigstein, où les Français soutinrent un siège en 1793, et les restes de l'ancienne forteresse abandonnée depuis plus de deux cents ans. En face, sur l'autre bord, est le village d'Assmans ou d'Hasemanshauzen, fameux par la qualité de ses vins. A une petite distance de cet endroit on avoit établi des bains chauds fournis par une source qui a disparue et va se perdre dans le Rhin: on a fait pour la retrouver beaucoup de recherches et de dépenses inutiles. A environ un mille plus loin, on découvre le château de Falkenbourg, et au-dessous, le village de Drechsen; ensuite les ruines du vaste château de Sonneck, passé lequel le Rhin s'étend et enclave deux petites îles qui terminent le district de Rheingau.

Après avoir passé la petite ville de Lorrich, située sur la rive gauche, le Rhin, resserré de nouveau par des rochers et des précipices, continue rapidement son cours jusqu'au-delà du vieux château de Furstenberg qui

donne son nom à des vins qui se vendent très-cher.

Nous atteignîmes bientôt la ville de Bacharach sur la gauche de la rivière ; elle forme une partie des états épars de l'Electeur palatin, qui a contribué à sa prospérité en permettant aux calvinistes et aux luthériens d'y exercer leur culte avec la même liberté que les catholiques, dont ils partagent tous les privilèges.

Il s'y fait un très-grand commerce des vins du Rhin. Son bureau de péage, où tous les bâtimens sont contraints de faire une pose, ajoute considérablement aux revenus du palatin. Ce fut probablement pour maintenir ce droit de péage qu'on bâtit, en 1190, le château de Stahleck, car Bacharach est la plus ancienne ville du Palatinat. Son histoire est toutefois presque inconnue durant le long intervalle qui s'est écoulé entre l'époque où elle fut annexée au Palatinat et celle où elle cessa d'être occupée par les Romains, qui lui donnèrent, dit-on, le nom de *Bacchiara*, et célébrèrent dans cette ville des cérémonies religieuses en l'honneur de Bacchus, sur une pierre qu'on prétend être encore au fond du lit du Rhin. On assure qu'en 1654,

1695, 1715 et 1719, où ses eaux furent très-basses, on vit cette pierre très-distinctement presqu'en face de l'île de Worth. Les habitans du canton lui ont donné le nom d'*Aelsterstein*, et comme les années les plus chaudes sont aussi généralement celles où les eaux sont les plus basses, on désire vivement appercevoir Aelsterstein dont l'apparition est considérée comme l'annonce d'une excellente vendange. La rivière étoit très-basse lorsque nous passâmes près de l'île, mais nos yeux cherchèrent en vain cette pierre qu'on dit assez vaste pour ranger vingt-cinq personnes sur sa surface.

Bacharach est une des places qui furent détruites par Louis XIV en 1689. Les Français la pillèrent si complètement que, durant la dernière nuit de leur séjour, leur commandant n'eut pour lit que quelques bottes de paille, et elles servirent le lendemain à allumer les flammes qui réduisirent la ville en cendres.

P F A L T Z.

A ENVIRON un demi-mille plus bas on trouve l'île de Pfaltz ou de Pfaltz-Grasenstein, qui eut jadis assez d'importance pour donner son nom à un canton de l'Allemagne qu'on nomme Pfaltz; elle fut probablement la première résidence des comtes et servit à assurer leur droit de succession au palatinat. Il étoit autrefois indispensable que l'héritier présomptif fût né dans un château situé dans son étendue et entretenu en bon état. Cette lugubre forteresse est occupée aujourd'hui par une garnison composée d'invalides; ilsservent à garder des prisonniers d'état et avertir les commis du péage de Kaub, lorsqu'ils apperçoivent un vaisseau descendre le Rhin. C'est probablement pour mettre cette petite place à l'abri d'une surprise qu'on n'y a point pratiqué d'entrée; on y monte avec une échelle qu'on retire le soir.

KAUB.

CETTE ville, située sur la rive droite du Rhin, dépend du palatinat; elle est fortifiée, et quoiqu'elle soit très-voisine de Bacharach, on ne laisse pas d'y percevoir un péage. Les déboursés sont le moindre inconvénient de cette fréquente tyrannie, car les collecteurs ne prennent pas la peine de venir au bateau: ils exigent que le bâtiment s'arrête et qu'un des mariniers vienne à terre déclarer le nombre des passagers qui sont quelquefois forcés de se présenter personnellement. Il arrive souvent que les officiers chargés de cette recette sont absens. Notre patron fut plusieurs fois contraint de parcourir la ville pour les trouver, et cette vexation est si ordinaire, qu'on n'y fait pas la moindre attention. Les patrons des bâtimens n'osent point passer sans avoir satisfait les collecteurs et n'ont aucun moyen pour les rendre plus exacts. Le nôtre fut très-surpris lorsque nous demandâmes si les marchands dont ces délais peuvent déranger les affaires, n'avoient quelques moyens d'obtenir justice de ces abus. Le retard qu'ils oc-

casionnèrent à Kaub nous donna le temps d'appercevoir qu'on y fait un commerce assez considérable de fort belles ardoises.

A Kaub et à Bacharach le Rhin est extrêmement large. Les montagnes qui s'élèvent de ses bords forment une longue perspective. On apperçoit des vieux châteaux sur leurs cîmes et un nombre de villages dont quelques-uns bordent la rivière; d'autres sont épars parmi les roches.

Quoique nous fûssions, depuis plusieurs milles, hors du district de Rheingau, qui produit les vins du Rhin les plus estimés et les plus chers, nous n'appercevions point de diminution dans la quantité des plantations de vignes. Les roches inférieures des montagnes en sont couvertes, et tous les intervalles en sont remplis presque jusqu'à leurs cîmes. Quelques-unes cependant présentent des masses de granite perpendiculaires et si unies, qu'il seroit impossible d'y fixer une seule pelletée de terre ou d'engrais pour alimenter des plantes. Ces roches sont obliquement assises, et dans la vallée d'Andernach, les angles saillans qu'elles forment sur un bord de la rivière répondent presque toujours à une cavité ou un angle rentrant de l'autre bord.

OBERWESEL.

Les habitans de cette ville cultivent des vignes et font le commerce des vins; mais les villes qui jouissent des mêmes avantages sont en si grand nombre sur les bords du Rhin, que le bénéfice de chacune doit se réduire à peu de chose. Les vins sont considérés, parmi les Allemands, comme un objet de si grande importance, qu'ils sont presque tous plus ou moins connoisseurs dans cette partie. Ils distinguent si exactement les jauges et la valeur, qu'il ne peut pas y avoir grand avantage à commercer avec eux, à moins que ce ne soit pour revendre chez l'étranger. La différence des qualités et des prix des vins sont ici le texte ordinaire de la convention, et on les entend classer familièrement les noms baroques de Johanesberg, Ammanhauzen, Hauptberg, Fulldische, Sconeberg, Rudesheim, Hockeim, Rodtland, Hinterhausen, Markerbrunner, Grafenberg, Laubenheim, Bischeim, Nierstein, Harcheim et Kappellgarren, tous des cantons renommés du vignoble de Rheingau. Plusieurs livres allemands traitent

de la culture de ces vignes et du commerce de leurs productions. Nous avons extrait les détails suivans de celui qui nous a paru le plus clair et le plus facile à comprendre.

Des vignes et des vins du Rhin.

Les vins les plus forts, ou pour m'exprimer techniquement, les vins qui ont le plus de corps et qui sont par conséquent plus durables, croissent sur les montagnes dans des terres froides et fortes. Les plus spiritueux croissent dans les sables ou les graviers chauds. Les vins recueillis sur les à mi-côtes sont estimés les plus salutaires, parce que le sol est suffisamment arrosé, sans être trop humide; on fait, par cette raison, plus de cas des vins de Hocheim que de quelques autres dont le goût est supérieur. Les vins récoltés au pied d'une montagne passent pour si mal sains, à raison de la grande humidité du sol, qu'on n'en boit jamais qu'après les avoir laissés vieillir durant plusieurs années. Les fonds d'argile ou de craie donnent aux vins de la finesse et du bouquet. Ceux de la montagne voisine de Bacharach sont de cette espèce; ils ont, dit-on, le goût du muscat, et on raconte qu'un empereur qui

régnoit dans le quatorzième siècle n'en demanda que quatre tonnes en échange de dix milles florins que la ville de Nuremberg offroit de payer pour ses privilèges.

Les vignes nouvellement chargées d'engrais produisent des vins fort spiritueux et de bon goût, mais ordinairement très-nuisibles à la santé, parce que les engrais contiennent des sels corrosifs et des soufres gras dont la dissolution passe dans le fruit avec les sucs de la terre. Tous les cinq à six ans, immédiatement après la vendange, on fume généralement les vignes avec des boues des rues, des vieilles terres, des décombres de maisons bien pilées, et en général avec tout ce qui a été long-temps exposé à l'action de l'air.

Les sortes de vignes qu'on cultive dans le Rheingau sont celles qu'on appelle banes, ou en allemand, *reistiage* : cette espèce est la plus commune et mûrit plus promptement. Une seconde sorte, nommée *klebroth* ou Bourgogne rouge, ressemble à celles d'Orléans ; les vins qu'elles produisent sont de couleur presque pourpre, enfin les hautes vignes qu'on laisse croître contre les maisons ou dont on forme des berceaux dans les

jardins. Les vins des deux premières espèces sont considérés comme salutaires, mais ceux de la dernière sont mal-sains et ne se conservent point.

Les vendangeurs n'arrachent point les raisins; ils les coupent et prennent grand soin de ne pas égréner les grappes. Dans le Rheingau et dans les environs de Worms, on les pile avec des masses de bois. Dans le canton de Francfort, des hommes les foulent aux pieds, après quoi on les porte sur le pressoir d'où le vin coule à travers des tuyaux de bois dans les foudres qui sont dans les caves. Le produit de la première serre est le plus délicat, mais le moins fort; celui de la deuxième est plus fort et plus perçant; le troisième est âcre, mais le mélange des trois compose un vin excellent. On tire quelquefois d'une quatrième serre un jus dont on fait d'assez mauvaise eau-de-vie. Enfin, pour suppléer aux pâturages, très-rares dans ces cantons, on fait manger les aines aux bœufs, mais jamais aux vaches, parce qu'elles les échaufferoient trop et détruiroient leur lait.

A ces détails il ne sera pas peut-être inutile d'ajouter que la petite fermentation que le vin du Rhin produit en le versant autour

du verre, est le plus sûr indice de sa pureté, lorsqu'elle se forme et disparoît promptement. Lorsqu'au contraire ce cordon ne se forme que successivement et reste long-temps visible, c'est une preuve que le vin est frelaté ou mélangé.

Oberwesel, dont la description a été interrompue par la digression sur les vins, est sur ce côté du Rhin la première ville dépendante de l'électorat de Trèves; elle y fut annexée en 1312, lorsque Henri VII la dépouilla, par une perfidie, des privilèges de ville impériale qu'elle tenoit de l'empereur Frédéric II. La ville fut livrée à Henri par son frère Baudouin, alors électeur. Le nouveau souverain orna Oberwesel d'une fort belle église collégiale qui subsiste encore sur le bord de la rivière. S'il essaya de remplacer par quelques autres avantages la liberté qu'il avoit détruite, ses efforts furent probablement sans succès, car cette ville ressemble à toutes celles de l'électorat, à cela près que le grand nombre des tours et des clochers indiquent encore ce qu'elle fut avant sa réunion au Palatinat. Sa maison-de-ville que la puissance de Baudouin rendoit

inutile, est en ruine et sert d'emblême aux effets de sa métamorphose politique.

Entre Oberwesel et St.-Goar la rivière s'élargit prodigieusement, et les montagnes couvertes de forêts laissent à peine l'intervalle nécessaire pour la route entre leurs bases et le cours du Rhin. On apperçoit de temps en temps des paysans gravir leurs sentiers avec des paniers sur leurs têtes; lorsqu'ils passoient sous des roches, ils sembloient si petits qu'ils faisoient paroître ces énormes masses plus gigantesques et plus effrayantes.

Après avoir passé l'île de Sand, nous eûmes la perpective de St.-Goar, de la forteresse de Rheinfels, située plus loin sur la cîme des rochers, et de Goarhausen, petite ville fortifiée sur l'autre bord du Rhin. Les montagnes sont ici encore plus escarpées, et des ruisseaux, descendus en grand nombre de leurs flancs, se déchargent des deux côtés dans la rivière; dans les saisons moins sèches; ils forment des torrens rapides et bruyans. Le Rhin se précipite ici avec tant de violence, que nous eûmes peu de temps pour faire des observations.

SAINT-GOAR

Nous arrivâmes bientôt à St.-Goar, situé au pied des rochers sur la rive occidentale du Rhin. Les remparts et les fortifications s'étendent très-loin sur le bord de la rivière, et s'élevant par échelons jusqu'à la cîme des rochers, présentent un spectacle pittoresque et imposant. La nature et l'art ont concouru à rendre la perspective depuis St.-Goar vers le nord, la plus sublime des bords du Rhin dans toute leur étendue. On apperçoit d'un coup-d'œil ses deux rives escarpées et six villes ou forteresses perchées d'une manière sauvage, qui paroissent inaccessibles. Leur antique et lugubre construction rappelle et semble attester la tyrannie de leurs anciens habitans. La hauteur gigantesque des rochers, leurs formes bizarres et l'effrayante rapidité du fleuve qui roule constamment à leurs pieds depuis tant de siècles, tandis que les générations disparoissent et s'entassent dans l'éternité, présentoient à nos yeux et à nos réflexions des objets et des pensées sublimes.

La principale de ces forteresses est Rhinfels, au-dessus de St.-Goar. Sa haute tour domine les bâtimens massifs qui couronnent deux rochers si énormes et si effrayans, que pour tempérer en passant dessous la terreur qu'ils excitent, on a besoin de se rappeller que leurs bases sont solidement assises. D'autres fortifications s'étendent jusqu'au fond des précipices et bordent la rivière à leurs bases. Plus loin et près d'un détour du Rhin on voit la forteresse de Platz, composée d'un groupe de tours, dont l'une, perchée sur la cîme d'un rocher pyramidal, domine toutes les autres et semble prête à se précipiter dans la rivière. Dans tous les points inférieurs où la pente l'a permis, on apperçoit les angles aigus de quelques fortifications.

Plus loin, la perspective présente sur un autre rocher le château de Thumberg, et au pied de cette forteresse, sur le bord de l'eau, la tour murée de Welmick : le Rhin disparoît ici entre des hauteurs qui bornent la scène.

Presqu'en face de St.-Goar on voit la petite ville de Goarshaussen, derrière laquelle les rochers s'élèvent si immédiatement qu'ils ne laissent que l'étendue occupée par la ville

entr'eux

entr'eux et la rivière. Les deux places communiquent par un pont-volant; elles font, comme la forteresse de Rhinfels, partie des états du prince de Hesse-Cassel.

Le grand nombre de forteresses qu'on apperçoit ici de toutes parts semble peu nécessaire. La rivière, enflée par une infinité de courans qui s'y précipitent et agitée par les rochers qui barrent le fond de son lit, est une fortification naturelle qui défend les deux rives, et la moindre résistance sur l'une ou sur l'autre rendroit le passage impossible. Soit que les eaux passent ou ne passent point dans un souterrain depuis Bingen jusqu'ici, il est incontestable qu'on éprouve des commotions dont les naturalistes ont jusqu'à présent cherché en vain la cause, et que la rivière fait une chûte ou un saut. Près de St.-Goar, un coup de vent et la violence du courant attaquèrent notre bateau si brusquement, que malgré sa pesanteur et les efforts des mariniers, il vira et nous entraîna presque sur le bord opposé à celui que nous tâchions de gagner.

St.-Goar est une place très-antique; on a élévé sur l'étymologie de son nom une contestation fort plaisante par la contrariété

des opinions : les uns prétendent que cette dénomination vient d'un hermite nommé Goar qui construisit ici une chapelle dans le sixième siècle ; les autres supposent que *Gewert*, le nom d'une chûte que le Rhin fait à une petite distance, a été défiguré et changé en Goar, et considérant ensuite l'île de la rivière qu'on nomme *Sand* ou *Sable*, et la grande quantité de cette matière qui se trouve amoncelée dans les environs, ils concluent qu'on a composé le mot de *Sand Goar*. Quoi qu'il en soit, nous dirons en faveur de la première opinion, qu'on voit encore aujourd'hui une statue ou représentation de St.-Goar dans la grande église, fondée en 1440, et que quoique cette église ait été pillée et mutilée par une armée espagnole, on y trouve l'inscription suivante intacte :

St.-Goar, Monachus Gallus, obiit 611.
St.-Goar, Moine Français, trépassa en 611.

St.-Goar est une des plus grandes villes que nous ayons rencontrées depuis le commencement de notre navigation, et il paroît qu'elle est aujourd'hui une des plus commerçantes. La nombreuse garnison qui l'occupe en temps de guerre, et le nombre de curieux

qui sont attirés dans d'autres temps par son ancienne position, la rendent plus vivante que les autres villes d'Allemagne, quoique ses rues sombres annoncent aussi la décadence ou la décrépitude; on nous demanda ici un droit de passage, et c'étoit le cinquième depuis notre départ de Mayence. Un sergent hessois vint visiter notre bateau et demanda nos noms et qualités, qu'il fit écrire sur son livre; mais comme on s'étoit servi pour cette inscription des caractères romains, il revint nous demander une seconde édition en caractères saxons: son officier n'en pouvoit pas probablement lire d'autres. Cette formalité ayant été remplie, il paroît que la garnison ne jugea point nécessaire de pratiquer pour nous les autres précautions, car elle nous en fit grace.

La forteresse de Rhinfels, qui domine St.-Goar, est fort connue dans l'histoire des guerres d'Allemagne. En 1255 elle repoussa quarante assauts de l'armée combinée de soixante villes du Rhin. En 1692, le général français Tallard fut forcé d'en lever le siège, après avoir perdu quatre mille hommes et près de deux cents officiers. En 1758, le marquis de Castries la surprit si adroitement

et si lestement, qu'il n'en coûta pas la vie à un seul homme. Les Français la gardèrent jusqu'en 1763, où elle fut rendue en conséquence du traité de paix.

BOPPART.

De St.-Goar nous atteignîmes la vieille et lugubre ville de Boppart, autrefois une cité impériale, encore entourée de ses antiques murailles et décorée d'un très-beau couvent de bénédictines et de l'abbaye de Marienberg, située sur la cîme d'une montagne. Cette abbaye fut fondée dans le onzième siècle exclusivement en faveur des familles nobles. Des empereurs et des électeurs l'enrichirent successivement par des donations. Boppart, comme beaucoup d'autres villes, est bâtie sur le bord du Rhin, d'où elle s'étend sur les rochers qui font saillie sur la rivière. On distingue difficilement ses maisons des masses de roches dont elles sont entourées. En outre de l'abbaye de bénédictines il y a un couvent de carmes et un de cordeliers.

La rivière forme ici une vaste baie presque totalement environnée de montagnes qui

prennent des formes différentes en s'élevant les unes au-dessus des autres. A leurs bases, quelques misérables chaumières et quelques vignes peu fournies de ceps sont les seuls objets qui adoucissent un peu l'aspect de cette scène aride et sauvage.

Lieu où on faisoit anciennement les élections.

Après avoir passé la ville de Braubach et l'antique château de Marksberg, que nous avions apperçu depuis long-temps sur la cîme d'une montagne, nous arrivâmes à la petite ville de Rense, qui n'est remarquable que par sa proximité du lieu où on faisoit autrefois l'élection du roi des romains; c'étoit-là du moins où se tenoient, dit-on, les anciennes assemblées préliminaires. On y voit encore les restes d'un bâtiment octogone n'ayant qu'un étage, ouvert par le haut et environné de huit arcades dans l'une desquelles étoit l'escalier. L'intérieur contient un banc de pierre où l'on suppose que les électeurs siègeoient; ils y montoient par l'escalier de l'arcade. Un pilier fort massif élevé dans le centre de la partie basse servoit ou de tribune pour le nouveau roi, ou de table où on

recevoit les suffrages des électeurs Quoi qu'il en soit, il paroît certain que ce bâtiment servoit à quelques cérémonies relatives à des élections : tous les historiens allemands l'attestent et rapportent qu'on y tint, dans les quatorzième et quinzième siècles, des assemblées fondées sur d'anciens usages.

Mélange des territoires de l'Allemagne.

La petite ville d'Oberlahstein, située presqu'en face de Rense, appartient à l'électeur de Mayence, quoique séparée de son territoire par les états de plusieurs souverains, entre lesquels elle est enclavée. Cette intercalation de territoires est en partie la cause de la foiblesse individuelle des princes allemands ; leur corps collectif éprouve non-seulement les infirmités de chacun de ses membres, mais il est encore affoibli par un arrangement qui réunit, pour décider une question conformément à l'avantage général, des personnages qui ont presque toujours un intérêt personnel beaucoup plus important que leur part dans la cause commune.

Les bords du Rhin présentent un grand nombre d'exemples de cette confusion de territoires : une des villes appartenant à

l'électeur de Cologne est placée au sud de presque tous les états de l'électeur de Trèves. L'électeur Palatin dont les domaines sur la rive orientale du Rhin sont entre-mêlés avec ceux de cinq ou six différens souverains, possède sur l'autre bord plusieurs villes entre les états des électeurs de Trèves et de Mayence. Le landgrave de Hesse-Cassel est dans le même cas pour sa forteresse de Rhinfels, et l'électeur de Mayence a une langue de terre et sa principale maison de plaisance enclavées entre les états des deux maisons de Hesse.

Il ne résulte cependant de ce mélange de territoires ni violence ni confusion, et c'est une preuve que quoique le système du corps germanique soit bien certainement la source de sa foiblesse politique relativement aux intérêts étrangers, il n'est pas moins très-propre à conserver sa paix et sa tranquillité intérieure. L'accroissement de la puissance de la maison d'Autriche et du roi de Prusse, qu'on a considéré comme dangereux pour la constitution de l'Empire, tend à maintenir sa tranquillité, quoiqu'il ait rendu les petits souverains moins indépendans, car chacun de ceux-ci est connu pour tenir au parti de

l'un ou de l'autre de ces deux souverains, dont il seroit très-probablement soutenu si on entreprenoit de lui faire quelque violence. Cette considération arrête l'ambition des petits princes, et les force de respecter réciproquement leurs droits et leurs possessions.

La chambre de Wetzlaar, ou le tribunal destiné à juger les contestations des princes et les questions qui concernent la constitution de l'empire, ne doit pas non plus être considérée comme indifférente. Pour la rendre également pure et puissante, il ne lui faudroit que des juges choisis au scrutin libre et couvert de tous les princes soumis à sa juridiction.

Les chefs des princes ou les plus puissans se soumettent à sa décision pour les affaires de peu d'importance, qui pourroient néanmoins entraîner des guerres si ce tribunal n'existoit pas, et on peut forcer les autres de lui obéir. La chambre est autorisée à requérir à son choix l'armée d'un des princes de l'empire pour appuyer l'exécution de ses décrets, et à faire payer les frais de l'expédition au prince réfractaire. Il y eut durant le règne du dernier roi de Prusse un exemple de cette ré-

quisition et de son efficacité, malgré la manière dérisoire dont elle fut exécutée. On a fait des différentes versions de cette anecdote, mais un avocat de la chambre de Wetzlaar nous a confirmé la suivante.

Le landgrave de Hesse-Cassel avoit désobéi à plusieurs injonctions successives de la chambre de Wetzlaar, relatives à une question qui lui avoit été constitutionnellement soumise, et les juges eurent enfin recours à leur droit de requérir ce qu'on appelle *l'armée exécutrice de l'empire*, composée d'un certain nombre des troupes d'un prince qui n'a point d'intérêt dans la cause, et suffisantes pour forcer le délinquent à l'obéissance. Le Landgrave de Hesse n'ayant point de voisins assez forts pour lui imposer la loi, la chambre se détermina, par quelques motifs qu'on ne dit point, à requérir l'armée du défunt roi de Prusse, quoiqu'on ne pût pas compter beaucoup, dans cette occasion, sur un prince de son caractère.

Frédéric accepta la commission dont on le chargeoit, mais avec la résolution de n'avoir point de démêlé avec le landgrave, pour un intérêt qui lui étoit étranger; en conséquence, il lui fit passer une copie de l'ordre qu'il ve-

noit de recevoir, avec une lettre écrite d'un style badin et obligeant, dans laquelle il l'invitoit toutefois à obéir et à lui éviter le chagrin d'être réduit à exécuter sa commission. Le landgrave lui répondit qu'il étoit prêt à donner la satisfaction qu'on exigeoit, et les deux princes avoient complétement terminé leur différent, lorsque le roi résolut d'obéir à la chambre et de lui montrer en même-temps le respect qu'il avoit pour ses ordonnances. Il fit partir dans une diligence publique un sergent d'infanterie qui remit à la première garnison hessoise un papier pour le capitaine de garde. Il annonçoit ce sergent comme commandant de l'armée exécutrice levée par les ordres de la chambre : cette armée consistoit en deux caporaux qui attendoient à la porte. Les juges de Wetzlaar, contens d'avoir obtenu l'obéissance à leur décret, feignirent d'ignorer le mode ridicule de son exécution.

Les sujets peuvent appeller des ordonnances de leurs souverains à cette chambre, lorsque la question dont il s'agit paroît avoir une relation générale ou particulière avec la constitution. Nous avons entendu parler en Allemagne d'une cause de cette espèce

dont le jugement dût un peu embarrasser la chambre. L'électeur de Trèves avoit banni un magistrat pour s'être adressé à Custines durant l'invasion des Français en 1792, et lui avoir demandé s'il pouvoit rester dans une résidence voisine des postes français et continuer de remplir les devoirs de son office. Le magistrat forma son appel à la chambre de Wetzlaar, et justifia cette partie de sa conduite en observant qu'il avoit suivi l'exemple de la chambre, qui, malgré son éloignement, avoit fait au général français la même demande.

Après avoir quitté Oberlahnstein, nous passâmes l'embouchure de la petite rivière de Lahn, qui descend sur la droite des montagnes de Wettéravie et traverse dans son cours des mines d'argent et de plomb ; elle prend sa source dans une de ces étroites et sombres clairières que nous avons si fréquemment rencontrées sur la rive occidentale après avoir passé Boppart. Leur sinistre aspect fut autrefois accompagné d'un danger plus redoutable ; des bandes de voleurs y attendoient les paysans, et leurs crimes sont attestés par les tombes de plusieurs voyageurs égorgés sur les bords du rivage : ces bandits

se réfugioient dans les ruines des forteresses abandonnées dont ces montagnes étoient jonchées. L'électeur de Mayence détruisit celle de Rheimberg, parce qu'elle leur servoit de rendez-vous.

Vers le coucher du soleil, la pluie qui avoit tombé par intervalle durant la journée cessa; l'air enflammé vers l'occident réfléchissoit sur les eaux sa teinte rougeâtre et coloroit une partie des rochers; un rayon oblique éclairoit quelquefois l'entrée des clairières, mais il ne pénétroit point leur profondeur où de rapides ruisseaux murmuroient dans l'obscurité. En passant nous appercevions de temps en temps un monastère ou un vieux château éclairé par les derniers rayons du jour : à mesure que nous avancions ils paroissoient et disparoissoient brusquement, à peu-près comme les objets d'une lanterne magique.

Mais les rivages prirent bientôt un aspect plus riant : du côté de l'occident, les montagnes escarpées s'abaissant peu-à-peu formèrent des côteaux, et nous vîmes reparoître les vignes que nous avions perdues de vue depuis Boppart. Le côté oriental est plus escarpé et toujours parsemé sur les hauteurs de bâtimens antiques jusqu'à Coblentz, où

il présente l'amas effrayant des rochers qui supportent la fortesesse de Hammerstein ou Ehrenbreitstein.

Après avoir passé un couvent de bénédictins placé dans l'île d'Oberworth, nous atteignîmes Coblentz au moment où la lune commençoit à éclairer les tours et les angles aigus d'Ehrenbreitstein. Plus bas, le corps du rocher, abrité par des roches saillantes, étoit dans l'obscurité, mais les eaux du fleuve, pénétrées par la lumière, sembloient couler des flammes. Nous distinguions encore d'un côté le pont volant et sa rangée de bateaux, et de l'autre le quai de Coblentz, couronné de jolies maisons au pied desquelles on voyoit reluire les mâts de quelques gros navires.

EHRENBREITSTEIN.

Nous fûmes cette fois logés un peu plus commodément que la précédente dans une auberge proche du Rhin, presqu'en face de la forteresse, dont l'importance étoit fort augmentée depuis l'approche des armées françaises : sa force étoit devenue le texte fréquent des conversations populaires. Cette forteresse est considérée comme une des clefs de l'Allemagne du côté de la France, et en conséquence on ne la confie à un gouverneur qu'après lui avoir fait prêter le serment, non-seulement à l'électeur, mais à l'empereur et à l'Empire. Comme on ne peut l'attaquer que d'un côté qui n'est pas celui de la rivière, on redoute beaucoup moins un siège qu'un blocus, et il y a dans l'intérieur du roc de vastes magasins pour conserver les provisions. Dans le quinzième siècle, on parvint à y creuser un puits jusqu'à l'eau ; il en coûta trois ans de travail et de fatigues inconcevables pour percer dans le roc vif. L'inscription placée sur cette partie du château annonce qu'on creusa le rocher jusqu'à

la profondeur de deux cents quatre-vingts pieds. La possession de ce fort fut confirmée à l'électeur de Trèves, en 1650, par le traité de Westphalie.

Dans la matinée nos mariniers quittèrent le côté de Coblentz pour passer sous les murs d'Ehrenbreitstein : on exige probablement cette démarche comme un signe de soumission.

Conversation relative à la France.

Nous suspendîmes quelque temps le cours de nos observations pour recevoir dans notre chambre un nouveau compagnon de voyage que notre ami l'émigré français nous présenta. Ayant apperçu par hazard un large sabre qui lui parut de fabrique française, il avoit demandé à qui il appartenoit, et il fut réclamé par un individu qu'il reconnut pour un ancien ami. Comme il ignoroit sa sortie de France, il ne doutoit pas qu'il n'y eut succombé durant le règne de la terreur. La reconnoissance fut des deux parts très-touchante ; quelques larmes s'échappèrent de leurs yeux, et ils s'embrassèrent plusieurs fois avec toutes les démonstrations de la vivacité française. Notre compagnon nous

présenta son ami, et nous eûmes le plaisir de le conserver dans notre petite société jusqu'à Cologne.

Cet étranger occupoit en France, avant la révolution, un emploi de lieutenant-colonel; il n'avoit trouvé que vers la fin du mois de mai précédent les moyens de s'échapper, et sa conversation tourna insensiblement sur la présente situation de sa patrie. Il y avoit, dit-il, dans presque toutes les villes des personnes suspectes comme lui par les principes qu'on leur supposoit; mais n'étant point toutefois soupçonnées de projets contre-révolutionnaires, et n'étant pas heureusement observées des agens de Robespierre, on ne les avoit pas encore jettées dans des prisons; elles avoient grand soin de fixer leur domicile dans les maisons des particuliers connus pour les partisans de la révolution, d'éviter les endroits publics, de ne jamais se visiter les unes et les autres, et de passer sans se saluer lorsqu'elles se rencontroient dans les rues. On faisoit fréquemment des visites dans leurs appartemens, et celles qui possédoient une maison affectoient de faire souvent fouiller leurs caves pour en tirer du salpêtre.

Relativement à un changement politique,
elles

elles avoient peu d'espoir et encore moins de pouvoir, durant leur séjour en France, de servir les projets des puissances alliées; elles attendoient quelqu'occasion d'émigrer et n'osoient hazarder cette tentative qu'avec beaucoup de chances du succès, parce qu'il en coûtoit la vie lorsqu'on étoit découvert. Il ajouta qu'il étoit impossible de suivre les routes ordinaires, parce qu'on étoit examiné scrupuleusement dans toutes les villes, et questionné par toutes les patrouilles qu'on rencontroit, mais que dans le jour on pouvoit s'aventurer dans les bois, et la nuit à travers les champs; que cette manière de voyager avoit réussi à un grand nombre, mais qu'il falloit avoir des guides instruits et sûrs. On apprendra peut-être avec surprise que malgré les fatigues et les dangers d'un pareil métier, il y avoit en France des individus qui en vivoient et conduisoient aux frontières ceux qui vouloient en sortir sans passer ni ville, ni village, ni poste militaire. Après en avoir sauvé un, ils revenoient avec son attestation en chercher un autre, et l'escortoient de même pour une somme dont ils convenoient. Notre compagnon attendit durant plusieurs mois que le

guide dans lequel il avoit confiance eut rempli des engagemens antérieurs, et toutes ses expéditions eurent le plus heureux succès. Enfin, ils partirent chargés chacun de ses provisions et revêtu d'un habit de paysan, et sans autre accident que de s'être trouvés une fois si proches des patrouilles, qu'ils entendirent distinctement leur conversation : ils arrivèrent dans l'électorat de Trèves, d'où l'émigrant étoit allé à Rastadt se présenter au prince de Condé.

Il est bon d'observer que plusieurs de ces guides n'approuvoient point les principes de ceux qu'ils conduisoient; ils remplissoient toutefois leurs engagemens et sembloient jouir autant du plaisir de satisfaire le sentiment de l'humanité que de celui de gagner un salaire. Lorsqu'on réfléchit aux nombreuses supercheries qui sont presque toujours enveloppées dans les tortueuses mesures de la politique, on n'est pas éloigné de croire que quelques-uns des principaux personnages encourageoient secrètement les guides afin de se débarasser de leurs ennemis sans en venir au moyen odieux des massacres et sans avoir l'air de favoriser leur fuite.

Notre nouveau compagnon nous disoit

aussi qu'on appercevoit les progrès des nouveaux principes lorsqu'on recevoit la nouvelle d'un échec ou d'un succès; la défaite d'une armée produisoit une tristesse presque générale, et l'orgueil naissoit de sa victoire. Il assuroit que les mœurs et le système d'éducation, sont si changés, que la génération naissante est presque toute composée de révolutionnaires enragés : il nous en cita l'exemple suivant. Deux jeunes demoiselles, filles d'un baron qui étoit resté paisiblement dans sa campagne sans prendre parti ni pour ni contre la révolution, intentèrent un procès à leur père et sollicitèrent en justice des pensions pour vivre séparées de lui, parce qu'il étoit, disoient-elles, un aristocrate ou un modéré avec lequel des patriotes ne pouvoient pas résider: elles n'alléguèrent point d'autre sujet de plainte, et on assure qu'elles n'en avoient pas. Ces demoiselles avoient cependant reçu une éducation et des préceptes convenables à leur naissance et aux places distinguées qu'elles devoient occuper à la cour. La métamorphose est, dit-on, encore plus frappante parmi les enfans de la dernière classe qui ont toujours à la bouche les maximes et les chansons révolutionnaires.

Durant cette conversation nous traversions la vallée d'Ehrenbreitstein où la rivière fait un circuit autour des plaines de Coblentz et arrose des deux côtés de riches cultures jusqu'à son entrée dans la vallée d'Andernach, où elle est de nouveau encaissée entre des rochers et des montagnes. Les endroits que nous passâmes sont les villages de Neuralf, Warscheim, Nerenberg, Malter, le vieux château de Malterberg, le village d'Engus, le superbe palais électoral de Schonbornust, la jolie ville et le palais de Neuwied, et le château de Friedrichstein que les paysans nomment le château du diable. La propension qu'ont tous les hommes ignorans à croire les choses merveilleuses leur a persuadé facilement que cette forteresse est hantée par des fantômes.

NEUWIED.

NEUWIED étoit à notre passage le quartier-général d'une légion levée par le prince de Salm et soldée par l'Angleterre; elle portoit un uniforme rouge approchant de celui des troupes anglaises. On a formé en Allemagne plusieurs corps de cette espèce avec la plus grande facilité, parce que la paie anglaise est à celle de l'Autriche et de la Prusse comme huit sols à deux, c'est-à-dire, qu'elle est plus forte des trois-quarts; chaque recrue reçoit un écu ou deux de gratification : on assure toutefois qu'on alloue à leurs officiers 10 livres sterlings d'engagement pour chaque homme. J'ignore si ce fait est constant, mais je sais qu'on en fit l'observation à Cologne en présence de plusieurs de ces officiers, qui n'entreprirent point de démentir cette allégation. *La solde d'Angleterre* est fort goûtée en Allemagne, et l'opulence de la nation anglaise commence à y jouir d'une grande réputation.

ANDERNACH.

ANDERNACH étoit occupé par les troupes de l'empereur, et en entrant dans la gorge étroite de son passage, nous vîmes les soldats de François II couchés auprès de la tour de Drusus : leur artillerie et leurs bagages garnissoient le rivage et toute l'étendue des murs de la ville.

Il y a dans les environs trois sources minérales fort renommées, dont une sort d'un terrein appartenant au couvent des carmes de Jonniestein ; la seconde, qu'on nomme Ponterbrunner, est si vive et si spiritueuse, que les laboureurs des environs assurent qu'elle délasse autant qu'elle désaltère ; la troisième, nommée Heilbrunnen, contient une si forte dose d'air fixe, qu'en la mêlant avec du vin elle produit une fermentation.

Nous avons donné précédemment la description de la curieuse vallée d'Andernach : vue de la rivière, elle ne présentoit point un spectacle aussi frappant que celui dont nous avions joui sur le route à notre premier passage ; son élévation, quoique peu considérable, nous laissoit néanmoins contempler

un plus vaste diamètre et des montagnes que les rochers des bords du fleuve ne nous permettoient plus d'appercevoir. Le Rhin lui-même avoit ajouté la première fois à la beauté de la scène, mais étant cette fois-ci placé à son niveau et entre ses deux rives, ni le Rhin ni les rochers ne formoient plus pour nous une perspective. Le Rhin passe ici près du village et du château de Hammerstein, presque totalement détruits par Louis XIV, ainsi que ceux de Rheineck. Nous passâmes ensuite le château d'Argendorff et les villes de Lintz et de Rheinmagen, qui présentent toutes deux les symptômes de la décadence, quoique celle de Lintz passe ici pour une ville commerçante.

Un peu plus loin on voit le château de Roland, et presque au-dessous, l'île qui renfermoit le couvent d'Adélaïde.

Nous nous trouvions pour la seconde fois aux bases des sept montagnes, et en passant sous les roches de Drakenfels, nous apperçûmes la délicieuse plaine de Goodesberg dont la rive escarpée du Rhin nous masquoit une partie. Nous eûmes presque jusqu'à Bonn la vue de ces montagnes sublimes qui sembloient vouloir, en prenant congé de nous,

déployer toute la magie et la variété de leurs charmes.

La ville et le palais de Bonn s'étendoient majestueusement sur la rive occidentale du Rhin : une aile du palais fait face au rivage. Le corps du bâtiment n'est vu qu'obliquement, et son manque d'uniformité est masqué par les bosquets des jardins. Les clochers de la grande église s'élèvent au-dessus du comble et semblent faire partie du palais.

Au-delà de Bonn, les bords du Rhin n'offrent plus qu'un spectacle peu intéressant, à l'exception des sept montagnes qui sont long-temps visibles, et lorsqu'elles disparoissent, il perd pour tout le reste de son cours la sublimité de la scène qui le distingue entre Bingen et Bonn. Les côteaux de la riche plaine qu'il arrose depuis Bonn jusqu'à Cologne sont jonchés d'abbayes et de couvens qui appartiennent presque tous à des chapitres nobles.

Le premier est le chapitre des chanoinesses de Saint-Vilich, fondé en 1190 par Megiegor, comte et prince de Gueldres, qui le dota richement et fit d'une de ses filles la première abbesse. Cette princesse exerçoit la discipline de sa maison d'une manière

assez extraordinaire. Lorsqu'une chanoinesse négligeoit de chanter au chœur, elle lui rappelloit son devoir en lui appliquant fortement un soufflet sur la joue. Ce chapitre est un des plus riches de l'Allemagne, et très-commode pour la noblesse de l'électorat par sa proximité de Bonn, où un grand nombre de chanoinesses viennent passer une partie de l'année dans leurs familles. Sur l'autre bord de la rivière, on voit l'abbaye des bénédictins de Siegbert, également réservée aux nobles et placée au centre de ses propriétés, dont une petite ville, située au bas des vignes, fait partie. L'admission dans cette société n'est pas une petite affaire; elle exige plus de recherches, de preuves et de cérémonies que le choix le plus intéressant pour la chose publique: seize quartiers de noblesse du côté de père et de mère, sans une seule alliance plébéïenne, sont strictement indispensables. La généalogie du candidat est exposée publiquement durant les six semaines qui précèdent l'élection, et comme l'admission fait jouir d'un revenu assez considérable, les candidats saisissent tous les moyens possibles pour faire échouer leurs concurrens. Le prélat de cette abbaye s'intitule comte de

Guls, Strahlen et Neiderpleis : il a six prévôtés sous sa juridiction.

Les bords du Rhin, durant le reste de son cours entre Bonn et Cologne, sont garnis d'un grand nombre de maisons religieuses et d'une vingtaine de villages, dans une étendue d'environ vingt-cinq milles d'Angleterre.

COLOGNE.

Cologne commençoit à sentir les inconvéniens de sa proximité du théâtre de la guerre ; la difficulté d'y trouver des logemens avoit conduit plusieurs familles à Bonn, et à peine avions-nous passé la porte, que la foule des passans et l'embarras des voitures nous annoncèrent que nous trouverions difficilement une chambre vacante dans une ville qui, peu de semaines avant, nous avoit paru presque déserte. Après les questions d'usage relativement à l'endroit où nous comptions loger, les sentinelles nous assurèrent que l'hôtel de Prague ne désemplissoit point depuis plusieurs jours, et un des soldats nous suivit pour s'assurer de notre demeure. Nous traversâmes, non sans peine et très-lentement, toute la cohue qui encombroit les rues, et nous arrivâmes enfin à l'hôtel de Prague, où l'aubergiste nous montra des chaises et d'autres voitures dans lesquelles des voyageurs avoient été forcés de passer la nuit. Sa table de billard étoit

chargée de matelats pour y couvrir des lits, et on voyoit tant de confusion sur la place voisine, qu'on auroit pu croire les Français à la porte de la ville.

Enfin, notre hôte nous indiqua une chambre qu'il croyoit encore vacante, et nous suivîmes son domestique à l'autre extrémité de la ville. Nous vîmes de tous côtés des personnes qui mangeoient dans leurs voitures, et des gens bien couverts qui portoient eux-mêmes leurs paquets. Dans ces circonstances, nous n'hésitâmes point à prendre possession d'un taudis mal-propre dont il n'est pas possible de donner une idée à ceux qui n'ont point voyagé hors de l'Angleterre. Nous apprîmes le lendemain, par notre hôtesse, que plusieurs familles avoient passé la nuit en plein air sur la place du marché, et d'autres dans leurs voitures.

L'entrée des Français à Bruxelles et leur marche sur Liège avoient occasionné cette espèce d'invasion de Cologne: on s'attendoit qu'ils alloient assiéger immédiatement Maëstricht, et tous les riches habitans d'une immense étendue de territoire se réfugioient avec les émigrés français sur les frontières de la Hollande et de l'Allemagne. On avoit

retiré de Maëstricht les hôpitaux des Autrichiens. La veille, cinq cents charriots de soldats malades ou blessés avoient traversé Cologne; les voitures sur les routes de Maëstricht et de Liège formoient une espèce de procession, et à Aix-la-Chapelle, où les deux routes se croisent, il y eut un embarras de plusieurs heures pour faire écouler les voitures. Nous vîmes passer à Cologne une seconde file de charriots des hôpitaux; ils n'étoient point couverts, et nous eûmes le douloureux spectacle des soldats pâles et livides, entassés dans des charrettes, exposés à toute l'ardeur du soleil et cahotés si cruellement dans ces rouantes voitures, que les pavés raboteux de Cologne sembloient devoir terminer la vie et les douleurs de ces victimes infortunées. Après avoir contemplé cette scène déchirante, l'homme sensible sauroit apprécier la gloire des combats; il n'hésiteroit point à témoigner son horreur de la guerre et son mépris pour les vils salariés qui traitent l'humanité de foiblesse, et les vœux pour la paix de malveillance ou d'indifférence pour la patrie.

Nous avions eu quelqu'envie de continuer notre route par terre, mais nous en

fûmes détournés ici par la certitude de ne trouver ni place dans les auberges, ni chevaux sur la route. Nos mariniers de Mayence ne pouvant pas aller plus loin, il fallut prendre un bateau de Cologne et payer neuf louis pour nous conduire à Nimègue. Après avoir, non sans peine, obtenu ces dures conditions et approvisionné notre nouveau navire, nous nous embarquâmes une seconde fois sur le Rhin, en nous félicitant de n'être plus exposés à faire partie de la foule et à passer la nuit suivante à la belle étoile.

Cologne, vu du côté de la rivière, paroît plus majestueux que de tout autre endroit ; ses quais le long du rivage, ses remparts bordés de fort beaux arbres et couronnés de tours massives et noircies par les années, ses antiques entrées du côté du Rhin et la forêt de clochers qui dominent, lui donnent un aspect vénérable et imposant. Mais, quoique l'intérieur de cette ville fut passagèrement encombré d'hommes, de chevaux et de voitures de toute espèce, ses alentours étoient paisibles et presque déserts; on n'appercevoit que quelques soldats sur les remparts et aux portes, et quelques femmes qui passoient ensevelies dans les *failles* lu-

gubres qu'elles portent presque généralement à Cologne, et qui les font ressembler de loin à des religieuses.

Les rives du Rhin, quoique très-basses ici en comparaison de celles du sud, sont toutefois assez élevées pour masquer en partie la vue des montagnes du côté de l'orient: vers le sud, les sauvages sommets de celles des environs de Bonn sont encore visibles, mais elles ne tardèrent pas à disparoître totalement.

A environ deux milles au-dessous de Cologne, le bord occidental du Rhin étoit couvert de charriots et de soldats malades qu'on transportoit de l'autre côté de la rivière dans une maison que l'électeur avoit convertie en hôpital. A environ un mille plus bas, mais sur l'autre bord, on voit la petite ville de Mulheim, appartenante à l'électeur-palatin, qui eut passagèrement l'espoir de devenir, au commencement de ce siècle, l'émule de Cologne. Les marchands protestans se voyant molestés dans cette dernière ville, se retirèrent à Mulheim; ils y construisirent des magasins d'entrepôt, et commencèrent un commerce qui menaçoit d'anéantir celui de leur ancienne résidence; mais la pusillanimité de

l'électeur-palatin les sacrifiant à la jalousie des habitans de Cologne, fit détruire les machines avec lesquelles on déchargeoit les pesans fardeaux des navires, et le commerce de Mulheim se trouva bientôt réduit à l'exportation des grains.

Les bords du Rhin sont ici moins garnis de villages que dans le Rheingau et dans les autres districts méridionaux, où la culture et la récolte des vignes occupent un si grand nombre de bras, qu'on voit fréquemment d'un coup-d'œil cinq ou six villes dans une très-petite étendue. Le lit de la rivière étant plus large et son cours moins rapide, les objets se succèdent plus lentement, et l'œil se lasse de la monotonie d'un pays plat où l'on apperçoit rarement, comme dans le Rheingau, des châteaux ou des couvens perchés sur le sommet des montagnes. Des cultures de bleds, mélangées de quelques bois, bordent la rivière d'ici à Dusseldorff: le Rhin coule uniment dans de longues directions qui présentent peu de différence. Le petit nombre de villes qu'on rencontre sont : Stammel, Niel, Flietert, Merkenich, Westdorff, Langelt et Woringen. Dans cette dernière ville, les bourgeois de Cologne soutinrent,

soutinrent, sur la fin du treizième siècle, un siège contre leur archevêque et obtinrent, par le succès de leur résistance, quelques droits en faveur de leur commerce, qu'on nomme ici des privilèges, tant ils sont rares. Après avoir passé Dormagen, petite ville assez mal pourvue des moyens de profiter du voisinage d'une rivière navigable, nous arrivâmes vis-à-vis de Zons, dont les fortifications sont suffisantes pour que des bateaux qui descendent le Rhin s'y arrêtent et donnent un état de ce qu'ils contiennent.

Nous écoutions une vieille chanson française sans penser aux distractions que l'abus du pouvoir faisoit si fréquemment survenir, lorsque le patron du bateau nous demanda d'un ton de voix basse, mais pressante, la permission de passer le château, où nous serions retenus au moins une heure et peut-être jusqu'au lendemain, si l'officier de garde étoit à souper en ville. A la faveur du silence et de l'obscurité il espéroit couler le long de l'autre bord sans être apperçu, et il ajouta que quand même on nous verroit et que les sentinelles exécuteroient l'ordre de tirer sur les bâtimens qui passent sans aborder, il en résulteroit fort peu de danger. Ayant

accepté sa proposition, nous tînmes silence durant un quart-d'heure, les mariniers cessèrent de ramer, et la garnison de Zons ou ne nous apperçut point, ou jugea qu'un bâtiment de deux ou trois tonnes ne recéloit point une armée redoutable à la sûreté de l'Allemagne.

L'obscurité n'étant pas assez complète pour nous dérober totalement la vue des rivages, nous y apperçûmes encore deux ou trois petites villes. Neuss ou Nuys, située à une petite distance de la rivière, étoit cachée, mais son affreux aspect restoit profondément gravé dans notre souvenir, et la reconnoissant pour le modèle d'un grand nombre de villes que nous avions vues depuis, nous nous félicitâmes d'une manière de voyager qui nous dispensoit d'y rendre une seconde visite; mais elle fut cause aussi que nous ne vîmes point Dusseldorff, où nous n'arrivâmes qu'après les portes fermées, et il auroit fallu passer la nuit dans notre bateau ou dans le fauxbourg : ce sacrifice de temps nous parut trop long, tandis qu'une armée s'avançoit sur la rive opposée. Forcés de rester dans notre bateau, nous préférâmes d'avancer en navigant toute la nuit, et nous con-

sentîmes d'essayer une seconde fois d'éviter le retard d'un péage. Les sentinelles nous apperçurent et menacèrent de tirer, mais les bateliers nous assurèrent qu'ils ne l'oseroient pas sans un ordre de l'officier qui pouvoit n'être pas assez près pour nous empêcher de nous mettre hors d'atteinte. Nous les laissâmes faire ; ils forcèrent de rames, et nous fûmes bientôt hors de vue de Dusseldorff dont nous n'avions apperçu que les murs et le vaste palais situé immédiatement sur le bord de la rivière. Lorsque nous fûmes assez loin pour n'avoir rien à craindre, les mariniers arrêtèrent, et en reprenant haleine ils avouèrent qu'en évitant des retards ils avoient aussi sauvé quelques florins qu'il auroit fallu payer à Zons et au dernier endroit. Ce fut bien certainement ce dernier motif qui leur en fit courir les risques ; mais quoique nous n'eussions point encouragé cette fraude, si nous en avons eu connoissance, parce que le refus d'un paiement injuste peut faire naître l'envie de refuser aussi ceux qui sont légitimes, nous n'eûmes pas grande chose à dire en faveur d'un péage établi sur le Rhin sans autre prétexte que la volonté

de celui qui en profite, et une force suffisante pour y assujettir les passans.

Nous regrettâmes un peu moins Dusseldorff, lorsque nous apprîmes que les tableaux de sa fameuse galerie avoient été transportés, comme ceux de Manheim, à Munich.

Durant les deux ou trois heures où l'obscurité ne nous permit plus de continuer nos observations, il se présenta peu d'objets qui pûssent nous faire regretter la fin du jour. Au lever de l'aurore, nous apperçûmes l'île de Kaiserwert et la petite ville qu'elle renferme. Après avoir été assiégée deux fois durant les guerres de Louis XIV, elle est aujourd'hui dans la triste situation où la gloire militaire en a réduit tant d'autres. Une mine du dernier siège fit sauter dans le Rhin une si grande partie de ses murailles, que la navigation de la rivière fut interceptée dans cet endroit. L'électeur palatin et celui de Cologne disputèrent la possession de cette île, et leur contestation fut jugée, en 1768, par la chambre de Westzlaar, qui somma le roi de Prusse d'appuyer son décret *de son armée exécutrice*. L'électeur palatin obtint la possession malgré les réclamations de son rival.

Sur le matin nous passâmes les villages de Kreuzberg, Rheinam et Einingen, et à cinq heures nous arrêtâmes à Urdingen où l'électeur de Cologne perçoit, vers le nord, son dernier péage. Cette ville, située sur le bord occidental du Rhin, est une des plus commerçantes que nous ayons rençontrées depuis notre sortie de la Hollande. L'article le plus considérable est en bois qu'elle ajoute à ceux qui descendent annuellement dans ce canton. Le lecteur ne sera pas probablement fâché de trouver ici quelques détails sur cette utile et curieuse expédition.

Bois flottés sur le Rhin.

Ces flottes sont, en plus grande partie, formées à Andernach, et composées des coupes de presque toutes les forêts de l'Allemagne, assez voisines du Rhin pour y conduire les bois au moyen des ruisseaux, ou les y traîner par terre. Après avoir passé les roches de Bingen et les rapides détroits de Saint-Goar, par petites parties, on les assemble dans quelques villes, mais jamais au-dessus d'Andernach ; on en forme un train immense dont on pourra se former une idée d'après les dimensions suivantes.

Ces trains ont depuis 700 jusqu'à 1000 pieds de longueur, et de 50 à 90 pieds de largeur. Leur profondeur est ordinairement de sept pieds lorsqu'ils ont le nombre de mariniers suffisant pour les conduire. Les arbres des premiers lits ou radeaux ont 70 pieds de longueur, et il en faut disposer un lit ou une rangée. Sur cette espèce d'île flottante, cinq cents ouvriers de différentes classes sont occupés, nourris et logés durant tout le cours du voyage. On y élève en sapin des barraques qui forment une petite rue; celle du capitaine et la cuisine sont reconnoissables par leur construction un peu plus soignée que celle des autres.

On nomme la première pose des radeaux, les fondemens; ils sont toujours de chênes ou de sapins liés fortement par les bouts, et traversés par d'autres sapins attachés à ceux qu'ils croisent avec des grands clous. Lorsqu'on a solidement assemblé cette fondation, on pose dessus un second radeau assemblé avec le même soin, et on les attache fortement ensemble. Chaque couche est pareillement attachée à celle sur laquelle on la pose, et le tout est encore renforcé par de longs mâts de chêne.

En avant du corps de la flotte, des radeaux étroits, composés d'une seule couche de bois, sont maintenus à une certaine distance par des mâts de chêne, et servent à donner la direction à la flotte, conformément à l'impulsion des mariniers qui les dirigent.

L'arrière de la flotte est garni d'un grand nombre de batelets. Quinze ou seize de ces petits bateaux, conduits chacun par sept hommes, sont chargés de cables et d'ancres; d'autres contiennent des cordages et des agrêts moins lourds, et le reste sert pour les commissions de la flotte dans les villes par où elle passe. Les cordages sont de douze espèces différentes; chacun a un nom particulier qui n'est d'usage que pour les maîtres de ces flottes. Quelques-uns des cables ont 400 perches de longueur et 11 pouces de diamètre; ils se servent aussi de chaînes de fer.

La consommation des comestibles sur une de ces flottes est estimée, pour chaque voyage, à quinze ou vingt mille livres de viande fraîche, entre quarante et cinquante mille livres de pain, de dix à quinze mille livres de fromage, mille à quinze cents livres de beurre, de huit cents à mille livres de

viande fumée et cinq à six cents tonnes de bierre.

Les chambres sur le pont sont, 1°. celle du pilote proche d'un des magasins, et en face celles des personnes qu'on nomme maîtres de flotte. Une autre classe nommée maîtres-valets a aussi sa chambre; vient ensuite celle des sous-valets, et plus loin les cabanes des *tyrolois* ou de la dernière classe des employés sur la flotte: ils couchent sur de la paille au nombre de quatre-vingt-dix ou cent dans une barraque. Ils sont en tout environ quatre cents. Il y a enfin une chambre commune où la plus grande partie de l'équipage dîne en communauté.

Le pilote qui conduit la flotte d'Andernach à Dusseldorff la quitte, et où on en prend un autre au même prix de 500 florins, 42 livres sterlings, ou environ 1000 livres de France. Il y a une vingtaine de péages dans le cours du voyage. Les droits varient en proportion de la grandeur de la flotte, ou de l'estimation de sa valeur que les collecteurs des douanes font d'une manière tout-à-fait arbitraire. Avant le départ, les propriétaires de la flotte les rassemblent et leur donnent

un grand dîner à bord ; ensuite, après avoir mesuré et sondé la flotte, ils conviennent de leur rétribution.

Dans la matinée du départ, chaque employé se rend à son poste, les rameurs à leurs bancs, les guides des radeaux d'avant aux leurs, et les autres dans les bateaux qu'ils sont chargés de conduire. Le plus ancien des maîtres-valets fait sa ronde, examine tous les employés, les passe en revue et renvoie ceux qui ne lui paroissent pas convenables. Ensuite, dans une courte harangue, il leur recommande l'exactitude et la célérité ; il leur rappelle les conditions de leur engagement. Leur salaire est de cinq écus et demi ou trente-trois livres, indépendamment de la nourriture, pour un voyage ordinaire. Dans le cas d'un délai occasionné par un accident, ils doivent travailler trois jours gratis, passé lesquels chacun doit être payé à raison de douze creutzers, ou environ huit sols par jour.

Après cette inspection les employés font un repas, et chacun ayant repris son poste, le pilote placé auprès du gouvernail ôte son chapeau et crie : faisons tous la prière. Au même instant tous les employés tombent à

genoux et prient Dieu de leur accorder le succès de leur entreprise.

Alors on lève les ancres, le pilote donne le signal, les rameurs ébranlent la flotte, et ceux qui sont dans les bateaux travaillent autour à faciliter son départ.

La destination de toutes ces flottes est pour Dort en Hollande. La vente de chacune est une affaire de plusieurs mois, et produit communément 350,000 florins, ou environ 700000 livres de France.

URDINGEN.

URDINGEN a une fort jolie place de marché et présente une apparence de prospérité qu'on apperçoit rarement dans les villes de l'électorat de Cologne; mais elle est exposée à des inondations si violentes, que dans une auberge éloignée de 150 toises au moins du rivage, une plaque de cuivre clouée sur la porte de la salle annonce que les eaux se sont élevées à cette hauteur, c'est-à-dire, à environ cinq pieds de terre.

Après une pause de cinq heures, nous rentrâmes dans notre petite barque et continuâmes de descendre le Rhin avec la gaieté qu'inspire assez ordinairement un temps favorable.

Nous commençâmes à rencontrer fréquemment des gros navires hollandais chargés pour Cologne. Leur air de propreté et de prospérité nous faisoit une sensation d'autant plus agréable que depuis quelque temps nous n'avions rien apperçu de semblable. Nos mariniers apprirent que plusieurs de ces vaisseaux étoient de Rotterdam et chargés d'effets que des réfugiés de Flandre y avoient

transportés d'Ostende; les autres transportoient des munitions pour l'armée de l'empereur. Le commerce de thé, café, draps et autres marchandises anglaises que les Hollandais faisoient habituellement en Allemagne, ayant été très-réduit par la crainte de voir approcher les armées, ils l'avoient en partie remplacé par les transports des effets qu'on éloignoit du théâtre de la guerre, pour les placer dans des pays menacés d'en devenir bientôt la scène.

Un peu au-delà d'Urdingen, la petite ville de Rodberg termine l'étroit et long territoire des états appartenans à l'électeur de Cologne, dont la juridiction archiépiscopale s'étendoit sur l'évêché de la Hollande et sur le chapitre d'Utrecht; mais, avant la guerre qui fit perdre à Philippe II les Provinces-Unies, il avoit obtenu du pape une bulle qui les déclaroit indépendantes de tout prélat ou siège étranger. On fixa en conséquence la résidence de l'évêque à Haerlem.

Le Rhin est ici bordé sur la gauche par le pays de Meurs: à quelques milles plus loin il a sur sa droite une partie du duché de Clèves, et se trouve enclavé dans les états du roi de Prusse jusqu'à l'endroit où il commence à

baigner d'un côté les états de la Gueldre, et bientôt après ceux d'Utrecht sur la rive opposée. Les péages sont si multipliés dans ces cantons que nos mariniers ne savoient plus évaluer le trajet que nous pourrions faire en un jour, parce qu'il dépendoit des retards occasionnés par les collecteurs. Dans le pays de Meurs, les bords de la rivière sont garnis de petits villages, mais on n'y apperçoit pas une ville. A l'entrée du duché de Clèves où les eaux de la Ruhr se déchargent dans le Rhin, elles forment une espèce de petit port où les vaisseaux sont contraints d'arrêter et de payer au roi de Prusse un droit de passage. On nous assura que des bâtimens hollandais du port d'environ cent ou cent vingt tonnes, n'en étoient pas quittes à moins de 50 ducats, ou à-peu-près vingt guinées. Ruhort est le nom de cette ville que nous eûmes tout le temps de voir, car le collecteur ne prit pas la peine de venir à notre bateau ; il nous fit dire de monter tous à son bureau pour passer devant lui la revue.

Cette petite ville est un peu animée par un chantier de construction pour les bâtimens destinés à la navigation du Rhin. Dans le chantier qui communique à la rivière de Ruhr

nous vîmes deux bâtimens d'environ soixante tonnes, presque achevés; et avec des capitaux suffisans, on pourroit en construire ici un grand nombre pour les Hollandais, parce que les bois et la main-d'œuvre y sont beaucoup moins chers qu'en Hollande.

Lorsque les mariniers eurent satisfait le collecteur, nous reprîmes notre route, très-enchantés de n'avoir été retardés que d'une heure. Du côté de l'orient, à la monotonie du pays plat nous vîmes succéder les montagnes et les forêts du pays de Clèves. Tacite a fait mention de ces forêts antiques, sous le nom de *Saltus Teutoburgensis*. On suppose qu'elles étoient bornées ici par la ville connue aujourd'hui sous le nom de Duisbourg; on prétend aussi qu'elles étoient remplies de chevaux sauvages. Duisbourg a une université qui fut fondée en 1655. Le port, garni d'une demi-douzaine de navires, annonce encore un reste de commerce; mais nous ignorons si l'université subsiste, ou si elle n'est pas convertie en une simple école qu'on décore assez communément en Allemagne du titre d'université.

WESEL.

Après avoir passé cinq à six petites villes ou villages, le Rhin vient baigner les murs de Wesel. Cette ville et sa citadelle, ou prison d'état, sont suffisamment connues. C'est dans ce pays, aujourd'hui si peu favorable à la liberté, que Rapin vint écrire son histoire, après avoir été chassé par les persécutions de Louis XIV contre les protestans, du canton de la France qu'on nomme aujourd'hui la Vendée. Il se rappeloit peut-être que le pays qu'il choisissoit avoit précédemment servi d'asyle aux victimes de la tyrannie du duc d'Alva et de la sanguinaire Marie. Les tours et la citadelle de Wesel lui donnent l'apparence d'une place forte, et c'est ainsi qu'on la représente ordinairement; mais il n'est pas moins vrai que le dernier roi de Prusse, agité des mêmes inquiétudes que Joseph II eut pour la Flandre, a fait démolir toutes les fortifications de Wesel, à l'exception de la citadelle. Cette précaution du monarque prussien n'a pas produit d'inconvénient sensible, mais en Flandre elle a exposé le pays à être

envahi deux fois dans le cours de trois années, et c'est un des évènemens dont l'influence s'est fait le plus fortement sentir dans les présentes circonstances. Le culte de la religion réformée s'exerce dans les deux principales églises, mais les catholiques y sont en possession de deux ou trois monastères. Il y a un chapitre de filles nobles dont les deux tiers sont composés de protestantes, et l'autre tiers de catholiques. C'est sans doute en conséquence de ce mélange qu'elles n'ont point de résidence commune ou fixe.

Burich est en face de Wesel : on a conservé ses fortifications, probablement pour suppléer à celles de Wesel qu'on a démolies. Ces deux villes communiquent par un pont volant sur le Rhin. Un peu plus bas on voit les restes du château de Furstemberg, sur une montagne où les dames du chapitre noble de l'ordre de Cîteaux possédoient autrefois un délicieux manoir, abandonné aujourd'hui pour la société de Xanten.

Xanten est la première ville de l'Allemagne où nous fîmes une pause, et la seule d'une grande étendue de pays que nous ayons vue avec quelque satisfaction. Cette ville dont on apperçoit les clochers à une petite distance du

du Rhin, nous rappela nos premières espérances. Nous imaginions être à l'entrée d'un monde nouveau où nous allions rassasier délicieusement notre curiosité et notre admiration. Le souvenir de notre espoir déçu ne fut point toutefois pénible, car la foible instruction obtenue par notre expérience ne nous paroissoit point au-dessous des peines que nous avions prises pour l'acquérir.

Il est toujours avantageux de troquer des opinions incertaines contre des connoissances exactes. Sans ce voyage d'environ douze cents milles, nous aurions continué de considérer l'Allemagne, conformément aux idées qu'on peut prendre de sa situation sur des cartes et de sa description dans des livres. Nous l'aurions jugée riche, heureuse et puissante; et quand même on l'auroit représentée moins favorablement, nos idées auroient toujours été vagues et incertaines. Après avoir visité une partie et même la plus riche de l'Allemagne, quelle que soit la manière dont on la représente, nous savons désormais à quoi nous en tenir et comment nous devons l'apprécier. Ceux qui ne peuvent pas prononcer affirmativement sur les causes, peuvent au moins connoître leurs effets avec certitude.

Après nous être assurés qu'il existe en Allemagne fort peu de prospérité individuelle ; que l'instruction y est très-rare ; qu'il y a peu de moyens pour jouir des douceurs de la vie, peu de ressources pour acquérir une indépendance ou une aisance honorable, et point d'exemples d'une pauvreté dont on puisse se faire honneur, il nous parut évident que ce pays ne peut ni avoir une importance générale, ni former un poids dans la balance du pouvoir utile, ou pour m'expliquer plus clairement, dans la balance du pouvoir pacifique, et qu'il ne peut servir que d'instrument à la politique des autres puissances.

Le respect dû au mérite du petit nombre d'hommes instruits que l'insolence des grands et la grossière ignorance des autres classes forcent de vivre isolés dans une retraite fastidieuse, ne défend point d'évaluer un pays sous les points de vue généraux que nous venons de présenter. Leurs conversations entr'eux n'ont point d'influence sur la masse de la nation, mais leurs ouvrages encore impuissans produiront tôt ou tard un effet général et durable. Les dernières classes qui font la prospérité des états en temps de paix, et leur force en temps de guerre, rem-

plissent foiblement ces deux objets en Allemagne, et l'homme qui n'est utile à la société d'aucune manière, est rarement nul; il est toujours une charge et presque toujours un mal. L'abrutissement des paysans de l'Allemagne, c'est-à-dire, leur manque d'intelligence ou de toute espèce d'instruction, sert à maintenir les causes de leur ignorance, et la durée de leur dégradation produit des effets très-fâcheux dans toutes les autres parties de l'Europe.

Personne n'auroit sans doute imaginé que l'Allemagne dut être très-probablement réduite à cette humble situation. Le matérialiste n'en auroit point trouvé la cause dans le climat; le politique auroit pu peut-être le présumer en considérant la nature du gouvernement arbitraire, mais cette explication ne paroît pas satisfaisante, lorsqu'on se rappelle les rapides progrès que les sciences, les arts, le commerce et l'industrie firent en France sous le règne de Louis XIV, qui gouvernoit ses états plus despotiquement que la plûpart des souverains de l'Allemagne. La seule manière d'expliquer cette différence des effets produits par des causes à-peu-près semblables, est peut-être d'observer que la

vaste étendue du territoire de la France et ses ressources immenses pour le commerce facilitèrent à Louis XIV les moyens de satisfaire sa passion pour le faste et la gloire, et qu'il encouragea les succès ou les moyens de prospérité de ses sujets, parce que son ambition avoit besoin de leur opulence. L'Allemagne, morcelée en petites souverainetés, ne renferme pas une seule puissance opulente; la solde des armées absorbe presque par-tout la totalité des revenus, et les riches particuliers y sont très-rares. L'empereur, décoré de cinquante-six titres différens, ne tire pas un florin de sa dignité principale; c'est au moins ce que Granvelle, ministre de Charles-Quint, affirma dans l'assemblée des princes, et son assertion ne fut point contestée. L'électeur-palatin est presque le seul souverain d'Allemagne dont les établissemens politiques et militaires, joints à l'entretien de sa maison, n'absorbent point les revenus, et quoique dans un état de société perfectionnée, ou chez les nations opulentes, ce qu'on appelle patronage ou récompense soit rarement nécessaire, quoiqu'elle soit même peut-être aussi funeste au bonheur de celui qui la reçoit, qu'avilissante pour sa dignité, il

n'est pas moins vrai que tous les pays ont eu des temps durant lesquels les libéralités du prince ou des institutions de récompenses moins arbitraires ont été nécessaires pour encourager l'étude et répandre l'instruction et les sciences. De fortes largesses, dirigées par le discernement ou même par la vanité, répandoient le désir général d'acquérir quelque talent qui pût mériter l'attention de la cour; c'est par cette raison que le despotisme de Louis XIV produisit des effets fort différens de celui des princes allemands ses contemporains, dont les extorsions ne produisirent jamais un revenu suffisant pour qu'ils pûssent contribuer involontairement, par leur faste, à répandre parmi leurs sujets le goût des arts et des sciences.

Des environs de Xanten où le rivage s'élève insensiblement jusqu'aux bois qui environnent Calcar et Clèves, le cours du Rhin conduit à Rees, petite ville située sur la rive droite, à la pointe d'un angle que la rivière forme en tournant sur la gauche. Nous sortîmes de notre bateau pour visiter la ville, et nous consentîmes sans peine à rester jusqu'au lendemain dans une auberge où nous

trouvâmes des hôtes très-civils et une recherche de propreté presque hollandaise.

Rees est assez voisine de la Hollande pour jouir de quelques-uns de ses avantages, et quel que soit le dégoût que le flegme et l'avarice des Hollandais peuvent exciter chez des Anglais récemment sortis de leur île, nous ne doutons pas qu'après avoir parcouru l'Allemagne ils ne soient beaucoup plus indulgens, et qu'ils ne se félicitent, en revoyant la Hollande, d'y trouver un logement propre, commode et tranquille, et d'y être servi avec intelligence et même avec activité; c'est au moins ce que nous éprouvâmes après avoir voyagé depuis Nimègue jusqu'à Fribourg. Chez les Hollandais, la dernière classe n'a point la morgue allemande; les premiers sont infiniment plus prévenans et plus dociles, et pour votre argent ils vous servent du moins avec l'air du plaisir. Dans un pays de commerce où il y a mille moyens de gagner, chacun peut tirer parti de son intelligence, et court la chance d'améliorer son sort: on y rencontre moins de cette jalousie acariâtre qu'excite la vue d'une distinction et l'impossibilité d'y atteindre.

Les habitans de Rees parlent le hollandais et l'allemand; la ville est bâtie en briques, comme celles de Hollande; la place du marché est spacieuse, les rues sont claires et les maisons fort proprement entretenues. Il y avoit quelques émigrés de Bruxelles et de Maëstricht, mais point de garnison ni d'autre indice de la proximité de la scène militaire qu'un commissaire prussien qui venoit recevoir les fournitures de fourrages. Nous vîmes avec plaisir le retour de la prospérité dans un pays où ce spectacle n'est pas ordinaire, et nous passâmes notre soirée dans cette petite ville plus agréablement que dans aucune autre entre Fribourg et la Hollande.

Comme notre séjour n'avoit rien de déplaisant, le lendemain nous ne nous pressâmes point d'en sortir : les mariniers vinrent nous chercher, et nous regagnâmes le bateau. Peu de temps après avoir quitté Rees, nous apperçûmes cinq ou six fort beaux villages et ensuite Emmerick, autrefois une ville anséatique : des tours et des clochers lui donnent encore un peu d'apparence, mais elle est probablement peu commerçante, car il n'y avoit dans le port que deux navires.

Ce fut dans cette ville qu'un général de

Philippe II donna l'exemple d'une bassesse et d'une perfidie presque comparable à celle de son maître. Comme il s'approchoit de la ville et qu'elle étoit neutre dans cette guerre, les habitans lui envoyèrent une députation pour le prier de ne point introduire des troupes dans leur ville. Il est probable qu'ils ajoutèrent quelqu'autre argument à leurs instances, puisque le général leur donna sa parole que leur ville seroit respectée; mais sans égard pour sa promesse ni pour les réclamations des habitans, ni même pour les représentations d'un ecclésiastique qui observa qu'on croiroit difficilement que les Espagnols avoient entrepris la guerre pour la défense de la religion catholique, s'ils se permettoient de commettre des injustices réprouvées par les préceptes de toutes les religions, Mendoza fit entrer quatre cents soldats dans la ville, mais il protesta en même temps que ce nombre ne seroit point augmenté, et il fit même jurer, en présence des habitans, par le colonel espagnol qui les commandoit, de n'en plus admettre, quand même ils se présenteroient à la porte.

Mendoza jugeoit probablement du colonel par lui-même, et ne considéroit ce serment

que comme un moyen d'éviter la résistance des habitans ; en conséquence, il ne tarda pas à envoyer de nouvelles troupes, avec un ordre au colonel de les introduire ; mais ce loyal espagnol répondit : » Quoique le général » m'en ait donné l'exemple, je ne violerai » point ma foi. «

Après avoir passé Emmerick, nous arrivâmes à l'endroit où le Rhin se divise en deux bras, dont un change immédiatement son nom, et l'autre en prend aussi bientôt un nouveau. Le bras qui tourne vers l'occident prend le nom de Waal, et celui qui suit la direction du Rhin en conserve le nom durant quelques milles, après lesquels un nouveau bras tourne vers le nord et prend le nom d'Yssel. On distingue encore le cours du Rhin après cette séparation : il donne son nom à la ville de Rhenen ; mais à environ un mille plus bas, il prend le nom de Leek. Le Waal ou Wahl se réunit près de Bommel à la Meuse et en prend le nom ; un peu plus loin le Leck vient aussi les joindre. Cette réunion passe sous le nom de Meuse à Rotterdam, Schiadam et Floarding, et se décharge dans l'océan.

Nous ne crûmes pas toutefois, malgré cette

distinction artificielle, avoir pris congé du fleuve qui nous avoit alternativement présenté les sauvages sublimités de la nature et les riches perspectives des plus rians paysages. Son courant large et rapide arrose ici des pâturages et des plaines cultivées, bornées à une certaine distance par des côteaux couronnés de fort beaux bois. On voit sur la gauche la ville de Clèves, et si on n'en approchoit pas de plus près, on pourroit juger de sa grandeur et de son importance conformément aux descriptions des dictionnaires. Un peu plus loin, on apperçoit le petit fort de Schenckenkanze, bâti sur la pointe d'une longue île autour de laquelle le Rhin et le Waal font un circuit, et continuent leur cours vers les frontières méridionales de la province d'Utrecht. Nous nous félicitâmes d'avoir atteint ce commencement des Provinces-Unies, quoique la rive opposée dépendit encore du monarque prussien, et nous recommandâmes aux mariniers, s'ils avoient l'intention d'arrêter à quelque ville, de nous descendre sur le sol de la liberté; ils eurent la complaisance de sortir du courant pour nous en approcher. Enfin, nous ne foulâmes plus la terre allemande, et peu

de milles plus bas nous vîmes des deux côtés les heureuses et fertiles plaines des provinces hollandaises.

De bonne heure dans l'après-midi nous apperçûmes la tour du Belvédère ou l'observatoire de Nimègue, les combles luisans de ses édifices publics et les angles rembrunis de ses fortifications. La ville étoit remplie de flamands fugitifs, mais nous trouvâmes un logis commode sur la place du marché dans notre première auberge. Le contraste réjouissant d'une prospérité générale nous disposoit à n'être pas difficiles, et les réfugiés sembloient aussi satisfaits que nous d'avoir atteint un coin de terre sûr et tranquille; ils se promenoient en grand nombre dans le mail qui fait face à la maison du prince d'Orange, aussi gaiement que s'ils n'avoient quitté leurs foyers que pour une partie de plaisir ou l'excursion d'un jour de fête.

Nous passâmes le reste du jour au Belvédère à contempler une riche perspective d'environ quarante milles de diamètre, depuis Arnheim et Duisbourg, vers le nord, jusqu'à Clèves et Gueldres au sud. A l'orient, nous découvrions une moitié des forêts de la Gueldres jusqu'à celles de Westphalie.

Une si vaste étendue, richement variée par des villes, des villages et des forêts, formoit un spectacle devenu presque nouveau pour nous. A l'orient, la scène étoit terminée par les montagnes qui servent de bornes à l'Allemagne.

Sur le Waal, deux ou trois navires portant le pavillon impérial étoient chargés, dit-on, de quelques contributions tirées de la Flandre, et un peu plus loin plusieurs bélandres, dont les ponts étoient couverts d'une voilure, attiroient les regards des curieux assemblés sur l'autre bord, ce côté étant le seul découvert. Sur ces bélandres on avoit transporté les religieuses de plusieurs couvens de la Flandres, vêtues de leurs habits religieux et sous la conduite de leurs abbesses; elles occupoient ce poste depuis plusieurs jours sans qu'aucune fut encore sortie pour un seul instant de son navire; elles y attendoient patiemment des nouvelles des couvens d'Allemagne où elles se proposoient d'aller fixer leur résidence. Mais le bruit se répandit à Nimègue que le prince avançoit sur Bruxelles, et cette rumeur politique prolongea probalement la triste situation de ces fugitives. Nous n'eûmes point le plaisir

d'apprendre qu'elles fûssent munies de beaucoup d'effets. Quant à leur argenterie, depuis long-temps il n'en existoit plus probablement; les contributions du printemps précédent l'avoient sans doute raflée.

Après avoir congédié nos mariniers de Cologne, nous nous-embarquâmes sur le Waal, dans un bateau public ou coche-d'eau propre et bien équipé, où pour quelques florins on prend place dans une salle séparée.

Le défaut de vent rendit notre navigation assez lente pour pouvoir observer tout ce qu'il y a d'intéressant dans le cours du Waal. A Nimègue, il dérive constamment, mais il est bientôt heurté par la marée qui l'arrête ou au moins lui résiste; sa largeur varie peu depuis Bommel: la Tamise à Fulham peut lui servir de comparaison. Sa profondeur est probablement considérable dans le courant, car notre adroit pilote trouva dans les commencemens assez d'eau pour friser le bord à presque toutes les pointes avec un bateau qui tiroit environ cinq pieds d'eau. Le commerce présente ici une activité admirable; un méchant hameau composé de dix ou douze maisons a deux ou trois navires, chacun d'une vingtaine de tonnes; chaque village a

presqu'autant de bateaux pour la pêche du hareng que de maisons, et un bâtiment de commerce fait deux ou trois fois par semaine le voyage de Rotterdam. Nous rencontrions souvent de gros navires, propres seulement pour la navigation de la rivière, chargés de charbons pour les cantons de l'Allemagne les plus voisins du Rhin. Nous en vîmes plusieurs entre Rees et Nimègue, que nous reconnûmes avec plaisir pour des indices de la proximité de l'Angleterre.

Thiel est la première ville qu'on rencontre sur le Waal après Nimègue; nous n'eûmes que le temps d'appercevoir qu'elle est entourée de fortifications modernes, et qu'elle ne le cède point, pour la propreté, aux autres villes de la Hollande : elle a au moins de fort belles rues que nous traversâmes. Un banc de sable amoncelé devant le port a fait perdre à cette place une partie de son commerce: dans le dixième siècle, il fut assez considérable pour attirer l'attention de l'empereur Othon, et en obtenir des privilèges.

A une lieue plus bas, sur l'autre bord du Waal, ou plutôt sur une petite île du Voorn, il y avoit autrefois un fort qu'on nommoit le fort Nassau. En 1672, les Français le

détruisirent. Près de l'endroit qu'il occupoit, à la pointe septentrionale de l'île Bommel, entre la Meuse et le Waal, un fort construit par le cardinal André d'Autriche subsiste encore sous le nom du fort Saint-André. Le fondateur le bâtit sur le modèle de la citadelle d'Anvers, sans autre vue que celle de commander la ville de Bommel; mais le prince Nassau s'en rendit maître après un siège de cinq semaines, et cette forteresse, destinée à imposer la loi aux Provinces-Unies, sert aujourd'hui à maintenir leur indépendance.

Vers le soir nous atteignîmes la ville de Bommel où nous allâmes passer la nuit et le lendemain qui étoit un dimanche. Le bateau continua sa route vers Rotterdam, où il n'arriva que le lendemain dans la matinée.

La petite ville de Bommel, située sur le bord de la rivière et entourée de bocages assez considérables pour se faire remarquer en Hollande, est claire, propre et jolie. Les deux principales rues se croisent à angles droits et n'ont point de canal. Comme elle est un peu éloignée des routes fréquentées, les auberges ne sont pas fort nombreuses; mais nous en trouvâmes une qui a une vue charmante et la tenue de propreté ordinaire.

L'établissement de deux sociétés annonce qu'il y a dans ce petit endroit de l'aisance et de l'instruction; elles se réunissent pour lire les papiers publics et les livres nouveaux.

On trouve cette sorte de luxe dans presque toutes les villes hollandaises. Les deux grandes rues sont terminées par des portes. Celle du côté de l'eau tient à des murailles fort antiques; les autres, plus modernes et mieux fortifiées, ont des ponts-levis sur un fossé large et profond, dont la ville est presque complétement environnée.

Le dehors du fossé est garni de hautes et larges levées, plantées régulièrement de fort beaux arbres et si convenables pour servir de promenades, que nous imaginâmes qu'elles avoient été construites en partie pour cet usage et pour défendre en même temps le pays du débordement de la rivière, mais nous fûmes informés que le prince Maurice les avoit fait jeter, en 1599, pour donner un peu plus d'espace à sa garnison composée de quatre mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie, qui se trouvoient trop serrés dans les anciens ouvrages. Entre ces retranchemens on pratiqua, pour la première fois, dit-on, un chemin couvert dont on a depuis

depuis adopté et perfectionné l'invention, devenue de nos jours une partie des fortifications régulières. Ce fut durant le siège de trois semaines que Mendoza se vit contraint d'abandonner, après avoir perdu deux mille hommes. Au moyen de deux ponts de bateaux, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la ville, Maurice conserva une communication sur les deux bords du Waal, qui rendit tous les efforts des ennemis inutiles.

Bommel fut une place très-importante durant la guerre de Philippe contre les provinces-Unies: elle manqua une fois d'être livrée par trahison, mais elle fut découverte, et le comte de Mansfeldt, général de Philippe, leva le siège. Bommel adhéra aux résolutions de l'assemblée de Dort, quoique le comte de la Marche, qui commandoit la force armée flamande, eut commis dans la ville des violences si coupables, que le prince d'Orange le fit mettre en prison. Dans la campagne de 1606, lorsque le prince Maurice résolut de se borner aux opérations défensives, Bommel fut un des derniers points de la ligne qu'il étendit jusqu'à Schenck.

La probité naturelle au genre-humain est presque toujours du côté de ceux qui se

défendent. En lisant l'histoire d'un siège, on incline presque toujours pour ceux qui le soutiennent. A l'exception des temps où ils furent dominés par quelqu'influence étrangère, les Hollandais se bornèrent toujours à la guerre défensive, depuis le commencement de leur incroyable résistance contre Philippe II jusqu'au temps où ils furent attaqués, à l'instigation de Charles II d'Angleterre, par l'évêque de Munster, qui eut le sang-froid de déclarer au lord Temple qu'il avoit mûrement réfléchi aux chances de son entreprise, et que s'il échouoit, il ne s'en embarrassoit guère, car il pourroit toujours aller à Rome acheter un bonnet de cardinal, mais qu'il vouloit avant faire un peu parler de lui dans le monde. Le territoire des Provinces-Unies a si peu d'étendue, que dans toutes ses guerres la nation hollandaise n'étoit pas beaucoup plus à son aise que les habitans d'une ville assiégée. Lors de l'invasion concertée entre Louis XIV et Charles II, par la perfide sœur de ce dernier, le monarque français donna le premier exemple de faire à toute une nation une proclamation menaçante, telle qu'on en avoit vu adresser précédemment à une ville. Dans sa déclaration

du 24 juin 1672, après avoir fait le pompeux étalage du grand succès de ses justes desseins et de ses entreprises depuis son arrivée à l'armée, après avoir promis beaucoup d'indulgence aux Hollandais, s'ils se hâtoient de mériter ses bontés par leur prompte soumission, il ajoute :

» Et au contraire, tous les individus, de quelque qualité ou condition qu'ils puissent être, qui refuseront d'accepter les susdites offres et opposeront la résistance aux forces de sa majesté, soit en rompant les digues ou autrement, seront punis avec la dernière rigueur. Dès ce moment les hostilités commenceront contre tous ceux qui essaieront de déconcerter les desseins de sa majesté; et aussitôt que les glaces ouvriront de tous côtés les passages, sa majesté ne fera quartier à aucun habitant de ces villes. Leurs effets seront livrés au pillage et leurs maisons aux flammes. «

On aime à se rappeler les souvenirs qui font d'un pays, non pas seulement le spectacle des yeux, mais celui de la pensée, et la Hollande en fournit plus abondamment que tous les autres pays de l'Europe, sans excepter l'occident de l'Angleterre où le

patriotisme et la reconnoissance planent sur les lieux chéris et foulés par les premiers pas de notre glorieux Guillaume.

La ville de Bommel est bâtie dans une île du Waal qui porte le même nom. Des deux côtés, les eaux de cette rivière baignent presque ses murs, qui le commandent par conséquent; mais malgré sa très-grande importance comme poste militaire, lorsque les Français s'approchèrent jusqu'à Bréda et que des familles entières la désertèrent, il n'y avoit pas la plus petite disposition pour sa défense, pas un seul canon sur les remparts ni dans les anciennes fortifications, et pas un soldat dans la place: on répara promptement cette négligence.

On a souvent censuré la lenteur des Hollandais dans leurs opérations, et dans de pareilles circonstances elle est sans contredit inexcusable; mais quant à l'influence de la parcimonie sur le système général de leur politique, leurs détracteurs ont en général mis dans leur argument plus d'esprit que de justesse: le véritable prix de la force est dans sa possession connue. On attaque ceux qui passent pour en avoir usé sans modération, parce qu'on suppose qu'elle peut être

épuisée. La nation ou l'individu qui entreprend de rectifier toutes les erreurs et de punir les fautes les moins importantes, s'expose à user, dans des contestations insignifiantes, la force qu'il lui importe de conserver pour repousser des attaques directes et dangereuses.

On a vu en Hollande des ministres très-habiles à dresser des plans de querelles inutiles, à méditer les moyens de mettre en mouvement toutes les forces et les richesses de la nation pour obtenir le succès de leurs projets ou de leurs vues, et comme il n'existe pas peut-être un pays dans toute l'Europe qui ne puisse alléguer contre un autre quelques motifs de plainte ou de réclamation, ils en exagèrent l'importance et attisent dans leur pays la colère et la crainte, dans l'espoir de l'entraîner précipitamment dans des hostilités; mais les Hollandais, dont la confiance est toujours accompagnée de vigilance, ont tâché de se garantir de ces artifices en temporisant dans les commencemens d'une guerre : tel est le motif d'une lenteur qu'il vaudroit mieux imiter que de la tourner en ridicule.

Nous partîmes de Bommel à sept heures

Philippe II donna l'exemple d'une bassesse et d'une perfidie presque comparable à celle de son maître. Comme il s'approchoit de la ville et qu'elle étoit neutre dans cette guerre, les habitans lui envoyèrent une députation pour le prier de ne point introduire des troupes dans leur ville. Il est probable qu'ils ajoutèrent quelqu'autre argument à leurs instances, puisque le général leur donna sa parole que leur ville seroit respectée; mais sans égard pour sa promesse ni pour les réclamations des habitans, ni même pour les représentations d'un ecclésiastique qui observa qu'on croiroit difficilement que les Espagnols avoient entrepris la guerre pour la défense de la religion catholique, s'ils se permettoient de commettre des injustices réprouvées par les préceptes de toutes les religions, Mendoza fit entrer quatre cents soldats dans la ville, mais il protesta en même temps que ce nombre ne seroit point augmenté, et il fit même jurer, en présence des habitans, par le colonel espagnol qui les commandoit, de n'en plus admettre, quand même ils se présenteroient à la porte.

Mendoza jugeoit probablement du colonel par lui-même, et ne considéroit ce serment

que comme un moyen d'éviter la résistance des habitans; en conséquence, il ne tarda pas à envoyer de nouvelles troupes, avec un ordre au colonel de les introduire; mais ce loyal espagnol répondit: » Quoique le général » m'en ait donné l'exemple, je ne violerai » point ma foi. «

Après avoir passé Emmerick, nous arrivâmes à l'endroit où le Rhin se divise en deux bras, dont un change immédiatement son nom, et l'autre en prend aussi bientôt un nouveau. Le bras qui tourne vers l'occident prend le nom de Waal, et celui qui suit la direction du Rhin en conserve le nom durant quelques milles, après lesquels un nouveau bras tourne vers le nord et prend le nom d'Yssel. On distingue encore le cours du Rhin après cette séparation : il donne son nom à la ville de Rhenen; mais à environ un mille plus bas, il prend le nom de Leek. Le Waal ou Wahl se réunit près de Bommel à la Meuse et en prend le nom ; un peu plus loin le Leck vient aussi les joindre. Cette réunion passe sous le nom de Meuse à Rotterdam, Schiadam et Floarding, et se décharge dans l'océan.

Nous ne crûmes pas toutefois, malgré cette

distinction artificielle, avoir pris congé du fleuve qui nous avoit alternativement présenté les sauvages sublimités de la nature et les riches perspectives des plus rians paysages. Son courant large et rapide arrose ici des pâturages et des plaines cultivées, bornées à une certaine distance par des côteaux couronnés de fort beaux bois. On voit sur la gauche la ville de Clèves, et si on n'en approchoit pas de plus près, on pourroit juger de sa grandeur et de son importance conformément aux descriptions des dictionnaires. Un peu plus loin, on apperçoit le petit fort de Schenckenkanze, bâti sur la pointe d'une longue île autour de laquelle le Rhin et le Waal font un circuit, et continuent leur cours vers les frontières méridionales de la province d'Utrecht. Nous nous félicitâmes d'avoir atteint ce commencement des Provinces-Unies, quoique la rive opposée dépendit encore du monarque prussien, et nous recommandâmes aux mariniers, s'ils avoient l'intention d'arrêter à quelque ville, de nous descendre sur le sol de la liberté; ils eurent la complaisance de sortir du courant pour nous en approcher. Enfin, nous ne foulâmes plus la terre allemande, et peu

de milles plus bas nous vîmes des deux côtés les heureuses et fertiles plaines des provinces hollandaises.

De bonne heure dans l'après-midi nous apperçûmes la tour du Belvédère ou l'observatoire de Nimègue, les combles luisans de ses édifices publics et les angles rembrunis de ses fortifications. La ville étoit remplie de flamands fugitifs, mais nous trouvâmes un logis commode sur la place du marché dans notre première auberge. Le contraste réjouissant d'une prospérité générale nous disposoit à n'être pas difficiles, et les réfugiés sembloient aussi satisfaits que nous d'avoir atteint un coin de terre sûr et tranquille; ils se promenoient en grand nombre dans le mail qui fait face à la maison du prince d'Orange, aussi gaiement que s'ils n'avoient quitté leurs foyers que pour une partie de plaisir ou l'excursion d'un jour de fête.

Nous passâmes le reste du jour au Belvédère à contempler une riche perspective d'environ quarante milles de diamètre, depuis Arnheim et Duisbourg, vers le nord, jusqu'à Clèves et Gueldres au sud. A l'orient, nous découvrions une moitié des forêts de la Gueldres jusqu'à celles de Westphalie.

Une si vaste étendue, richement variée par des villes, des villages et des forêts, formoit un spectacle devenu presque nouveau pour nous. A l'orient, la scène étoit terminée par les montagnes qui servent de bornes à l'Allemagne.

Sur le Waal, deux ou trois navires portant le pavillon impérial étoient chargés, dit-on, de quelques contributions tirées de la Flandre, et un peu plus loin plusieurs bélandres, dont les ponts étoient couverts d'une voilure, attiroient les regards des curieux assemblés sur l'autre bord, ce côté étant le seul découvert. Sur ces bélandres on avoit transporté les religieuses de plusieurs couvens de la Flandres, vêtues de leurs habits religieux et sous la conduite de leurs abbesses; elles occupoient ce poste depuis plusieurs jours sans qu'aucune fut encore sortie pour un seul instant de son navire; elles y attendoient patiemment des nouvelles des couvens d'Allemagne où elles se proposoient d'aller fixer leur résidence. Mais le bruit se répandit à Nimègue que le prince avançoit sur Bruxelles, et cette rumeur politique prolongea probalement la triste situation de ces fugitives. Nous n'eûmes point le plaisir

d'apprendre qu'elles fussent munies de beaucoup d'effets. Quant à leur argenterie, depuis long-temps il n'en existoit plus probablement; les contributions du printemps précédent l'avoient sans doute raflée.

Après avoir congédié nos mariniers de Cologne, nous nous embarquâmes sur le Waal, dans un bateau public ou coche-d'eau propre et bien équipé, où pour quelques florins on prend place dans une salle séparée.

Le défaut de vent rendit notre navigation assez lente pour pouvoir observer tout ce qu'il y a d'intéressant dans le cours du Waal. A Nimègue, il dérive constamment, mais il est bientôt heurté par la marée qui l'arrête ou au moins lui résiste; sa largeur varie peu depuis Bommel: la Tamise à Fulham peut lui servir de comparaison. Sa profondeur est probablement considérable dans le courant, car notre adroit pilote trouva dans les commencemens assez d'eau pour friser le bord à presque toutes les pointes avec un bateau qui tiroit environ cinq pieds d'eau. Le commerce présente ici une activité admirable; un méchant hameau composé de dix ou douze maisons a deux ou trois navires, chacun d'une vingtaine de tonnes; chaque village a

presqu'autant de bateaux pour la pêche du hareng que de maisons; et un bâtiment de commerce fait deux ou trois fois par semaine le voyage de Rotterdam. Nous rencontrions souvent de gros navires, propres seulement pour la navigation de la rivière, chargés de charbons pour les cantons de l'Allemagne les plus voisins du Rhin. Nous en vîmes plusieurs entre Rees et Nimègue, que nous reconnûmes avec plaisir pour des indices de la proximité de l'Angleterre.

Thiel est la première ville qu'on rencontre sur le Waal après Nimègue; nous n'eûmes que le temps d'appercevoir qu'elle est entourée de fortifications modernes, et qu'elle ne le cède point, pour la propreté, aux autres villes de la Hollande: elle a au moins de fort belles rues que nous traversâmes. Un banc de sable amoncelé devant le port a fait perdre à cette place une partie de son commerce: dans le dixième siècle, il fut assez considérable pour attirer l'attention de l'empereur Othon, et en obtenir des privilèges.

A une lieue plus bas, sur l'autre bord du Waal, ou plutôt sur une petite île du Voorn, il y avoit autrefois un fort qu'on nommoit le fort Nassau. En 1672, les Français le

détruisirent. Près de l'endroit qu'il occupoit, à la pointe septentrionale de l'île Bommel, entre la Meuse et le Waal, un fort construit par le cardinal André d'Autriche subsiste encore sous le nom du fort Saint-André. Le fondateur le bâtit sur le modèle de la citadelle d'Anvers, sans autre vue que celle de commander la ville de Bommel; mais le prince Nassau s'en rendit maître après un siège de cinq semaines, et cette forteresse, destinée à imposer la loi aux Provinces-Unies, sert aujourd'hui à maintenir leur indépendance.

Vers le soir nous atteignîmes la ville de Bommel où nous allâmes passer la nuit et le lendemain qui étoit un dimanche. Le bateau continua sa route vers Rotterdam, où il n'arriva que le lendemain dans la matinée.

La petite ville de Bommel, située sur le bord de la rivière et entourée de bocages assez considérables pour se faire remarquer en Hollande, est claire, propre et jolie. Les deux principales rues se croisent à angles droits et n'ont point de canal. Comme elle est un peu éloignée des routes fréquentées, les auberges ne sont pas fort nombreuses; mais nous en trouvâmes une qui a une vue charmante et la tenue de propreté ordinaire.

L'établissement de deux sociétés annonce qu'il y a dans ce petit endroit de l'aisance et de l'instruction; elles se réunissent pour lire les papiers publics et les livres nouveaux.

On trouve cette sorte de luxe dans presque toutes les villes hollandaises. Les deux grandes rues sont terminées par des portes. Celle du côté de l'eau tient à des murailles fort antiques; les autres, plus modernes et mieux fortifiées, ont des ponts-levis sur un fossé large et profond, dont la ville est presque complétement environnée.

Le dehors du fossé est garni de hautes et larges levées, plantées régulièrement de fort beaux arbres et si convenables pour servir de promenades, que nous imaginâmes qu'elles avoient été construites en partie pour cet usage et pour défendre en même temps le pays du débordement de la rivière, mais nous fûmes informés que le prince Maurice les avoit fait jeter, en 1599, pour donner un peu plus d'espace à sa garnison composée de quatre mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie, qui se trouvoient trop serrés dans les anciens ouvrages. Entre ces retranchemens on pratiqua, pour la première fois, dit-on, un chemin couvert dont on a

depuis

depuis adopté et perfectionné l'invention, devenue de nos jours une partie des fortifications régulières. Ce fut durant le siège de trois semaines que Mendoza se vit contraint d'abandonner, après avoir perdu deux mille hommes. Au moyen de deux ponts de bateaux, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la ville, Maurice conserva une communication sur les deux bords du Waal, qui rendit tous les efforts des ennemis inutiles.

Bommel fut une place très-importante durant la guerre de Philippe contre les provinces-Unies : elle manqua une fois d'être livrée par trahison, mais elle fut découverte, et le comte de Mansfeldt, général de Philippe, leva le siège. Bommel adhéra aux résolutions de l'assemblée de Dort, quoique le comte de la Marche, qui commandoit la force armée flamande, eut commis dans la ville des violences si coupables, que le prince d'Orange le fit mettre en prison. Dans la campagne de 1606, lorsque le prince Maurice résolut de se borner aux opérations défensives, Bommel fut un des derniers points de la ligne qu'il étendit jusqu'à Schenck.

La probité naturelle au genre-humain est presque toujours du côté de ceux qui se

défendent. En lisant l'histoire d'un siège, on incline presque toujours pour ceux qui le soutiennent. A l'exception des temps où ils furent dominés par quelqu'influence étrangère, les Hollandais se bornèrent toujours à la guerre défensive, depuis le commencement de leur incroyable résistance contre Philippe II jusqu'au temps où ils furent attaqués, à l'instigation de Charles II d'Angleterre, par l'évêque de Munster, qui eut le sang-froid de déclarer au lord Temple qu'il avoit mûrement réfléchi aux chances de son entreprise, et que s'il échouoit, il ne s'en embarrassoit guère, car il pourroit toujours aller à Rome acheter un bonnet de cardinal, mais qu'il vouloit avant faire un peu parler de lui dans le monde. Le territoire des Provinces-Unies a si peu d'étendue, que dans toutes ses guerres la nation hollandaise n'étoit pas beaucoup plus à son aise que les habitans d'une ville assiégée. Lors de l'invasion concertée entre Louis XIV et Charles II, par la perfide sœur de ce dernier, le monarque français donna le premier exemple de faire à toute une nation une proclamation menaçante, telle qu'on en avoit vu adresser précédemment à une ville. Dans sa déclaration

du 24 juin 1672, après avoir fait le pompeux étalage du grand succès de ses justes desseins et de ses entreprises depuis son arrivée à l'armée, après avoir promis beaucoup d'indulgence aux Hollandais, s'ils se hâtoient de mériter ses bontés par leur prompte soumission, il ajoute :

» Et au contraire, tous les individus, de quelque qualité ou condition qu'ils puissent être, qui refuseront d'accepter les susdites offres et opposeront la résistance aux forces de sa majesté., soit en rompant les digues ou autrement ; seront punis avec la dernière rigueur. Dès ce moment les hostilités commenceront contre tous ceux qui essaieront de déconcerter les desseins de sa majesté ; et aussitôt que les glaces ouvriront de tous côtés les passages, sa majesté ne fera quartier à aucun habitant de ces villes. Leurs effets seront livrés au pillage et leurs maisons aux flammes. «

On aime à se rappeler les souvenirs qui font d'un pays, non pas seulement le spectacle des yeux, mais celui de la pensée, et la Hollande en fournit plus abondamment que tous les autres pays de l'Europe, sans excepter l'occident de l'Angleterre où le

patriotisme et la reconnoissance planent sur les lieux chéris et foulés par les premiers pas de notre glorieux Guillaume.

La ville de Bommel est bâtie dans une île du Waal qui porte le même nom. Des deux côtés, les eaux de cette rivière baignent presque ses murs, qui le commandent par conséquent; mais malgré sa très-grande importance comme poste militaire, lorsque les Français s'approchèrent jusqu'à Bréda et que des familles entières la désertèrent, il n'y avoit pas la plus petite disposition pour sa défense, pas un seul canon sur les remparts ni dans les anciennes fortifications, et pas un soldat dans la place: on répara promptement cette négligence.

On a souvent censuré la lenteur des Hollandais dans leurs opérations, et dans de pareilles circonstances elle est sans contredit inexcusable; mais quant à l'influence de la parcimonie sur le système général de leur politique, leurs détracteurs ont en général mis dans leur argument plus d'esprit que de justesse: le véritable prix de la force est dans sa possession connue. On attaque ceux qui passent pour en avoir usé sans modération, parce qu'on suppose qu'elle peut être

épuisée. La nation ou l'individu qui entreprend de rectifier toutes les erreurs et de punir les fautes les moins importantes, s'expose à user, dans des contestations insignifiantes, la force qu'il lui importe de conserver pour repousser des attaques directes et dangereuses.

On a vu en Hollande des ministres très-habiles à dresser des plans de querelles inutiles, à méditer les moyens de mettre en mouvement toutes les forces et les richesses de la nation pour obtenir le succès de leurs projets ou de leurs vues, et comme il n'existe pas peut-être un pays dans toute l'Europe qui ne puisse alléguer contre un autre quelques motifs de plainte ou de réclamation, ils en exagèrent l'importance et attisent dans leur pays la colère et la crainte, dans l'espoir de l'entraîner précipitamment dans des hostilités; mais les Hollandais, dont la confiance est toujours accompagnée de vigilance, ont tâché de se garantir de ces artifices en temporisant dans les commencemens d'une guerre : tel est le motif d'une lenteur qu'il vaudroit mieux imiter que de la tourner en ridicule.

Nous partîmes de Bommel à sept heures

du matin dans un bateau ponté, bien équipé et conduit par des mariniers fort habiles; nous avions le vent directement contraire, et nous rencontrions tantôt des îles et tantôt des bancs de sables qui réduisoient le canal à un espace fort étroit. Parmi le petit nombre de personnes qui occupoient avec nous la salle ou chambre particulière, il y avoit un groupe de quatre personnes dignes de compassion. Le ministre âgé et décrépit d'une église protestante de Maëstricht, couché au milieu de la chambre sur des oreillers, étoit environné de sa femme et de ses deux filles; ils avoient abandonné leurs foyers pour éviter les horreurs d'un siège et la fureur des Français.

Notre bateau passa bientôt le château de Louvestein, construit en briques, flanqué de tours et situé sur la rive gauche de la Meuse. Cette espèce de fort, bâti depuis environ deux siècles, est revêtu de quelques ouvrages modernes qui peuvent défendre la rivière. Il sert depuis long-temps de prison d'état; le comte Byland, dernier commandant de Bréda, y étoit alors incarcéré. Ce fut-là qu'on enferma les amis de Barnevelt, qui furent désignés depuis, eux et leur postérité, sous la

dénomination du parti de Louvestein. Gratius étoit du nombre et s'évada dans un coffre que les sentinelles avoient vu si souvent passer plein de livres qui traitoient de la prédestination, que son épouse leur persuada facilement qu'il étoit encore rempli de sa cargaison ordinaire.

Près de Louvestein, le Waal se réunit à la Meuse et en prend le nom. Après l'avoir passé, nous atteignîmes bientôt la ville de Gorcum : le bateau s'y arrêta si peu de temps que nous ne pûmes observer que sa propreté et ses fortifications qui nous parurent redoutables et en très-bon état. C'est à la vérité une des forteresses sur laquelle on compte le plus pour la défense de la province de Hollande. En 1787, les états firent de Gorcum et Naarden les derniers points de leur ligne de défense, et jettèrent une digue sur la Singe, qui se joint à la Meuse à Gorcum, afin de pouvoir au besoin inonder tout le territoire.

Après Gorcum, la première ville qui se présente est Dort, autrefois très-considérable et encore riche, malgré la diminution de son commerce, passé en partie à Rotterdam. Notre bateau passa devant un quartier de la ville dont les maisons bordent immédiatement

une vaste baie formée par la Meuse, mais l'égalité du terrain ne nous permit de voir que la partie la plus proche de nous.

Il y avoit dans la baie une des flottes dont nous avons donné la description. La foule des curieux attirés par ce spectacle, et les baraques ornées de flammes, avoient de loin l'air d'une foire. La flotte, quoiqu'encore très-longue, étoit fort diminuée depuis son arrivée, et plusieurs centaines des employés avoient déja quitté la ville.

A une très-petite distance de ce joyeux attrouppement nous en rencontrâmes le contraste. Une centaine de religieuses, chassées de leurs couvens de Flandre, étoient, comme auprès de Nimègue, dans des bélandres amarrées au rivage. Leurs navires étant ouverts du côté de l'eau, nous eûmes la facilité de les considérer autant qu'on pouvoit se le permettre sans incivilité; elles étoient vêtues de leurs habits de religion, assises, à ce qu'il nous parut, par rang d'âge et occupées à des ouvrages d'aiguille. On auroit pu blâmer il y a quelques années l'erreur ou la séduction qui les avoit séquestrées du monde, mais dans ces circonstances, nous éprouvâmes un mouvement d'indignation pour la violence

qui les avoient arrachées de leur retraite, d'où les progrès lents de la raison avoient seuls le droit de les faire volontairement sortir.

Nous arrivâmes dans l'après-midi à Rotterdam, où nous passâmes le jour suivant pour observer si la confiance des Hollandais dans leurs digues et leurs forteresses étoit suffisante pour les tranquilliser dans une place d'où on pouvoit presque entendre le bruit du canon, les Français étant alors occupés du siège de Sluys. Nous n'apperçûmes ni indices d'agitation, ni diminution dans l'activité du commerce ou des moyens de gagner de l'argent; nous conversâmes avec un très-grand nombre de marchands qui parloient des évènemens de la campagne avec autant de flegme et d'indifférence que s'ils eussent été à moitié chemin des grandes Indes. Ils ne croyoient pas que les Français pussent venir dans leur ville; mais en supposant qu'ils y vinssent, ils se reposoient sur la facilité de transporter leurs richesses sur des canaux à travers Leyde et Haerlem, jusqu'à Zuiderzée, de le traverser et de gagner ensuite, par des canaux, la ville de Groningue où les Français n'essayeroient pas certainement

de pénétrer. L'égoïsme dont les Hollandais sont fort entachés sembloit rendre ceux qui avoient la facilité de fuir insensibles aux dangers de leurs compatriotes qui ne le pouvoient pas.

La seule différence qu'on pouvoit remarquer à Rotterdam consistoit dans la suppression, pour cette année, de la foire ordinaire, et on n'avoit pris cette précaution que pour éviter le rassemblement d'une nombreuse populace. Nous partîmes pour Helvoetsluys environ trois semaines plutôt qu'il n'étoit nécessaire, les occasions de passage n'étant pas fréquentes. Durant les quinze premiers jours nous eûmes constamment un vent contraire, et nous passâmes notre temps à écouter des rapports trop véritables au sujet de plusieurs frégates ou corsaires français qui balayoient ces parages. La liste de Loyd nommoit cinq ou six vaisseaux de cette nation qui croisoient vers le nord, et un paquebot avoit été retardé par le spectacle de plusieurs navires hollandais livrés aux flammes à quelques lieues de Gorée. Les Hollandais déploroient le manque de matelots qui paralysoit les opérations de leur amirauté. Un Anglais ayant

observé avec une sorte de vanité que son pays n'étoit point réduit à cette pénurie, fut rappellé honteusement au silence lorsqu'on lui demanda: pourquoi donc ces mers sont-elles ainsi abandonnées depuis plus d'un an à la domination des Français?

Enfin, nous vîmes arriver un convoi pour une famille noble, et nous tâchâmes d'en profiter en nous embarquant dans le paquebot, qui partoit de compagnie; mais le vaisseau de guerre n'ayant pu traverser les bas-fonds, notre capitaine résolut de continuer sa route sans lui et malgré les contrariétés du vent. Nous apperçûmes heureusement un petit bateau que la vigoureuse activité des rameurs nous fit reconnoître pour anglais, et comme nous payâmes notre passage sur le paquebot jusqu'à Harwick, le capitaine consentit à faire héler le bateau, qui nous reçut sur son bord à environ trois lieues d'Helvoetsluys, où nous retournâmes. Le paquebot continua sa route vers Harwick, où indépendamment de tout accident il ne pouvoit pas arriver en moins de trois jours. Nous nous félicitâmes d'avoir terminé nos fatigues et notre inquiétude, et ne voyant point de probabilité d'un prompt passage, nous retournâmes le

lendemain à Rotterdam dans l'espoir d'y trouver un vaisseau neutre chargé pour quelque port de l'Angleterre.

Nous y rencontrâmes en effet un capitaine américain qui promit de nous prendre à Helvoetsluys sur son bord, et nous y retournâmes le lendemain, en partie par la Meuse et en partie par des canaux inaccessibles à des gros navires.

FLAARDING.

La Meuse nous conduisit en peu de temps au petit port de Flaarding, connu par son commerce des harengs et par la courageuse activité de ses habitans; elle est, comme presque toutes les villes hollandaises voisines des rivières, située à la distance de trois ou quatre cents toises du rivage, et ne communique avec la rivière que par un canal étroit, mais profond. La principale rue borde ce canal, où les bateaux pêcheurs déposent leurs cargaisons devant la porte des propriétaires; nous n'en vîmes que cinquante, les autres étant alors en mer. A l'exception des embarras de cette rue et de l'odeur des harengs qui se faisoit généralement sentir, rien n'indiquoit que cette ville ne subsistoit que de l'industrie des pêcheurs: on n'apperçoit ni chaumières ni maisons mal-propres; les rues et l'intérieur des bâtimens sont entrenus avec une recherche de propreté égale à celle des autres villes de la Hollande.

Les habitans paroissent presque aussi attachés aux vêtemens qu'au métier de leurs

ancêtres; ils s'habillent comme les Hollandais il y a deux cents ans, et ressemblent exactement aux figures qu'on voit sur les tableaux de cette date.

A quelques milles plus loin nous entrâmes dans l'ancienne Meuse; son canal est en quelques endroits fort serré et évidemment artificiel, mais dans les autres il est vaste et affleure presque les pâturages et les bocages qui forment ses bords. Dans un endroit où l'ancien courant fait un coude et commence un long circuit, on a tiré un canal qui abrège de plusieurs milles le trajet des bâtimens légers: d'un de ces canaux on apperçoit les bâtimens sur l'autre. Lorsque leurs voiles enflées s'avancent vers les bords, on ne découvre plus d'eau; les navires semblent traverser des terres. On rencontre souvent de fort belles fermes sur le bord d'une prairie qui descend doucement vers la rivière, et l'on voit ici plus d'indices de travaux utiles que sur les bords de la grande Meuse. Les rives sont défendues en quelques endroits, comme les digues, par un assemblage d'osiers, de joncs et de fagots.

Après avoir passé un grand nombre de petits villages et de hameaux, nous atteigni-

mes au soleil couchant le large bras de mer qui s'étend de Williamstadt à Helvoetsluys, et delà dans l'océan. La forteresse de Williamstadt étoit à peine visible de si loin à travers les eaux; mais tandis que nous fatiguions nos yeux en les fixant de ce côté, le vent nous rappella désagréablement la proximité de la scène sanglante, en nous faisant entendre distinctement le bruit des canons du siége de Sluys. La nuit avoit déjà tendu son voile transparent et paisible; et le ciel parsemé d'astres brillans présentoit son spectacle admirable, mais chaque volée du bruit destructeur fixoit notre triste imagination sur des calamités, et nous rendoit presque insensibles aux beautés de la nature. Des bâtimens anglais chargés de soldats blessés vinrent bientôt aigrir et prolonger nos réflexions douloureuses.

A Helvoetsluys nous apprîmes tout ce que l'armée anglaise avoit souffert et courageusement supporté depuis trois mois. Des officiers anglais qui retournoient dans leur patrie avoient raconté ces détails, non pour se plaindre, mais pour rendre justice à la fermeté de leurs soldats. On ne parloit pas aussi avantageusement de la conduite des troupes

alliées qui combattoient avec les nôtres. On assure que les Anglais étoient toujours employés exclusivement dans le fort du danger, dans les attaques pour lesquelles les autres montroient de la répugnance, ou pour reprendre les postes qu'ils avoient laissé enlever. Lorsque nos soldats remportoient quelqu'avantage, leurs compagnons se glorifioient d'être venus à leur suite achever la défaite des fuyards ou dépouiller leurs morts.

Nous passâmes le lendemain sur le bord du navire américain enfin arrivé de Rotterdam, en nous félicitant de quitter la scène qui avoit produit nos réflexions lugubres. Un vent favorable nous fit bientôt perdre de vue les côtes de la Hollande, mais un calme survint, et la marée nous reporta si près de la côte, que nous entendions le canon de Sluys, non pas seulement distinctement, mais d'une manière effrayante. Nous restâmes trois jours dans cette position, sans craindre toutefois de nous être éloignés des côtes d'Angleterre, parce que nous savions que durant le siège de Nieuport on avoit entendu le canon sur les dunes. La ville de Nieuport fut alors une scène de massacres et de calamités dont des témoins oculaires nous ont

raconté

raconté les affreux détails durant notre séjour en Hollande.

Ceux qui avoient personnellement échappé aux horreurs de cette place, en avoient l'imagination si violemment frappée, que les émigrés sauvés par la courageuse humanité de nos matelots, paroissoient moins sensibles au bonheur d'avoir conservé leur propre vie qu'à la douleur et à l'effroi du sort de leurs infortunés compatriotes. L'un d'eux ayant été recueilli à bord d'un vaisseau qui se trouvoit à portée des batteries de terre, monta sur les haubans et y resta jusqu'au moment où une blessure dangereuse le força d'en descendre. Un autre ayant été sauvé sur le rivage par un jeune matelot, se trouva hors d'état de nager jusqu'au navire. Le courageux marin le chargea sur ses épaules, et fit les plus grands efforts pour arriver à travers des boulets qui voloient de toutes parts. Il sentit enfin la force lui manquer, et quoiqu'il ne se plaignît pas, celui qu'il tâchoit de sauver s'en étant apperçu à la diminution de ses efforts, lui demanda s'il croyoit pouvoir sauver sa propre vie étant débarrassé de son fardeau. Le jeune homme lui répondit qu'il le croyoit, mais qu'il ne désespéroit pas encore de pou-

voir aussi le sauver. L'émigrant aima mieux périr que de l'exposer ; il se plongea dans la mer et disparut. Le matelot atteignit son navire au moment où ses forces l'abandonnoient, et fut recueilli sur son bord.

Le calme continua jusqu'au soir. Le coucher du soleil fut d'une magnificence extraordinaire ; il disparut entre des nuages colorés de pourpre, d'or et d'azur. Le ciel s'enrichit bientôt de sa parure accoutumée ; les astres et les étoiles éclairèrent le firmament et réfléchirent sur les eaux leur clarté oscillante ; pas une haleine de vent ne se faisoit sentir ; nos voiles étoient immobiles et les mouvemens du vaisseau presque imperceptibles.

Ce fut alors que nous commençâmes à découvrir le fanal de la côte méridionale de l'Angleterre, qui paroissoit comme une étoile suspendue sur le bord de la mer.

Le vaisseau avança peu durant la nuit. Dès le point du jour nous montâmes sur le pont avec l'espérance d'appercevoir la côte ; elle étoit masquée par des brouillards, mais nous fûmes indemnisés de notre attente par un des plus beaux spectacles de la nature. Le lever de l'aurore est encore plus magnifique en mer que le coucher du soleil. La lune

brillante et presqu'à son méridien répandoit sur l'océan une clarté vive, pénétroit entre les voiles et éclairoit le pont. Mais l'aurore, commençant à poindre, sembloit vouloir rivaliser l'éclat de sa lumière; ses rayons atteignirent bientôt la surface des eaux, et les couvrirent d'une teinte grisâtre qu'elle étendit sur tout l'horzion. Le vaste et profond silence n'étoit interrompu que par le foible balancement du navire, et de temps en temps par quelque couplet que le pilote, appuyé sur son gouvernail, chantoit pour chasser le sommeil qui fermoit à moitié ses paupières. Vers la proue, un matelot, les bras croisés, se promenoit en dandinant. Le capitaine, enveloppé dans son manteau et couché sur le pont, dormoit profondément. Le jour en s'élevant nous fit appercevoir au loin quelques voiles qui sembloient s'esquiver, et quelques poules d'eau tantôt voltigeant, tantôt plongeant sur la surface des eaux et flottant avec les vagues. Bientôt les teintes légères de l'orient commencèrent à changer. Les nuages inférieurs parurent d'un rouge foncé qui se convertit promptement en couleur de pourpre et d'orange. Nous découvrimes une partie des côtes de France; elles nous sembloient comme une vapeur épaisse qui s'élevoit vers le sud,

et nous éprouvâmes une sorte d'inquiétude d'être en vue des côtes de France, tandis que nous ne pouvions pas encore découvrir celles d'Angleterre. Nous ne tardâmes pas toutefois à jouir de cette satisfaction, mais nous appercevions de plus près la pointe de Calais au sud-ouest, et un peu plus à l'est, la ville, sa grande église et les clochers de deux autres situées au bord de la mer. Avec le secours d'une lunette, nous découvrîmes les bois qui couronnent les montagnes voisines, et nous distinguâmes le drapeau tricolor qui flottoit sur le clocher de la grande église. Plus loin, vers le sud-ouest, au pied d'un promontoire qui domine les hauteurs voisines, nous vîmes avec la lunette les tours et les remparts de Boulogne. Le vent nous poussant enfin un peu plus au nord, nous distinguâmes la côte anglaise, et vers midi nous étions au milieu du canal, ayant la Picardie à notre gauche et la province de Kent à droite. Nous ne tardâmes pas à voir la baie de Douvres. La ville paroît profondément enfoncée dans les terres. Le château, garni de ses tours rondes et massives, couronne le vaste roc qui s'avance dans la mer, et forme à l'orient la pointe d'un croissant. Le rocher de

Shakespear, encore plus escarpé et presque aussi sublime que celui dont il porte le nom, termine vers l'occident le promontoire. La masse énorme de ce rocher et sa prodigieuse hauteur paroissoient encore plus gigantesques lorsqu'un navire passoit au pied et fournissoit un objet de comparaison. En avançant vers Falkstone, les rochers quoiqu'encore escarpés, déclinent sensiblement. Peu de vues de mer présentent un aspect aussi animé et aussi magnifique. La vaste étendue des eaux, la masse de rochers qui défendent la côte, les vaisseaux de guerre et les navires marchands amarrés sur les dunes, et les petits vaisseaux parcourant légèrement le canal, les côtes de France et Calais qu'on entrevoit et qui présentent à l'imagination l'idée d'un pays différent pour les mœurs et les usages, toutes ces circonstances contribuent à produire une scène curieuse et compliquée, et une foule d'intéressantes réflexions.

Notre vaisseau étant chargé pour Deal, nous laissâmes Douvres et ses rochers au sud, et nous entrâmes dans la baie formée par les côtes de Kent. Des monticules chargées de bois et de cultures, parsemées de villes et de villages et couronnées en quelques endroits

d'un vieux château, présentoient une perspective délicieuse à des yeux rassasiés de la monotonie des plaines de la Hollande. Nous débarquâmes avec une émotion de joie inexprimable et indépendante du plaisir d'être éloignés des pays où les habitans, chassés de leurs foyers, n'ont plus d'asyle, et de l'amour de notre patrie fortement augmenté par les objets de comparaison que l'expérience venoit de nous fournir.

Entre Deal et Londres, la différence des paysages de l'Allemagne et ceux de l'Angleterre se fit fortement sentir. En Allemagne tout est gigantesque et monotone. La division des terres est peu diversifiée. On voit un canton couvert de bled, des plaines excessivement vastes, des chaînes de montagnes à perte de vue et des forêts immenses. En Angleterre, les cultures différentes, plus rapprochées, présentent l'agréable variété du travail et de l'industrie, une verdure brillante, des terres encloses, des bois, des buissons, des plantations de houblons, des manoirs qui annoncent l'opulence, des fermes qui indiquent la prospérité, et de tous côtés de charmans villages. On pourroit comparer le paysage de l'Angleterre à des tableaux de

cabinet peints avec délicatesse et parfaitement finis, et le paysage de l'Allemagne aux peintures d'un vestibule où les coups de pinceau sont hardis, quelquefois sublimes, mais grossiers, incorrects et propres à être vus de loin avec plus d'avantage.

Au nord de Londres on voit Hardwick, où le duc de Devonshire a un château qui fut autrefois la résidence du comte de Shrewsbury, à qui Elizabeth confia la garde de l'infortunée Marie; il est situé sur une hauteur à quelques milles sur la gauche de la route qui conduit de Mansfield à Chesterfield. On y arrive par des chemins bordés de haies qui en masquent la vue jusqu'à l'entrée du parc. On apperçoit alors trois antiques tours au milieu des bois de même date : leurs sommets semblent couverts des fragmens de leurs crénaux, mais on apperçoit bientôt que c'est un ouvrage de sculpture où les lettres E. S. se trouvent fréquemment réunies sous une couronne; elles servent de monument à la vanité d'Elizabeth, comtesse de Shrewsbury, qui construisit cet édifice.

Le prix du bois étoit si peu de chose en comparaison de la main-d'œuvre lorsqu'on bâtit cette maison, que les marches des es-

caliers qui ne sont point en pierres, au lieu d'être fabriquées avec des planches, sont d'un seul bloc de chêne. De la salle ou vestibule nous montâmes dans la tribune d'une petite chapelle où les sièges et les coussins dont Marie se servoit subsistent encore; elle communique aux appartemens du premier étage, dont une pièce atteste le long et douloureux séjour de l'infortunée reine d'Ecosse. Le lit, les sièges et la tapisserie sont brodés de sa main : la tapisserie est chargée de figures allégoriques travaillées en relief, et chaque pièce porte en tête son explication. Cet ameublement, conservé avec soin, a encore de l'éclat et de la fraîcheur. Sur la cheminée d'une salle à manger attenante on lit la sentence suivante gravée sur du chêne:

» Il ne s'agit que de craindre Dieu et d'observer » ses commandemens avec exactitude. «

Le second étage est la seule partie intéressante de ce bâtiment. C'est-là que la triste Marie languit long-temps dans la captivité; elle en occupa tous les appartemens, dont quelques-uns servoient de chambre de parade. La principale ou la salle d'audience est vaste et très-élevée; son air de grandeur

inspire un sentiment de respect indépendant du souvenir de l'évènement dont elle fut la scène lugubre.

Au-dessus d'une très-haute tapisserie, les murs sont couverts de peintures historiques: le velours noir dont les sièges sont garnis est presque couvert d'ouvrages faits à l'aiguille, en or, en argent et en soie de différentes couleurs. Le fond de cette pièce est garni d'un canapé de même étoffe et de deux fauteuils élevés sur des gradins. Il est probable que le comte et la comtesse de Shrewsbury les occupoient et présidoient en quelque façon aux interrogatoires de Marie. En face du canapé, une table couverte d'un tapis servoit peut-être de bureau aux commissaires ou aux secrétaires qui écrivoient la procédure.

Un passage fort court conduit de cette pièce à la petite chambre occupée par Marie, et exposée à la vue d'une fenêtre du passage, d'où ses gardiens pouvoient examiner si elle n'essayoit point de descendre de la sienne dans la cour. Le lit et les sièges sont aussi de velours noir et brodés par Marie : la toilette est d'étoffe tissue d'or. Tous ces meubles sont moins usés que flétris, et ne servirent probablement que vers la fin de la détention

de cette princesse, lorsqu'on la transféra d'un appartement plus vaste dans cette étroite prison. On y trouve en plusieurs endroits la date de 1599 inscrite, mais elle ne peut point avoir de rapport au séjour de Marie, qui en fut transférée en 1584, et périt en 1587 sur un échafaud dressé par la vengeance et la jalousie de la sanguinaire et implacable Elizabeth.

Une grande galerie occupe l'autre côté de cette maison dans une étendue de 165 pieds de longueur; elle contient un grand nombre de portraits posés confusément sur des sièges et sur le parquet. De ce nombre est celui de Thomas More, qui semble parfaitement bien fait; ceux de Henri IV, Henri VII et Henri VIII; un portrait de Jeanne Gray dont la beauté annonce la douceur; elle est représentée à son clavecin avec un livre des pseaumes ouvert devant elle. Au fond de la galerie, la figure d'Elizabeth porte l'empreinte de son orgueilleuse hyprocrisie et de sa lâche violence: à l'autre extrémité on voit Marie vêtue de noir, telle qu'elle étoit peu de temps avant sa mort. Sa figure flétrie annonce l'indignation et une douleur profonde; ses regards qui semblent ne partir que

des coins de ses grands yeux noirs, expriment l'inquiétude et la défiance; elle a les lèvres minces, le nez un peu aquilin et le menton de la forme la plus gracieuse.

En avançant de Hardwick vers Middleton, à quelques milles de cette dernière place, la beauté du paysage commence à décliner; mais sur les hauteurs, au nord-ouest de Brampton-Moor, on apperçoit la longue chaîne des montagnes du comté de Derby. Middleton, placé entre des rochers et difficile à distinguer des masses qui l'environnent et le dominent, n'a de remarquable que sa jolie église octogone; sa construction est due en partie à une donation du comte de Devonshire. La vallée ou plutôt la gorge dont cette ville borde l'entrée, est nommée Middleton-Dale, et s'étend à deux milles entre des rochers perpendiculaires qui semblent avoir été brisés et séparés par quelque commotion centrale. Ils sont assis horizontalement, et leurs extrémités sont presque toutes rondes et détachées, comme presque tous les granites. Trois des rochers qui forment cette double muraille font une saillie qui ressemble de loin à un fort, et de loin en loin, un four à chaux assez semblable à un bastion par sa forme ronde,

présente sur le sommet une figure enfumée qu'on pourroit prendre pour le sorcier de la caverne, veillant sur son chaudron au succès de ses opérations magiques.

La gorge s'ouvre au pied d'une colline, d'où on découvre de toutes parts des montagnes, quelques-unes couvertes de bruyères couleur de pourpre rembruni, et d'autres d'une verdure brillante, mais sans clôture, à l'exception de quelques enceintes de murailles.

Au soleil couchant nous eûmes, d'une montagne des environs de Chester, une vaste vue d'une partie de ce comté et de la presque totalité du fertile pays de Lancaster. Cette perspective n'étoit bornée que par des montagnes si éloignées, que nous les distinguions à peine des nuages. Un peu plus loin, la réjouissante population des villes et des villages du comté de Lancaster nous offrit un nouveau spectacle. Nous passâmes Stockport où les maisons sont aussi serrées et aussi peuplées que les quartiers les plus marchands de Londres. En traversant rapidement les rues, nous les trouvâmes remplies d'ouvriers qui quittoient leurs atteliers et regagnoient leurs maisons, où leurs femmes s'occupoient à filer

à la clarté d'un grand feu. De Stockport, une suite de villages forme une rue presque continuelle jusqu'à Manchester. A quelques milles avant d'y arriver, la route, bordée de jolies maisons de campagne, étoit couverte de passans et de voitures. Manchester où nous passâmes la nuit est une seconde ville de Londres, et doit paroître énorme à ceux qui n'ont point vu cette dernière; l'activité du commerce y est presque tumultueuse, mais les sciences, les lettres et le bon goût n'y sont pas cultivés avec moins de succès. La ville de Manchester, très-digne par elle-même d'être un objet d'admiration, présente aussi le contraste frappant d'une ville voisine; la première fonde son opulence sur les bénéfices d'un commerce estimable et utile, tandis que l'autre s'enrichit par l'odieuse traite des esclaves. On ne peut pas douter que la durée de ce trafic immoral et barbare n'attire des calamités sur les nations que l'avarice rend insensibles aux cris de l'humanité, à moins de penser que les actions des hommes sont inconnues de la providence, et que les principes éternels de la justice et de la vérité ne peuvent point s'appliquer aux crimes de

vols, de meurtres et de brigandages, lorsque toute une nation y participe.

De Manchester à Lancaster la route traverse un pays riant et peuplé qui s'élève peu-à-peu à mesure qu'il approche des hautes montagnes de Chester, dont nous venons de parler; elles ressemblent d'ici à celles du Rhingau vues de Mayence. Des marais qui avoisinent Lancaster on découvre une vaste perspective de riches cultures terminées par une chaîne de montagnes à perte de vue. Sur la gauche, on voit de temps en temps, au-delà de bois épais, des parties de mer et des vaisseaux qui semblent naviguer sur ces forêts; mais c'est de la montagne qui descend directement à Lancaster qu'on peut contempler le plus superbe point de vue de terre et de mer. La ville, située dans la vallée de la Lune, se prolonge sur le flanc d'une colline dont le sommet est couronné par les tours du vieux château et par l'église. Plus loin, au-delà d'une rangée de côteaux qui ferment le vallon vers l'orient, on apperçoit la mer qui s'avance sur les sables d'Ulverston et de Lancaster, au pied d'un amphithéâtre formé par presque toutes les montagnes des lacs. Ce coup-d'œil égale presque la majesté des Alpes et forme, avec la vaste étendue des

eaux, une scène presque comparable à celle du lac de Genève : à l'ouest et au sud elle est terminée par le canal d'Irlande.

On a fait de l'ancienne ville de Lancaster et de son château un si grand nombre de descriptions exactes, qu'il nous reste peu de choses à observer. Les additions qu'on a faites au château, dans le genre gothique, sympathiseront parfaitement avec ses vénérables tours et ses entrées antiques, lorsqu'avec le temps les pierres seront un peu rembrunies.

DE LANCASTER A KENDAL.

Après avoir quitté Lancaster nous suivîmes le bord méridional du vallon de la Lune, qui serpente à travers des prairies et se trouve bientôt encaissé entre deux rives escarpées. A environ trois milles de la ville, les hauteurs présentent un point de vue admirable. Nous voyions au-dessous de nous, sur l'avant-scène, la lune, la vallée de Lourdale et les riches cultures de ses bords. Ingleborough et son promontoire formoient le fond du tableau. A l'ouest, la vallée tourne et s'encaisse entre des montagnes moins escarpées : sur la gauche une montagne, et des bois sur la droite, composent une espèce de cadre à la totalité du tableau.

La route tournant ensuite dans la vallée solitaire de Caton, passe devant le cimetière du village où on n'apperçoit pas une seule tombe, et dans la petite ville de Thornby, délicieusement située à l'entrée du val de Lonsdale : on apperçoit de très-loin son château au milieu des bois. Ce qui reste de l'ancien édifice compose un bâtiment carré; sa tour,

tour, placée dans un angle, tient au bâtiment moderne bâti de pierres blanches et produit un effet bizarre; elle semble sortir du centre du comble.

En face, une plate-forme fortement inclinée descend, entre deux avenues de vieux arbres, au parc qui s'étend sur les flancs de la montagne située derrière le château. Au pied de cette montagne, un pont de pierres en bon état traverse la Wenning, alors res serrée dans son lit rocailleux. Un peu plus loin, du côté du château, on voit l'église et une assez jolie tour octogone surmontée de ses crénaux. Ici, la route devient plus intéressante, et du village de Melling, qu'on rencontre à quelques milles plus loin sur une hauteur, on découvre la totalité du val de Lonsdale.

Après être descendus des hauteurs de Melling et avoir long-temps parcouru les détours de la vallée, nous approchâmes d'Inglcborough. A mesure que nous avancions, nous voyions ses formes hardies se prononcer avec plus de force, et les autres devenir plus distinctes. Sur la hauteur, les rochers faisoient saillie de toutes parts, mais sous des formes très-différentes. Du côté de Lonsdale, la

montagne majestueuse et hardie s'élève sur les bords de précipices escarpés et profonds ; son sommet présente une plate-forme d'environ un mille d'étendue, d'où on descend longuement à Craven dans le comté d'Yorck : durant l'été on célèbre sur cette plate-forme des fêtes annuelles.

Après avoir quitté Ingleborough et traversé un petit pont, nous approchâmes des anciens murs du château de Thirlam, dont il reste peu de chose ; ses ruines éparses sur le sommet d'une petite montagne sont environnées de quelques arbres et d'épaisses brossailles; des bêtes à cornes s'y reposoient à l'ombre près d'un ruisseau qui couloit dans une gorge, autrefois le fossé du château : entre quelques arbres on voit les restes d'une vieille tour couverte de lierre et de ronces.

Quelques milles plus loin, nous traversâmes la Leck ; son courant est foible et son lit presqu'encombré de cailloux : elle forme un espèce de ruisseau profond qui serpente entre des rochers. Les arbres et les brossailles des bords indiquent la largeur de son courant durant l'hiver. La route passe sur une hauteur où Overborough, jolie maison moderne ap partenante à M. Fenwick, est située entre

des prairies et des plantations. Nous avions de temps en temps, à travers les arbres, un apperçu du val de Lonsdale, resserré et serpentant à travers un pays plus sauvage. Parmi ces apperçus, le plus riche est celui où on voit sur le bord opposé la ville de Kirby-Lonsdale, immédiatement au-dessous des montagnes, et plus bas, sur la Lune, un fort beau pont gothique dont les arches élevées ressemblent à un aquéduc.

Sur ce pont la vue est aussi très-intéressante. La rivière, après avoir formé des espèces de cascades entre des rochers dont la teinte est bizarrement variée, se resserre et suit un cours direct sur la rive gauche des bois d'Overborough; le vallon s'ouvre et présente Ingleborough et les montagnes plus éloignées, dans une longue perspective parsemée sur les éminences de tous les petits villages que nous venions de passer.

La jolie petite ville du Kirby-Lonsdale, située sur la cîme d'un rocher, commande toute la vallée. Nous restâmes environ deux heures dans la première auberge qui se présenta, et nous y trouvâmes l'abondance et la bonhommie. Dans un temps où le prix des choses indispensables augmente rapidement

avec la manie du faste et du superflu, le bas prix du nécessaire est plus qu'une jouissance physique pour ceux dont les revenus sont très-bornés: il produit un avantage moral en répandant parmi eux l'esprit d'indépendance.

En quittant Kirby-Lonsdale et suivant la route de Kendal, nous gagnâmes le haut d'une montagne escarpée : de son sommet on découvre tout le vallon de Lonsdale, et nous nous trouvâmes placés entre un pays riche et riant et un désert aride. En regardant derrière nous le paysage étoit enchanteur; devant nous, au contraire, il présentoit un aspect repoussant et sauvage. Des environs de Caton à Kirby la route parcourt une scène charmante; mais de Kirby à Kendal c'est tout l'opposé. Après avoir perdu de vue le vallon, le chemin traverse constamment des marais et des montagnes où les bruyères poussent foiblement et semblent presque noires. Une forte pluie contribuoit à attrister la scène, et les nombreux charriots de charbons qui encombroient la route, nous procurèrent le loisir de la contempler longuement en nous forçant d'aller au pas presque durant dix milles. Nous découvrions toutefois imparfaitement les montagnes de Westmoreland;

vers le nord et vers l'orient, leurs vastes sommets étoient visibles. En avançant vers ces déserts, dont quelques portions portent le nom d'Endmoor et de Cowbrons, nous atteignîmes de longues files de charriots chargés de charbons, et après avoir parcouru environ dix milles d'une route escarpée, nous commençâmes à sentir le besoin du repos un peu avant d'appercevoir Kendal au fond du vallon. En approchant, nous pûmes à peine distinguer l'enceinte de son vieux château et ses ruines amoncelées sur le sommet d'une petite montagne pyramidale. A l'entrée de la ville, la rivière frappoit avec bruit contre une digue ; un peu plus loin, la tour gothique de l'église étoit à moitié cachée par des arbres.

Après avoir passé la nuit dans une excellente auberge, nous fîmes le lendemain matin le tour de la ville. Son aspect indique son antiquité, mais son activité annonce aussi le commerce. Son histoire a été suffisamment publiée, et nous ne sommes point en état de décider si elle est ou n'est pas la *Brocanscio* des Romains. Il paroît que la manufacture de draps, dont notre livre des statuts fait remonter très-haut l'existence, subsiste encore;

car, du côté de la rivière, toute la ville est entourée de teintureries.

L'église est remarquable par trois chapelles qui servent de monument à l'ancienne importance de trois familles des environs; les Bellingham, les Strickland et les Parrs. Ces chapelles sont, proprement dit, des cloisons élevées aux deux côtés du maître-autel, et ne diffèrent d'un banc fermé qu'en ce qu'elles ont assez d'étendue pour contenir des tombes. En 1769, M. Gray en a donné la description; elles étoient probablement encore entières, mais la boiserie qui séparoit la chapelle des Parrs n'existe plus. Des deux tombes qui s'y trouvent, l'une est entourée d'une balustrade moderne, et on voit des restes d'armoiries peintes sur les fenêtres attenantes. La chapelle des Strickland, placée entre celle-ci et l'autel, est séparée de l'aile de l'église par une boiserie solide de trois pieds de hauteur, et ensuite par une balustrade en bois, décorée de quelques ornemens. Celle des Bellingham contient une tombe. Les plaques de cuivre où les armoiries et les inscriptions étoient gravées, ont disparu; mais il reste quelques traces des premières sur des pierres

dont les murs sont placardés. On voit au-dessus les restes d'un casque, et à la voûte, ceux d'un écusson.

La ville de Kendal, bâtie sur les flancs d'une montagne dont le sommet domine la principale rue, présente un obélisque dédié à la liberté et à la révolution de 1688, qui annonce le vœu des habitans pour l'indépendance. Dans un temps où on tâche d'avilir la mémoire de cette révolution et de détruire la liberté en lui imputant artificieusement les crimes de l'anarchie, nous n'avons pas cru devoir passer sous silence un acte de vénération pour le succès de cet heureux évènement. Attirés par le monument sur la montagne, nous eûmes une vaste vue du pays d'alentour, et d'une scène simple et libre comme l'esprit qui règne parmi les habitans de cet heureux canton.

Le traducteur du présent voyage auquel l'auteur anglais a joint ses observations dans une tournée aux Lacs des provinces de Lancaster, Westmoreland et Cumberland, a cru devoir terminer ici la traduction littérale de cette dernière partie, et exposer ses motifs.

Si l'auteur anglais s'étoit borné à exercer sa plume élégante dans les descriptions soignées des lacs, annoncées par le titre de son livre, chaque description auroit été, à quelques égards, différente; elle auroit pu au moins l'être assez pour éviter la continuelle monotonie des tableaux de même espèce et la répétition des mêmes expressions et des mêmes phrases, qui deviennent inévitablement fastidieuses ou même insupportables, malgré l'élégance et la vivacité des pinceaux de notre auteur. Comment en effet éviter cet inconvénient, lorsqu'au milieu des montagnes on veut à chaque mille, ou presqu'à chaque toise, former un tableau de tous les objets où la vue peut atteindre? Malgré ses talens supérieurs et la magie brillante de son style, l'auteur a échoué dans cette entreprise. Je la laisserai donc désormais s'arrêter au pied, au milieu et au sommet de chaque montagne, pour décrire des montagnes et des rochers, et des rochers et des montagnes. Je la suivrai en silence jusqu'aux endroits où je trouverai quelque trait agréable ou intéressant à présenter à mon lecteur. Je me bornerai à la description des lacs,

des villes et des villages, et je n'omettrai point les réflexions fines judicieuses et quelquefois neuves, dont notre auteur est malheureusement plus économe que des descriptions topographiques.

DE KENDAL A BAMPTON ET A HAWESWATER.

Des deux routes qui conduisent de Kendal à Bampton, l'une passe par Long-Sleddale, et l'autre par Shapfell, la plus haute des montagnes du Westmoreland. La dernière, plus intéressante par sa simplicité sublime, parcourt le centre d'un pays presque sauvage, et présente des scènes d'une grandeur supérieure même à celles du comté de Derby. Nous la prîmes en quittant Kendal, et sur un vieux pont qui menace ruine, nous eûmes la pleine découverte du château et de ses vieilles tours, situés sur une montagne au sud de la ville, mais ses ruines sont défigurées et trop éparses pour produire un effet pittoresque.

Une descente d'environ quatre milles nous conduisit à Shap, village composé de maisons éparses et assez foiblement abritées par quelques vergers. Après avoir traversé durant huit milles des déserts sauvages, sans rencontrer un village ou même une maison, nous nous revîmes avec plaisir dans un canton habité par des hommes civilisés, quoique de mœurs agrestes et simples. Après une courte pause

dans une petite auberge fort propre, nous continuâmes notre route vers Bampton, autre village situé à environ cinq milles plus loin dans la vallée à laquelle il donne son nom, et à un mille du lac Haweswater, l'objet de notre curiosité. En avançant sur cette route, les rochers du lac se présentèrent en face et formèrent, en se croisant à l'extrémité méridionale du val de Bampton, la partie la plus intéressante de notre perspective; ils nous parurent d'une espèce différente de ceux que nous avions vus jusqu'alors, plus rompus et d'une forme plus aiguë. De ce nombre sont, la cîme escarpée qu'on nomme Kidetowpike, celle de Wallow-Cray, et une encore plus haute et plus massive, qu'on appelle la montagne d'Ikolm-Moor.

Dans une gorge, à la gauche de la route qu'on nomme le val de Madelaine, on voit les ruines de l'abbaye de Shap, bâtie sous le règne du roi Jean; il n'en reste qu'une tour dont les fenêtres sont pointues. Cette situation, profondément solitaire, pouvoit sympathiser avec la mélancolie monastique et contribuer à l'entretenir.

En avançant sur Bampton, nous eûmes passagèrement un apperçu du lac de Hawes-

water, encaissé profondément entre des roches noires et surmonté par celles que nous venons de nommer. Leurs sommets, cachés dans les nuages ne parurent qu'au moment où le soleil les perça et éclaira de ses pâles et obliques rayons la cîme de Kidstowe-Pike; ils produisoient, à travers la pluie, un fort bel effet de lumière qui contrastoit avec l'obscurité dont les cîmes d'Ickholm-Moor et d'autres montagnes étoient enveloppées.

En observant des hauteurs de Bampton la vallée couverte de bleds et de prairies, nous vîmes le Lowter, sorti du lac, gagner en serpentant le val d'Eden, après avoir traversé celui de Bampton vers le nord. Les montagnes, couronnées en quelques endroits de bois et de manoirs, étoient cultivées presque jusqu'à la cîme, excepté vers le sud où les sauvages rochers de Haweswater masquoient presque le lac et fermoient la vallée. Immédiatement au-dessous de nous, sur le penchant de la montagne, nous voyions l'ancien village de Bampton-Grange, où nous descendîmes à travers des terres communes plantées de sapins et entre des pièces de bleds encloses.

Les obstacles que les lacs et des montagnes sans chemins frayés mettent aux relations des hommes et à leur correspondance, réduisent la population des districts voisins des lacs de Lancashire, Westmoreland et Cumberland, fort au-dessous de ce qu'elle devroit être en raison de la salubrité du climat et de la richesse des vallées. Les routes escarpées sont difficiles, fatigantes et chargées en hiver d'une grande quantité de neige. Celle qui conduit par Schapfell à Kendal fut impraticable durant plusieurs années. Les habitans de quelques petites villes voisines cottisèrent une trentaine de louis, et firent ouvrir un sentier suffisamment large pour un cheval, mais si profond, que des deux côtés la neige surmontoit la tête du cavalier. Les correspondances et les communications sont aujourd'hui trop générales et trop fréquentes pour supposer facilement qu'un canton de cette île l'emporte de beaucoup, par sa moralité, sur les autres; je ne doute pas cependant que ceux qui auront la curiosité de parcourir les environs des lacs, ne soient frappés de la modeste simplicité de leurs habitans. Eloignés des grandes villes et des exemples de l'égoïsme fastueux, ils n'occu-

pent leur imagination que de leurs travaux paisibles. La funeste envie ne les détourne jamais de leurs affaires pour gémir sur les succès des autres, ou se réjouir de leurs revers. Ils sont serviables sans bassesse ; leurs manières simples et franches ne sont ni brusques ni grossières. On ne leur voit point faire des révérences hypocrites et rampantes ; leur abord présente la modeste assurance de l'homme libre ; ils ne sont ni importuns ni avides d'un gain au-dessus de l'ordinaire. En recevant leur petite gratification, les valets d'auberge témoignoient autant de surprise que de satisfaction. Un enfant qui nous avoit ouvert cinq à six portes entre Shap et Bampton, rougit lorsque nous lui donnâmes quelques menues monnoies. Ceux qui, sur la route, replaçoient quelque dérangement des harnois, ou qui nous rendoient d'autres petits services, passoient le plus souvent leur chemin sans nous laisser le temps de les en remercier. La confusion de ceux auxquels nous donnâmes une petite récompense nous fit présumer qu'ils la jugeoient trop foible, mais nous fûmes bientôt convaincus qu'ils ne s'attendoient point à en recevoir.

Ici, comme à Bampton, les auberges sont,

en général, fort frugalement fournies. Ceux qui jettent les hauts cris lorsqu'ils ne trouvent point les mets recherchés dont ils ont l'habitude, comme si c'étoit un crime de ne pouvoir pas les fournir, embarrasseroient beaucoup ces bonnes gens et seroient eux-mêmes fort mécontens de leur séjour; mais ceux qui savent se contenter d'une réception obligeante et du nécessaire ; ceux qui considèrent le spectacle de l'intégrité, de la prévenance et de la bonhommie comme le luxe ou plutôt comme la rareté la plus désirable, ne seront pas fâchés d'avoir fait une pause à Bampton et dans les autres villages où les voyageurs trouvent à se loger.

Quoiqu'isolé, ce canton n'est point dépourvu de toute instruction morale; il y a une école fondée pour les enfans des habitans. L'évêque *Gibson* y reçut sa première éducation. L'évêque *Law*, né à Bampton, gravissoit tous les jours deux ou trois des montagnes escarpées qui environnent le lac, pour se rendre à l'école de Martindale, et cet exercice fatigant n'étoit pas sans danger. Il faut avoir visité les lacs pour concevoir une idée de leurs sauvages environs. On y arrive avec la persuasion qu'on parcourra sans crainte

toutes les montagnes, et il suffit d'en avoir vu deux ou trois pour éprouver une inquiétude de s'égarer qui ressemble fort à la terreur.

Le danger de roder dans ces déserts sans guide est encore augmenté par l'incertitude de leurs dénominations. Les habitans de chaque village donnent un nom différent à la partie de la montagne qui les avoisine, et quelquefois toute la montagne porte le même nom. La circonférence de ces hauteurs est aussi trop vaste et les gorges sont trop multipliées pour permettre beaucoup d'exactitude topographique. On peut aisément distinguer Skidaw, Saddlebach et Helvellin. D'autres sont traversés par des sentiers qui, d'un trajet de vingt milles, en abrégeroient presque la moitié, mais ils ne sont connus que des bergers, et il arrive rarement que les voyageurs en profitent. Au de-là du haut de Haweswater nous ne pûmes pas trouver un guide sûr pour nous conduire à Harter-Fell.

HAWESWATER.

HAWESWATER.

On a fait assez généralement moins d'attention à ce lac qu'aux autres, parce qu'il est moins vaste; il la mérite cependant par l'aspect frappant des montagnes et des rochers gigantesques qui l'environnent. Les eaux ont environ trois milles de longueur et un demi-mille dans sa plus grande largeur ; elles décrivent à-peu-près le chiffre 8, étant resserrées dans ses bords , vers le milieu dont la profondeur est, dit-on , de cinquante brasses.

Après avoir traversé les prairies du val de Bampton et monté sur les hauteurs voisines, nous approchâmes des rochers de Haweswater. Un trajet d'environ un mille à travers les montagnes, durant lequel la perspective changeoit presqu'à chaque instant, nous présenta enfin l'entrée du lac, entre une très-haute montagne couverte de futaies et des hauteurs escarpées, tantôt couvertes de bruyères, et tantôt de rocs vifs et nus. Un peu plus loin, nous apperçûmes la première partie ou la moitié des eaux. Vers l'orient, la rive est bordée d'une énorme chaîne de rochers char-

gés de bois jusqu'au sommet. Cette rive semble se terminer à Wallon-Crag par un promontoire escarpé, au-delà duquel le lac tourne et échappe à la vue. Au couchant, on voit des montagnes entassées et couvertes de bruyères, mais leur pente, du côté des eaux, est moins escarpée ou perpendiculaire que celle des rochers qui font face, et sont bordés d'une langue de verdure brillante où nous vîmes paître des troupeaux. D'épaisses brossailles et de petits bocages dominent le lac; ils se peignoient sur la sombre surface de ses eaux. Un peu plus haut, quelques hameaux parmi les bois interrompoient foiblement le silence de cette solitude. Au-dessus, on voyoit brouter les troupeaux des montagnes, et par-dessus tout, l'étroite perspective étoit bornée par les cîmes de montagnes d'une hauteur effrayante.

En avançant parmi les rochers, nous apperçûmes la seconde étendue des eaux, ou l'autre moitié du lac, dont la scène est encore plus sublime. Cette perspective sembloit terminée par l'énorme montagne qu'on nomme Castle-Street; mais en avançant, nous apperçûmes Harter-Fell et sa forme imposante, qui sembloit suspendu au-dessus des eaux;

il ferme la scène à l'entrée d'une gorge où est située la chapelle de Martindale, que les gens du pays nomment Mardale. Parmi les rochers de cette sombre perspective on remarque Lathale, Wite-Crag, Castle-Crag et Riggendale. Kidston-Pike est la plus haute des montagnes à l'orient du lac; sa cîme est souvent enveloppée dans les nuages. High-Street, qui fait face à l'entrée du lac, et Ullsvater, sont les plus hautes montagnes du côté de l'occident.

En quittant les bords du lac, nous montâmes au presbytère, situé sur une monticule et abrité par une montagne et par un bosquet de sycomores. Dès la porte d'entrée, nous eûmes la vue de la totalité du lac et des rochers qui l'environnent.

L'intérieur de ce bâtiment est aussi commode que sa situation est intéressante. Du vestibule on entre dans une très-jolie salle mais on l'avoit peinte depuis peu, et on nous fit entrer dans la chambre que la famille occupoit. Une cheminée à l'antique et garnie de bancs offroit, contre les frimats et les vents, une retraite digne d'envie. Ici une famille, rassemblée en hiver autour d'un bon feu, écoute avec tranquillité siffler les vents et les torrens

se précipiter des montagnes. Alternativement occupée des soins domestiques et des plaisirs de la lecture ou de la conversation, elle présente le charmant tableau de l'affection réciproque, de l'heureuse indépendance et du véritable bonheur. Une fenêtre qui donnoit sur le jardin offroit aux regards d'autres jouissances ; les brillantes productions de l'été et les riches présens de l'automne. Parmi quelques livres posés sur une table, un étoit ouvert, et son titre nous prouva que la solitude et l'éloignement du monde ne détruisent pas la curiosité de ses évènemens. Ce livre étoit l'histoire des affaires du temps. Quelles scènes, grand dieu ! quelles horribles descriptions des passions et de la violence humaines ! et quel contraste avec la paix et l'innocence de cet heureux canton !

Le vénérable maître de la maison étoit à la chapelle de Martindale, occupé des devoirs de sa profession ; mais nous n'en fûmes pas moins obligeamment reçus, et on nous informa le lendemain qu'il avoit regretté de ne pas s'être trouvé présent pour recevoir personnellement notre visite.

En quittant cette heureuse résidence, nous gagnâmes le haut de la montagne, qui lui sert

de rempart, et nous nous trouvâmes parmi des troupeaux qui pâturoient entre les rochers. Après avoir continué de monter durant une heure, nous atteignîmes le sommet des montagnes qui dominent le val de Bampton. Les bois de Lowter-parc couronnoient deux monticules, et s'étendoient en descendant vers la vallée.

Une des montagnes que nous traversâmes porte le nom de Blanacasa. Sur son sommet, deux pierres d'environ quatre pieds de longueur chacune, et placées debout à la distance de neuf pieds l'une de l'autre, sont le reste de quatre qu'on se souvient d'y avoir vues : on nomme encore cet endroit les quatre pierres, mais la tradition n'informe point de l'objet du monument; on ne sait point si ces rochers ont été destinés à marquer des limites, ou à perpétuer la mémoire d'un combat, ou d'un héros, ou de quelqu'autre évènement.

Nous descendîmes à travers des bosquets de chênes sur le bord d'un ruisseau qui serpentoit dans le vallon sous les feuillages; il nous conduisit à une enceinte si fourrée et si sombre, que nous nous attendions à découvrir à travers les feuilles quelque voûte antique. Ce

petit coin désert et sauvage auroit parfaitement convenu au fondateur de quelque ordre monastique.

Les chants du chœur se seroient mêlés aux murmures du ruisseau, et les moines, vêtus de leurs habits lugubres, se seroient promenés sans qu'on put les distinguer des arbres de ce bocage sombre.

Nous revînmes au soleil couchant à Bampton, après une promenade d'environ quatre milles, qui nous avoit offert une infinité de scènes pittoresques et sublimes. A l'entrée du village, la Lowter et un ruisseau qui prend sa source dans le lac d'Haweswater se réunissent; ils ne formoient alors qu'un foible courant fort resserré dans ses bords, mais en hiver, ils couvrent et ravagent souvent les plaines voisines. Les eaux se sont élevés jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds dans une prairie distante d'environ quarante toises du canal qu'ils suivent durant l'été; c'est dans ce vallon que fut donné, dans le Wesmoreland, la dernière bataille ou le le dernier combat contre les Ecossais, et la tradition qui a perpétué de père en fils le souvenir de cet evènement, assure que le combat se soutint si long-temps, que les

Ecossais eurent recours à des cailloux pour charger leurs armes. Les paysans, encouragés par cette découverte, se joignirent à leurs adversaires et réussirent à les chasser de leur pays. Telle étoit la simplicité de ces temps, que la prise unique d'un seul prisonnier fut considée comme une victoire. Ces vieilles histoires ne sont point encore oubliées dans les vallons du Westmoreland et du Cumberland, où la plupart des habitans remontent à une filiation de plusieurs siècles durant lesquels leurs ancêtres sont tous nés et morts dans le même endroit qu'ils habitent.

Le village de Bampton, quoique mal bâti, est une résidence digne d'envie; il avoisine un des lacs qui rassemblent, dans une petite étendue, les sublimes beautés de tous les autres, et les terres des environs sont presque toutes distribuées en petites fermes. Ici le défaut d'opulence n'est ni un reproche ni une honte; le pauvre n'y est pas humilié par le faste insolent d'un voisin plus fortuné, et la sombre jalousie, qui n'excite que trop souvent la haine et la vengence, est inconnue.

bois, des manoirs, des parcs, des prairies, des villes, des villages et tous les objets qui présentent de loin une riche perspective. Au nombre de ses particularités, on y voit de petites montagnes qui s'élèvent en pyramides au fond de la vallée : les unes sont couvertes de bois, les autres sont arides et présentent la nudité du roc vif: une rivière comme le Rhin ou la Tamise feroit de ce canton le plus admirable pays de toute l'Angleterre, pour la beauté, la majesté et l'étendue.

Arrivés en face de Lowther-Hall, nous fîmes nos derniers adieux au val de Bampton; la route tournant plus vers la gauche, nous conduisit sur les hauteurs qui le séparoit du val d'Emont. Cette vallée étroite prend son nom de la rivière qui parcourt en serpentant ses prairies depuis Ullswater jusqu'à Lauther, et s'y réunit près de Brougham-Castle ou du château de Brougham. Penrith et son château sont situés au nord du vallon, et les effrayantes masses des rochers de Ullswater ou du lac de Ulls le ferment au sud. On voit dans cette vallée le manoir et les superbes plantations de M. Hanel. Mais comment s'occuper des ornemens de l'art, lorsqu'on est environné des sublimes beautés de la nature?

L'approche de ce lac sur les hauteurs d'Emont présente un spectacle admirable; la route, voilée par des bois, ne laisse appercevoir qu'imparfaitement les masses gigantesques entassées à une distance, et laisse à l'imagination exaltée le soin de peindre ce que les yeux ne peuvent pas atteindre.

Un peu plus loin, les montagnes se présentèrent plus distinctement; leurs masses escarpées et enclavées l'une dans l'autre sembloient quelquefois fléchir comme une multitude au commandement suprême, et laissoient prendre obliquement un apperçu des profondès vallées. Un chemin étroit et fourré descend vers le pont de Pooly et présente enfin les vastes branches dû lac: à une petite distance au-delà, nous découvrîmes le premier bras qui s'étendoit devant nous environné de toutes ses montagnes confusément entassées.

Du pied de la montagne de Dunmallet, voisine du pont de Pooly, le point de vue est le plus beau qu'on puisse avoir de cette première partie du lac; sa longueur est d'environ trois milles sur près de deux milles de largeur. Le spectacle est ici celui d'une scène simple et majestueuse; les formes et les atti-

tudes des montagnes qui font face et semblent indiquer que le lac s'y termine, sont très-imposantes : sur la gauche elles sont moins élevées; leurs flancs sont converts jusqu'à une certaine hauteur de bois et de pâturages. La verdure émaillée qui couvre les bords du lac contraste agréablement avec les bois sombres et les rochers qui l'environnent; à droite, une petite montagne, en forme de cône et couverte de verdure, prend sa base au bord des eaux; elle étoit garnie des troupeaux; les uns se reposoient sur l'herbe, et les autres descendus au bord du lac, se désaltéroient de ses eaux limpides. Plus loin, on voit les rochers de Thwaithil-nab : le lac disparoît et on n'apperçoit plus que de sombres précipices et des cîmes escarpées qui couronnent le second bras du lac ou sa seconde partie.

En tournant au pied de Dunmallet, montagne presque pyramidale qui ferme cette partie du lac et le sépare du val d'Emont, nous traversâmes le pont de Barton à l'endroit où cette petite rivière, claire comme le cristal, sort du lac et coule rapidement vers le vallon dans un lit de rocailles.

Le lac de Ulls a dans sa totalité environ neuf milles de longueur; ses différens détours

décrivent la forme d'une S ; sa plus grande largeur est de deux milles, et sa moindre ordinairement d'un mille ; mais l'énorme masse du rocher qu'on nomme Skelling-nab forme, dans sa seconde branche, une avance qui en réduit la largeur à moins d'un quart de mille : telles sont les dimensions qu'on s'accorde à lui donner, mais les montagnes et les rochers de ses bords ne permettent pas à l'œil d'évaluer même sa largeur.

La seconde branche, fort longue et presque par-tout fort large, ressemble à une rivière et nous rappella le souvenir de quelques parties du Rhin au-delà de Coblentz. Ici cependant les rochers des bords sont un peu garnis de bois, et les bords du Rhin ne présentent ni verdure ni rien qui ressemble aux scènes champêtres qu'on apperçoit durant l'été dans ces montagnes. Les rochers n'y ont pas toutefois cette variété de teintes et ces veines marbrées qui surprennent et enchantent les regards sur les bords du Rhin ; leur couleur est généralement grisâtre, et les variétés qu'on remarque quelquefois dans leurs teintes sont toujours produites par les vapeurs de l'atmosphère. Des monastères et des couvens formoient autrefois un supplément de

ressemblance. Il y avoit, dit-on, sur la montagne de Dunmallet un couvent de bénédictins, et un monastère de bénédictines sur une hauteur derrière Sowlby-Fell, dont les ruines sont encore visibles.

Le spectacle de la rive droite de cette seconde branche est moins imposant, moins sublime, mais plus pittoresque et plus saillant; plus loin, le superbe parc de Gowbarrow déploie les beautés de l'art et tous les enchantemens de sa magie.

Après avoir laissé le hameau de Watersuillock à quelque distance sur la gauche et passé le manoir de M. Robinson, la route descend à Gowbarrow : la perspective de cette descente qui conduit au parc est une des plus belles vues du lac. Le spectacle de sa première branche est presque insipide en comparaison. Le lac, après avoir formé une longue nappe-d'eau fort large, disparoît pour pour la seconde fois derrière l'énorme masse de rochers qu'on nomme Placefell. Le rivage semble absolument fermé et terminé par deux promontoires couverts de bois; leurs branches vigoureuses s'étendent jusques sur les eaux : au-dessus, on voit immédiatement s'élever un autre rocher gigantesque qui porte

le nom de Yewerag. Plus loin, un cahos de montagnes entassées présentent successivement des formes de plus en plus bizarres. Toute cette scène n'est apperçue qu'au-delà du parc, et en y entrant, la perspective voilée par les bosquets, laisse reposer les yeux et l'imagination, tandis qu'on s'avance vers une nouvelle scène non moins sublime.

La route continuant sur ce bord du lac, les bosquets s'éclaircissent et laissent appercevoir en partie les rochers qui forment l'autre bord. Après avoir fait environ trois milles dans le parc, nous arrivâmes à la tour de Lyulph; ce bâtiment carré, flanqué de tourelles avec ses crénaux et ses fenêtres à l'antique, a été construit par le présent duc de Norfolk, dans une des plus belles positions du parc, entourée de toutes parts de points de vue sublimes. Il est situé sur une éminence à une petite distance du lac, adossé à des bois et à des pâturages qui s'élèvent brusquement jusqu'au sommet des hauteurs qui les couronnent. Sur le devant, le terrein fléchit doucement vers le bord du lac: de vieux arbres plantés çà et là, et quelques bosquets sombres, contrastent avec la fraîche et riante verdure du terrein inférieur et voisin,

du lac. Des cerfs bondissans sur les rochers, et le bétail se reposant à l'ombre, complètent la scène champêtre de ce charmant paysage.

C'est ici que le lac fait son troisième et dernier étour dans cet admirable vallon. La tour de Lyulph a, vers le sud, la perspective de cette dernière branche; à l'est, les hauteurs de Gowbarrow qui bornent la seconde, et à l'ouest, l'énorme Helvellyn qui présente un raccourci des Alpes, et c'est à travers les beautés du parc qu'on découvre ces perspectives imposantes.

Nous arrivâmes au vaste promontoire nommé Placefell; les eaux du lac tournent brusquement autour de sa base et forment, en entrant dans Patterdale, la troisième et dernière branche : elles quittent ici la figure d'une rivière et reprennent celle d'un lac fermé, à la distance de trois milles, par les roches qui bouchent la gorge de Patterdale et par la multitude de montagnes qui leur servent de rempart. La forme de cette dernière branche ou étendue d'eau est ovale et bordée d'un côté par les précipices de Placefell, Martindale-fell et une infinité d'autres rochers qui s'élèvent immédiatement sur les eaux sans la moindre apparence de bois ou

de verdure; le bord opposé est moins sauvage, les rochers sont moins gigantesques : on y voit une espèce de marge couverte de bois et souvent même de prairies entre les bois et les eaux. Les endroits où les bois s'éloignent du bord sont cultivés en bleds ou couverts de prairies. En tête de cette dernière branche, on apperçoit à travers les buissons le village de Patterdale, et deux fermes adossées à des montagnes ferment la la scène. On le voit plus avantageusement des hauteurs qui dominent immédiatement le lac à l'endroit où il forme son dernier angle, et présente à-la-fois ses deux branches à-peu-près comme un compas lorsqu'il est ouvert.

Après avoir parcouru, sur la lisière des bois de Glencoyn, la plus vaste baie du lac, nous montâmes par un chemin d'une roideur effrayante, et nous gagnâmes enfin un des sommets dont nous avions admiré la perspective : c'est de ce point qu'on a la vue du lac, la plus belle et la plus étendue. La tour de Lyulph est, à l'exception du hameau de Witermillock qu'on apperçoit dans le fond de la perspective, le seul ouvrage humain qu'on découvre dans l'étendue de cette vaste

scène,

scène, et sa structure monotone produit un effet fort médiocre.

Placefell, qui sépare les deux branches que nous avons comparées aux deux pointes d'un compas, présente les formes les plus gigantesques et les plus bizarres. Cette masse de rochers dont le pied s'avance dans les eaux, s'éloigne en s'élevant et produit une énorme roche presque perpendiculaire, dont l'aspect, imposant par lui-même, devient sublime étant lié avec tout l'ensemble de cette scène admirable.

Le dernier bras du lac s'étend à la droite de ce point et forme un ovale dont la surface majestueuse est parsemée de petites îles qui pourroient servir de décoration à une scène moins majestueuse; mais ici tout ce qui n'est que joli défigure. Les énormes montagnes qui ferment la vallée de Patterdale, les masses de rochers adossés contre une confusion d'autres montagnes entassées, forment dans leur ensemble le plus imposant spectacle; mais tout admirable qu'est cette vue du lac, nous en avons été moins vivement frappés que de sa perspective en descendant au parc de Gowbarrow.

En partant de ce point, la route conduit

sur le bord des précipices au village de Patterdale, situé à la tête du lac. A moitié chemin, ce bord-ci du lac s'avance dans les eaux et forme une péninsule où l'on voit une maison blanche environnée de plantations et située délicieusement; cette maison est une auberge et peut-être la meilleure pour la manière dont on y traite, mais sa position, quoique très-belle, n'est pas comparable, par la sublimité romantique, à celle du village de Patterdale, qui porte pour enseigne les armes du roi : durant le trajet, on a de superbes apperçus du lac.

Il est difficile de varier les tableaux de pareilles scènes en les présentant à l'imagination. La répétition des mots de rocs, rochers et montagnes, et des épithètes de grand, majestueux, vaste, sublime, etc., doit paroître fastidieuse ; mais il est assez naturel à ceux qui ont été vivement frappés par des grands objets, d'essayer de les peindre (*). La scène de l'extrémité supérieure du lac est du nombre de celles dont des mots ne peuvent point

(1) La réflexion de l'auteur est un peu tardive et ne lui a fait rien diminuer du luxe de son éternelle description; j'en ai élagué une partie, et dans ce qui reste le lecteur trouvera peut-être encore du superflu.

donner une idée, et le désir de la décrire cède à l'impossibilité de la rendre autrement qu'avec des pinceaux.

Le nom de Patterdale n'est pas tout-à-fait inconnu dans l'histoire ; le principal seigneur porta, durant plusieurs siècles, le titre de roi de Patterdale. Le dernier qui jouit de cette distinction augmenta considérablement, par sa parcimonie, la fortune de ses ancêtres. Son fils qui possède aujourd'hui un revenu d'environ mille guinées, est un homme sage, industrieux et sans prétentions : occupé de l'amélioration de ses fermes et de ses plantations, il porte tout uniment le nom de Mounsey, celui de sa famille, et fait fort peu de cas d'un titre qu'on donnoit à ses ancêtres, moins par respect que par dérision.

Les habitans de ce village, de très-petite apparence, ne sont remarquables ni par l'aisance, ni par l'industrie, mais ils annoncent beaucoup d'ingénuité et d'intégrité, et il paroît qu'ils ne sont point mécontens de leur situation, puisqu'on n'en voit point quitter leur canton pour en habiter un autre. Les maisons sont éparses aux pieds des rochers à quelque distance du lac et proches de l'entrée du sauvage vallon de Gleuridding.

Depuis l'extrémité de la dernière branche du lac, on apperçoit, à travers les arbres, l'église construite en pierres blanches ; on voit dans le cimetière les restes d'un if d'une prodigieuse hauteur : le tronc, creusé et blanchi par les années, ressemble à des racines entrelacées, mais les branches en sont encore vigoureuses et d'un fort beau verd.

L'auberge est au-delà du village, abritée par des roches très-hautes qui la masquent du côté droit et laissent sur la gauche la vallée de Patterdale à découvert. Nous passâmes notre soirée avec satisfaction dans cette humble chaumière où la propreté et des attentions obligeantes compensèrent les privations.

CHATEAU DE BROUGHAM.

En quittant dans la matinée les bords du lac, nous suivîmes la délicieuse vallée d'Emont, décorée par les bois et les magnifiques plantations qui dépendent du manoir de M. Hassell : la maison est située dans le fond de la vallée. Le plus superbe point de vue de ce pays est à l'endroit où la vallée d'Emont communique avec celle d'Eden. Les chaînes des montagnes de Cross-fell nous faisoient face et produisoient ce jour-là un effet très-frappant. La rangée supérieure, sur laquelle le soleil donnoit à plomb, sembloit s'élever, comme un léger nuage, au-dessus de la rangée inférieure encore enveloppée d'un voile sombre : ce ne fut qu'à la longue que nous reconnûmes notre illusion.

A portée de la vue du pont d'Emont qui sépare les comtés de Westmoreland et de Cumberland, on rencontre un antique monument qu'on a souvent décrit sous le nom de la table ronde du prince Arthur ; c'est une pelouse circulaire d'environ quarante pas de diamètre, entourée d'un fossé, et plus loin, d'une levée ou espèce de rempart ; le

tout en assez bon état pour qu'on puisse en distinguer l'ancienne forme avec exactitude. Au-dedans du grand cercle, il y en a un plus petit de sept pas de diamètre. Nous n'avons rien découvert qui puisse appuyer ou contrarier les conjectures relatives à ce monument singulier et évidemment très-antique. Sans prétendre juger cette question, nous croyons qu'on peut raisonnablement considérer la levée au-delà du fossé et le grand cercle, comme des places destinées à des classes différentes, intéressées comme parties ou comme spectateurs à quelques transactions ou cérémonies qui se passoient dans le petit cercle intérieur. Dans des temps où, pour se perpétuer, l'histoire n'avoit point d'autre secours que celui de la tradition, ces cérémonies religieuses, civiles ou militaires, étoient rendues publiques, afin qu'elles restassent gravées dans le souvenir des spectateurs.

Après avoir passé le pont sous lequel la Lowther entre dans la vallée d'Eden, nous traversâmes, en montant, les bosquets du *nid de l'oiseau*, qu'on nomme aujourd'hui Broomhall; c'est un bâtiment gothique garni de crénaux, éclairé par des fenêtres pointues et situé au milieu des bois sur le sommet d'une petite montagne peu élevée, mais qui

présente de très-beaux points de vue du vallon. Il y avoit autrefois un oiseau peint sur la façade, les détours de la vallée d'Emont, les ruines du château de Broomhall, situé sur une hauteur dans le parc de Winkfields et environné de bocages; plus loin, les montagnes de Cross-fell; au nord, Carleton-hall, jolie maison moderne appartenante à M. Wallace, avec ses charmantes plantations, et plus loin, la ville et la platte-forme de Penrith sont les principaux traits du riche paysage que le sommet du nid de l'oiseau présente aux regards.

A un mille plus loin, en descendant vers le château de Brougham, nous apperçûmes ses ruines de pierres rougeâtres, entassées et à moitié couvertes de ronces et de brossailles, sur les revers du parc de Winkfields, où nous fîmes encore un mille avant d'arriver à la place où sont les ruines. A la vénération qu'inspire l'incontestable antiquité du château de Brougham, on sent se mêler un sentiment d'intérêt, lorsqu'on se rappelle qu'il fut passagèrement la résidence du célèbre Sidney. Des fenêtres de cet édifice il pouvoit contempler de toutes parts les scènes vivantes de son Arcadie : ce fut durant un séjour ici

Q 4

qu'il en composa la plus grande partie, et on peut présumer que la beauté du paysage échauffa son imagination.

Ce château, considéré jadis comme la plus importante forteresse des frontières, est supposé avoir été primitivement bâti par les Romains, mais la plus ancienne mention qu'en fait l'histoire ne remonte qu'à Guillaume-le-Conquérant : il en fit présent à son neveu Hugues d'Albinois. Ses descendans le conservèrent jusqu'en 1170, où il fut confisqué avec les autres possessions de Hugues de Morville, l'un des assassins de Thomas Becket. Le roi Jean donna Brougham à son petit-fils Hugues-Robert de Vipon, et le petit-fils de celui-ci le perdit encore par forfaiture ; ses filles en obtinrent la restitution : l'une d'elles épousa un de Clifford, et Brougham resta dans cette famille jusqu'à l'époque où la célèbre duchesse de Pembrock le fit passer, par un mariage, dans celle des Tuftons, comtes de Thanet, qui le possèdent encore.

Le château a été trois fois presque démoli ; premièrement, par défaut d'entretien durant la minorité de Roger de Vipon, après quoi il fut suffisamment rétabli pour recevoir Jacques I, en 1617, à son retour de l'Ecosse ;

secondement, durant les guerres civiles de Charles I, et enfin en 1728, où, après l'avoir démoli en grande partie, on vendit les matériaux pour une somme de cent louis. Quelques pans de murs qui subsistent ont douze pieds d'épaisseur, et on voit encore des gonds et des verrouils d'une grosseur énorme. Ces tristes fragmens attestent les sacrifices d'agrément et de commodité que les premières classes faisoient autrefois à leur sécurité. Les trois pavillons détachés qui subsistent ne présentent ni la magnificence ni la grace de l'architecture gothique, mais on y trouve les indices de la cruauté de leurs premiers propriétaires et de la sombre défiance qui les assiégeoit dans tous les instans de leur vie, des cachots, des passages secrets et de massifs anneaux de fer qu'on rivoit sur des infortunés lorsque les sombres tyrans en donnoient l'ordre barbare : on trouveroit peut-être encore dans la profondeur des cachots les ossemens de leurs victimes.

Une jeune fille d'une ferme voisine nous conduisit à l'endroit du château qui formoit autrefois la principale entrée. Un passage gothique sombre et profond traversoit une tour carrée environnée de vieux ormes; elle

est percée de deux étages de petites fenêtres pointues; les créneaux n'existent plus, mais quatre rangées de corbeilles qui les soutenoient jadis probablement, sont aujourd'hui remplies d'épines dont les racines poussent à travers leurs fractures.

En traversant le long passage, nous jetâmes les yeux dans ce qu'on appelloit le donjon; c'est une petite chambre voûtée dont le mur extérieur ne reçoit le jour qu'à travers des meurtrières. Près d'une grande chambre à feu encore entière, on voit une porte de trappe qui descend au donjon souterrain, et dans le coin qui fait face, la porte d'un escalier étroit conduit au haut de la tour. Ce passage sombre où on entendit autrefois si souvent les trompettes et le bruit des armes, ne sert plus aujourd'hui que d'abri pour les troupeaux dans les tempêtes; il conduit à une pelouse élevée et garnie de fort beaux arbres. A travers une arcade rompue du rempart, on découvre un fort beau point de vue : à une petite distance, l'Emont se précipite dans une écluse. La rive élevée est bordée de plusieurs moulins; plus loin, on voit les bois et les prairies du parc de Carleton, et les rochers de Cross-fell bornent

la perspective. Des trois pavillons ou corps-de-logis mutilés qui subsistent, le plus proche de la tour et du passage de l'entrée paroît avoir contenu les principaux appartemens; les murailles très-hautes, quoique totalement découvertes, sont encore entières. Nous entrâmes dans ce qui semble avoir été la grande salle : les ouvertures des croisées indiquent qu'ici, comme à Hardwick, les appartemens d'honneur étoient au second étage.

Nous fûmes tentés d'entrer en bas dans les ruines d'un passage pratiqué dans l'épaisseur des murs, mais l'obscurité nous arrêta, et on nous dit que personne n'avoit encore osé se hazarder dans ce passage ni dans plusieurs autres qui servent de retraite aux serpens et aux reptiles de toute espèce. Ce passage servoit probablement de communication secrette avec le plus grand donjon qu'on distingue encore sous la grande salle. La voûte subsiste, quoique le pilier qui la supportoit soit démoli. Cet affreux cachot n'avoit pas une seule lucarne pour éclairer les infortunés prisonniers, ou renouveller un peu l'air infect qu'ils y respiroient.

La seconde masse de ruines, quoiqu'éloignée du corps du bâtiment, y communiquoit;

on y voit les murailles d'un grand nombre de petites chambres et les débris des passages et des escaliers qui y conduisoient. La troisième masse est la seule où la curiosité trouve un peu de satisfaction; elle consiste dans les débris d'une petite tour. Nous montâmes un escalier dont la moitié des marches sont disparues et les autres chancellent sous le pied; il nous conduisit à une tour dont deux pans sont démolis, et enfin aux débris d'une platte-forme d'où nous contemplâmes avec admiration une immense et sublime perspective.

A l'orient, nous voyions presque la totalité du riche vallon d'Eden, terminé par les montagnes de Stainmore et celles du comté d'Yorck; au nord-est, les montagnes de Crossfell fermoient la scène, dont le parc de Whikinfield formoit le devant. Au sud, les bords escarpés du val de Bampton et les bois de Lowther, à travers lesquels on entrevoyoit des prairies couronnées dans l'éloignement par les montagnes d'*Hawswater*: plus à l'orient, le Nid de l'Oiseau; plus bas, le pont de la Lowther, et un peu plus loin, le hameau et le pont d'Emont. Dans la plaine inférieure on voyoit la Lowther et l'Emont,

réunis serpenter entre les bois et les prairies du parc de Carleton. A une très-grande distance, vers l'occident et le nord, les montagnes de tous les lacs élevoient leurs cîmes gigantesques: dans toute l'Angleterre on trouveroit difficilement un second point de vue aussi admirable.

---

gers à tout ce qui peut intéresser un voyageur ou frapper agréablement sa vue.

La ville, située sur la pente d'une montagne dont le sommet rude et nud la domine, est composée en plus grande partie de vieilles maisons éparses sur les deux côtés de la route : ce qu'on nomme le Beacon est situé sur la cîme de cette montagne ; on l'apperçoit de presque tous les points de la ville, dont l'air antique n'exclut point celui de la propreté. Les maisons sont construites en pierres blanches, et les cintres des portes et des fenêtres en pierres rouges qu'on trouve dans les environs. On voit sur la porte de quelques maisons leur date des dernières années du seizième siècle. Sur plusieurs auberges, nous donnâmes la préférence au *vieux Buchanan*, dont nous nous rappellâmes que M. Gray avoit fait l'éloge, et nous confirmons avec plaisir son témoignage.

La prononciation écossaise se fait sentir jusques dans la province de Lancaster : dans celle de Westmoreland elle est plus générale, et dans le canton de Penrith on trouve un mélange des deux idiômes : cette ville est une des dernières d'Angleterre où les billets d'une guinée, émis par la banque d'Ecosse,

ont cours. L'éminence qui porte le nom de *Beacon* est une espèce de tour carrée qui a des vues des deux côtés et un comble qui se termine en pointe : cet édifice hostile et jadis nécessaire est aujourd'hui de toute inutilité. Les motifs qui exigeoient une surveillance, particulièrement à Penrith, sont suffisamment connus ; les autres indices de ces précautions sont ici en trop grand nombre pour en faire mention dans une relation où l'auteur s'est proposé de décrire uniquement ce qu'il a vu et non de reproduire les découvertes des autres. L'histoire du docteur Burns contient un grand nombre de ces particularités, et on ne manque point de dissertations détaillées relativement aux territoires contestés aux réglemens pour la sûreté des gués et des passages, et même pour l'entretien d'une race de chiens qui suivoient la trace des agresseurs ; les habitans les animoient par des cris et par le son du cor, et traquoient leurs ennemis comme des bêtes fauves.

En réfléchissant à ces tristes particularités, on apperçoit que parmi les calamités qu'entraîne l'habitude de la guerre, celle dont on s'occupe le moins est une des plus funestes, l'encouragement public de toutes les dispositions

sitions à la violence, sous le nom de bravoure et de valeur, et l'habitude contractée par un grand nombre de se procurer ce dont ils manquent, non par une persévérance active de travaux utiles, mais par le brusque exercice du barbare droit du plus fort, c'est-à-dire, par le meurtre, le vol et le brigandage.

Parmi les tristes erreurs de l'inconséquence humaine, une des plus funestes est sans contredit celle qui, dispensant le courage personnel de toute réflexion sur le but moral de ses entreprises, le considère essentiellement comme une vertu, soit qu'il protège ou qu'il détruise, tandis qu'il n'est en réalité qu'un instrument susceptible de produire également ou le bien ou le mal.

Depuis la fin du dernier siècle, où Guillaume III donna Penrith à un Portland, elle resta dans cette famille jusqu'à l'époque récente où le duc de Devonshire en a fait l'acquisition. Guillaume voulut probablement dédommager son favori des manoirs du pays de Galles dont le parlement l'empêcha de disposer en sa faveur, en lui observant que les rois d'Angleterre n'avoient pas le droit d'aliéner les terres de cette principauté. L'église, construite en pierres rouges et inté-

rieurement très-jolie, est desservie par un vicaire fort mesquinement payé; mais l'argent a ici tant de valeur qu'il en faut peu pour atteindre à l'indépendance dont un ecclésiastique doit indispensablement jouir. La partie du cimetière qu'on nomme la Fosse du Géant est un terrein d'environ quatorze ou quinze pieds de longueur, bordé de chaque côté d'une rangée de pierres, et à chaque bout de deux piliers dont la grosseur paroît avoir été diminuée par les injures du temps. Leur hauteur est d'environ onze à douze pieds, et on apperçoit encore sur toutes les pierres des bords et des pilliers, des restes d'une ancienne ciselure qui peut faire présumer que ce monument eut jadis quelqu'importance. Nous l'avons examiné avec beaucoup d'attention, quoique sans espoir de faire des découvertes inconnues aux savans antiquaires qui ont avoué à cet égard leur ignorance.

A environ treize milles de Penrith, nous trouvâmes le petit village de Threlkeld et une auberge dans laquelle nous entrâmes avec grand plaisir, malgré son peu d'apparence; nous n'y trouvâmes pas tout ce dont nous avions besoin après avoir été battus du vent, durant quelques heures, dans une chaise

ouverte, mais nous en fûmes indemnisés à l'ordinaire par les attentions et la bonhommie des gens de la maison.

Dans ces cantons les étrangers n'ont pas seulement à se louer de ceux qui tirent un profit de leur passage, tous les villageois qu'on rencontre, avec lesquels on converse, auxquels on fait une question, annoncent de la franchise et de la bienveillance. Entre Keswick et Lancaster, nous observâmes souvent que tout rigoureux que l'hiver dût être dans ce pays, d'après les atteintes que nous commencions à sentir dans une saison peu avancée, les manières obligeantes des habitans rendroient ce voyage supportable au milieu de décembre.

Ici les fermes sont en général très-peu considérables; les fermiers travaillent dans les champs avec leurs enfans et leurs domestiques; leurs familles n'ont point d'occasion de fréquenter des sociétés, ni de connoître le luxe de l'opulence; ils n'éprouvent ni les angoisses de la vanité humiliée, ni celles de l'ambition qui s'agite en vain pour atteindre à un plus haut rang: ils sont aussi exempts de la bassesse qui rend certains hommes les vils adorateurs d'une classe, pour pouvoir,

au moyen d'une apparente familiarité, donner carrière à leur arrogance avec la classe inférieure dont ils font partie. On n'apperçoit pas non plus parmi eux de traces du respect absurde qu'on prodigue ailleurs à la supériorité de fortune, et qui annonce que la distinction entre la grandeur et la petitesse a fait oublier celle du vice et de la vertu.

Le sentiment de la véritable indépendance que l'habitude du travail et l'heureuse ignorance du superflu, qu'on appelle mal-à-propos des jouissances, inspirent aux habitans de ces cantons, est probablement la source de leur supériorité de mœurs et de caractère sur d'autres dont la situation paroît extérieurement plus heureuse. Ils n'ont point d'injures à venger, point de motifs de rancune ou d'insultes, point d'espoir de s'élever en rampant, et point d'occasions de former des désirs au-dessus de leur portée. Lorsqu'au contraire l'encouragement des besoins artificiels a réduit les hommes à la dépendance, et qu'un faux vernis de richesse ne sert qu'à couvrir les inconvéniens les plus réels de la pauvreté, la bienveillance disparoît avec la simplicité. Le plus odieux spectacle de la société humaine est sans contredit celui des paysans,

intrigans, vains et corrompus, qui, prenant leurs corrupteurs pour modèles, imitent grossièrement leurs vices et croyent couvrir, par leur rustique insolence, une immoralité dont le déguisement fait une partie de la haute éducation et exige toutes les séductions de la plus attrayante aménité.

Monument des Druïdes.

En sortant de l'église de Threlkeld, nous gagnâmes le sommet d'une montagne où l'on voit à la gauche de la route les restes d'un des monumens circulaires qu'on a unanimement nommés les temples des Druïdes; celui-ci est composé de trente-sept pierres placées dans un cercle d'environ vingt-huit verges (*) ou quatre-vingt-quatre pieds de diamètre; les plus massives ont sept pieds et demi de haut et à-peu-près le double de la hauteur des autres. Des pierres plus petites, arrangées dans l'intérieur du cercle, du côté de l'orient, décrivent une figure oblongue d'environ vingt-un pieds de longueur et de douze pieds dans sa plus grande largeur. Plusieurs

(*) La verge, mesure anglaise, contient trois pieds de roi.

de celles qui environnent le cercle semblent être tombées et sont à des distances inégales: les plus fortes sont du côté du nord. Soit que le choix d'un Druïde ait exalté notre imagination ou que la situation de ce monument ait suffi pour produire cette opinion, elle nous a semblé plus imposante que toutes celles dont nos regards avoient été frappés précédemment. Dans toute l'étendue de la scène on n'apperçoit pas un seul objet qui puisse affoiblir la profonde impression du spectacle général de cette sauvage et vaste solitude. La montagne du château forme le point central de trois vallons qui semblent sortir de sa base, et disparoissent de la vue. Les montagnes qui les séparent forment partie d'un amphithéâtre completé au couchant par les montagnes de Derwentwater, et par les précipices de Saddleback et de Skiddaw vers le nord. Ces montagnes, les unes absolument nues et les autres couvertes de bruyères noirâtres, sont entassées et assez éloignées pour donner tout l'effet à leurs formes bizarres.

Au sud, les rochers s'écartent et laissent appercevoir le val de Saint-Jean, dont la scène est beaucoup plus sublime que pitto-

resque ; à l'occident, on voit les cîmes amoncelées des montagnes de Derwentwater ; au nord, Skiddaw et sa double pointe ressemblent à un volcan ; la pointe supérieure est environnée d'exhalaisons qui s'élèvent comme la fumée et retombent quelquefois en spirales sur ses flancs ; à l'orient, le val de Threlkeld s'étend autour de la base de Saddleback. Au delà, on découvre Cross Fell dont la distance dissimule un peu l'énormité ; plus loin, le point de vue est fermé par Helvellyn, Saddleback et Skiddaw, les trois plus gigantesques masses du Cumberland.

Cette situation déserte et sublime convenoit parfaitement aux mystérieuses cérémonies des Druïdes ; là, au clair de la lune, le bruit du lugubre cornet s'étant fait entendre, les Druïdes, descendus de leur montagne ou sortis de leur caverne, pouvoient s'assembler sans craindre la présence d'un profane curieux et célébrer dans leurs fêtes nocturnes quelque sacrifice barbare ou sauvage.

En descendant la montagne de Keswick nous apperçûmes les rochers qui environnent le lac, mais ses eaux encaissées n'étoient point encore visibles. Nous découvrîmes enfin la partie du nord, et bientôt après nous entrâ-

mes dans la petite ville de Keswick, située au pied de la montagne de Castle-Rigg, proche de Skiddaw, à environ un quart de mille du lac, qu'on n'apperçoit pas toutefois de la ville.

Impatiens de contempler ce fameux lac, nous nous acheminâmes vers Crowpark, regardé généralement comme le point d'où on peut considérer le lac avec plus d'avantage, mais notre imagination exaltée avoit porté trop loin ses espérances. Préparés par les pompeuses descriptions de ce lac, par la vue de ses vastes alentours et la majesté de ses approches, à un spectacle supérieur à tout ce que nous avions vu précédemment, le lac nous frappa médiocrement, et quelques sauvages ou imposans que ses rochers puissent paroître lorsqu'on les découvre inopinément, ils ne sont en général ni assez gigantesques, ni d'une forme assez bizarre pour produire un très-grand effet, lorsqu'on en juge par comparaison. En opposition à la simplicité majestueuse d'Ullswater ou du lac d'Ulls, celui de Derwent paroît peu intéressant. La première impression peut en être, relativement à nous, en partie la cause; mais indépendamment de cette influence, le lac d'Ulls

méritera toujours la préférence par sa grandeur et sa sublimité.

En considérant toutefois le lac de Derwent en détail, nous reconnûmes des beautés que notre espoir déçu ne nous avoit pas d'abord permis de distinguer : sa forme est presque ronde ; on l'apperçoit tout entier entre des montagnes qui forment un espèce d'amphithéâtre. Ces montagnes ne sont pas gigantesques, mais leurs formes sont bizarres, les unes penchées, les autres pyramidales, entrecoupées de vallées et bordées de plusieurs chaînes de rochers qui paroissent les uns au-dessus des autres. Les précipices font rarement saillie sur les eaux ; ils en sont à une certaine distance. Les bords sont tantôt élevés et couverts de bois, et tantôt plats et couverts de pelouse. On voit aussi des massifs de bois entre les rochers et quelques hameaux situés sur une éminence au-dessus d'une prairie qui se prolonge jusqu'au bord du lac ; l'effet en est si pittoresque, qu'ils semblent avoir été placés à dessein pour servir d'ornement.

Au-delà de l'extrémité supérieure du lac et à la distance de trois ou quatre milles de Crowpark, en droite ligne, on voit la gorge de Borrowdale, bornée par les deux rochers

les plus gigantesques de la scène : sur le bord, du côté de l'orient, les hauteurs de Lowdore et les bois qui les couronnent sont les traits les plus marquans ; un peu en deçà, des rochers nuds de couleur brune et de formes bizarres ; encore plus près, une montagne pyramidale couverte de bois jusqu'à la cîme : Cawrey-Pike, le plus massif des rochers du bord occidental, se termine en pointes dentelées qui ressemblent à une rangée de corbeilles.

Le vallon de Newland, fertile et bien cultivé, s'élève des bords du lac entre ces rochers et ceux de Thornthwaite. Au nord et au-delà de Crowpark on voit s'élever Skiddaw et commencer à sa base le terrein riche et uni qui s'étend jusqu'au lac de Bassenthwaite : ici, les rochers à l'occident de la perspective commencent à fléchir, et le vallon devient riant et libre.

Telle est à-peu-près l'esquisse des principaux traits du lac de Derwent, beaucoup plus riche en beautés que celui d'Ulls, mais fort inférieur à celui ci pour la grandeur et la majesté. Ses rochers sont rompus en plus petites masses, et l'étendue du lac est trop bornée en comparaison du val, dont il couvre

partie ; il est aussi trop resserré relativement à ses vastes accessoires. Sa forme ronde, dont la totalité se présente au premier regard, ne laisse rien à supposer au-delà du promontoire, et perd ainsi le supplément de l'imagination et la source du sublime. Sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est tout au plus de trois milles; elle ne suffit pas pour excéder la portée de la vue, et les eaux sont trop découvertes pour que les yeux puissent être trompés par l'imagination. Le contraste de la beauté de ses bords avec ses rochers sauvages fait éprouver à-la-fois deux impressions d'une espèce opposée qui s'affoiblissent mutuellement. La simplicité est un des traits presqu'indispensables du sublime ; trop de beautés réunies nuisent même à l'air de grandeur. L'influence de la simplicité pour maintenir dans l'imagination l'effet du sublime, se fait vivement sentir dans la scène du lac d'Ulls, où il se trouve à peine un objet discordant qui puisse distraire la pensée ou produire une émotion différente; mais il est plus agréable d'admirer que d'observer, et le lac de Derwent fourmille d'objets qui, quoique d'une classe fort inférieure à ceux d'Ullswater, sont néanmoins très-dignes d'admiration.

BASSENTWAITE-WATER.

PAR une fraîche matinée d'automne, nous nous acheminâmes sur le bord oriental de Bassentwaite, vers le pont d'Ouse, sous lequel, après avoir traversé le lac, la rivière passe et prend son cours vers la mer. La route de ce côté-ci est impraticable pour des voitures et peu fréquentée, mais elle est intéressante, parce qu'elle a en face l'énorme montagne de Skiddaw, qui semble à chaque instant prendre une nouvelle attitude. Au-delà du terrein qui sépare les deux lacs, la route s'élève sur le flanc des montagnes et quelquefois jusqu'à la base des roches effrayantes dont une s'avance, en forme de spirale, presqu'au-dessus du chemin, couverte du haut en bas de fragmens d'ardoises. Un peu plus loin, les hauteurs s'affaissant et prenant un aspect plus doux, présentent au loin la perspective d'un riant paysage qui s'étend vers Whitchaven, mais la route s'enfonce bientôt dans les bois qui ne laissent appercevoir l'autre bord que par échappées.

De la maison située près du pont d'Ouse

la vue vers le lac est magnifique; il n'a plus l'air d'une rivière, mais vraiment d'un lac encaissé entre des rochers. Skiddaw et les autres montagnes de Borrowdale lui forment dans la perspective un superbe amphithéâtre. Les vallons des deux lacs s'étendent sous le même point de vue, et rendent cette scène fort supérieure à la vue particulière du lac de Derwent. Le point de vue est fermé par les montagnes de Borrowdale, dont la sublimité sauvage fait valoir les beautés et l'élégance réunies dans l'avant-scène de ce paysage.

Au-delà du pont et toujours vers le pied du lac, la route passe devant Armithwaite dont les plantations s'étendent sur une pente douce jusqu'au bord du lac et sont couronnées par un manoir délicieusement situé; elle s'éloigne ensuite un peu du bord et se rapproche de Skiddaw dont elle suit la base presque jusqu'à Keswick. Sur l'autre bord, on voit des côteaux chargés de bois depuis leur pied, et au-dessous, des prairies; sur le bord d'orient, deux péninsules: l'une est couverte d'une prairie surmontée de fort beaux bois et décorée d'un hameau; l'autre, étroite et longue, ne présente qu'une rangée d'arbres

qui avance fort loin dans le lac. Ses bords présentent une foule de beautés élégantes, mais trop peu variées pour fixer long-temps l'attention; elle est même par fois désagréablement distraite par les dangers dont la route n'est pas suffisamment défendue en certains endroits. En totalité, l'effet en est plus médiocre qu'on n'auroit dû s'y attendre, à raison de sa proximité de la base de Skiddaw et de son étendue fort supérieure à celle du lac de Derwent.

BORROWDALE OU LA VALLÉE DE BORROUGH.

Un ciel serein et quelques rayons de soleil embellissoient la scène de Derwentwater, lorsque nous nous acheminâmes sur le bord oriental de Borrowdale, tantôt au pied des roches dont les éclats tombés sur la route nous faisoient considérer ces masses avec un peu d'inquiétude, tantôt sur le bord des précipices qui s'avancent sur les bords des eaux, et quelquefois dans des taillis qui laissoient entrevoir des apperçus du lac : sa surface présentoit, comme sur un miroir, les montagnes, les bois, les promontoires et jusqu'au moindre sentier de l'autre bord.

En serpentant sur la lisière des bois, nous approchâmes de Lowdore et nous vîmes les roches gigantesques qui bordent cette rivière à l'endroit où elle fait sa chûte ou son sault; ses eaux étoient alors très-basses, mais la largeur de son canal et la hauteur des rochers perpendiculaires indiquent l'effrayant spectacle qu'elle peut présenter dans une autre saison.

Ici Borrowdale commence; ses rochers

forment un vaste circuit autour de la partie supérieure du lac, à la distance d'environ un demi-mille : cet espace, jusqu'au bord de l'eau, est couvert de prairies. L'aspect des roches et les éclats tombés de leurs cîmes sur les deux côtés de le route, nous préparoient au spectacle effrayant d'une ruine immense dans le passage qui conduit au vallon. Cette gorge part du centre de l'amphithéâtre qui ferme la partie supérieure de Derwentwater. A son entrée, des rochers sombres baillent épouvantablement et découvrent un passage étroit qui gravit sur des montagnes de granite où l'on peut contempler la réunion des formes les plus horribles; tout y ressemble aux décombres d'un tremblement de terre ou d'un volcan. Les plus affreuses de ces masses sont celles qu'on nomme Glaramara, où les roches sont entassées l'une sur l'autre, et le rocher de l'Aigle, où un de ces oiseaux avoit coutume de faire son nid; mais la perte de ses aiglons, qu'on lui a enlevés à diverses reprises, lui a fait chercher récemment un asyle plus sûr. Nous fîmes encore à-peu-près un mille sur cette route effrayante, entre les roches d'un précipice qui domine la rivière

et

et où tous les passages semblent interceptés par les éclats tombés de ces roches. Nous atteignîmes enfin le gigantesque rocher qu'on nomme Bowther; il semble avoir été précipité du sommet d'une montagne voisine, et sa forme est celle du toît d'une maison posé à l'envers.

Cette roche est une des curiosités du canton. Toutes les forces humaines essayeroient en vain d'ébranler sa masse énorme, et en supposant qu'elle soit tombée des rochers voisins, il faudroit qu'elle eut roulé à terre beaucoup plus loin que sa forme et son poids ne semblent le permettre. Du côté de la route, elle fait une saillie à environ douze pieds de sa base et sert d'abri au bétail dans un parc dont elle forme une borne indestructible.

En sortant de cet affreux passage, nous eûmes un magnifique point de vue du lac et de Skiddaw, dont on découvre la totalité jusqu'à sa base. Le village ou hameau de Grange est pittoresquement situé à l'entrée de la gorge, sur le bord de la rivière de Derwent, entre des bois et des prairies, et adossé au *Rocher du Château*, ainsi nommé parce que cet important passage étoit autrefois défendu par un fort.

Borrowdale abonde en mines dont on tire le plus beau plomb d'Angleterre : ces montagnes fournissent aussi du fer, des ardoises et des pierres de taille de plusieurs espèces.

WINDERMÈRE.

La vue de ce lac ne présente ni les effrayantes sublimités des autres, ni même leurs beautés sauvages; ses bords et les hauteurs qui s'élèvent insensiblement sont ou richement cultivés ou régulièrement plantés avec élégance. Lorsque nous descendîmes sur la rive, nous croyions être dans les bosquets d'un parc: la route serpente, dans une étendue de deux milles, autour de vastes baies et des promontoires peu escarpés où les abondantes eaux de ce vaste lac rasent partout le haut de ses bords. Un peu plus loin, la route s'élève sur des hauteurs qui ont la vue du lac et du riche paysage qui l'environne. L'air et le ton des habitans auroient suffi pour nous apprendre que Windermère est le lac le plus fréquenté : avec la sublimité des scènes précédentes, nous eûmes encore à regretter l'intéressante bonhommie des honnêtes paysans de ces cantons. Le lendemain nous visitâmes quelques-unes des hauteurs qui offrent les plus belles vues du lac, et le jour suivant nous parcourûmes environ six milles de son bord, du côté de l'orient.

Le lac de Windermère a un peu plus de douze milles de longueur et presque par-tout plus d'un mille de largeur; son aspect est celui d'une belle et vaste rivière qui roule majestueusement ses eaux entre des terres basses et des éminences ombragées de fort beaux bois, et souvent décorées de jolies maisons de campagne. Ces hauteurs s'élèvent en fuyant et forment au loin des montagnes cultivées jusqu'à leur sommet : il faut toutefois en excepter une étendue d'environ six milles, vers le milieu du bord d'occident où une chaîne de rochers s'élève au-dessus des eaux. Mais leurs formes n'ont rien de pittoresque ni de bizarre; elles sont massives, mais point rompues, et leur effet devient nul lorsqu'on les considère du bord opposé de cette vaste nappe d'eau. Leurs masses sont trop médiocres pour être imposantes, et trop nues pour servir de décoration. Au nord ou en tête du lac la scène change et prend la majestueuse empreinte de la grandeur: ici, au-dessus d'une chaîne de hauteurs sauvages et sombres, on voit s'élever, à la distance d'environ deux milles, une multitude de montagnes escarpées qui semblent fuir obliquement dans la perspective. Les plus hautes de ces monta-

gnes sont Langdale-Pike, Hardknot et Wry-Nos. A la distance de quatre milles, vers le sud, le lac se resserre et disparoît derrière une grande île qui croise la perspective.

Du sommet d'une montagne un peu au-delà de Culgarth, manoir appartenant à l'évêque de Landaff, on a une magnifique vue de là totalité du lac. Sur la droite, on voit la maison de Culgarth, située au milieu de ses plantations, sur une éminence dont la base s'élève doucement sur le bord du lac; en face, les eaux s'étendent jusqu'à des rochers dont les cîmes se perdent dans les nues. Au sud, les montagnes fléchissent peu-à-peu et forment en s'avançant dans les eaux de jolis promontoires couronnés de bois, parsemés de maisons de campagne et d'une variété de différentes plantations: sur le bord opposé, la chaîne de rochers dont nous avons fait mention se prolonge au sud dans l'étendue d'environ un mille; plus loin, la perspective ne présente plus que des monticules, et au-delà une chaîne de montagnes à perte de vue.

Pour gagner l'endroit où on a établi un bac, on passe les villages de Rairig et Bowness, délicieusement situés, l'un sur une hauteur qui commande tout le lac, et l'autre sur une

retraite du bord presqu'en face de la grande île. En parcourant les sinuosités de Windermère on apperçoit toujours de nouveaux points de vue : ces montagnes, qui les couronnent, présentent un différent aspect et semblent changer d'attitude.

Le passage du bac est au-dessous de l'île, à l'endroit le plus étroit du lac où les bords forment deux pointes qui semblent vouloir se joindre. Cette île qui contient, dit-on, une trentaine d'acres, embellit la scène sans la dénaturer; elle est environnée d'îlettes, les unes couvertes de buissons et les autres de rocs vifs. En passant le bac, l'illusion de la perspective rapprochoit les montagnes du nord; elles sembloient partir des bords du lac et lui former un amphithéâtre : c'est à ce point de vue que nous donnâmes la préférence.

En approchant du bord d'occident, nous vîmes les rochers qui le forment s'élever et présenter un aspect fort différent de ce qu'il nous paroissoit à travers la vaste nappe d'eau.

Windermère est distingué de tous les autres lacs de ces cantons par la longueur et la largeur de ses eaux; par les collines riantes et bien cultivées qui couronnent en grande partie ses bords; par la gradation de distance

et la disposition pittoresque des montagnes du nord; par ses sinuosités, ses vastes baies, les maisons de campagne qui les bordent et les élégantes plantations dont ces dernières sont environnées; enfin, par la grande île entourée de plus petites qui servent de décoration à la surface de ses eaux. Sur les autres lacs les îles dégradoient la scène au lieu de l'embellir, parce qu'il est désagréable ou même pénible de descendre subitement du spectacle d'une sublimité gigantesque à celui d'un objet mesquin, quoiqu'agréable. Le lac de Windermère est toutefois celui dont la vue nous a fait le moins d'impression. A l'exception du côté du nord où les montagnes déploient leur grandeur majestueuse, la scène est mesquine et n'a point l'énergie de celles que nous avions précédemment contemplées avec admiration. On pourroit peut-être distinguer l'aspect des trois grands lacs par la définition suivante :

Windermère. L'étendue, la beauté majestueuse, et vers le haut la magnificence.

Ullswater. La grandeur austère et la sublimité, tout ce qui peut donner l'idée d'une haute puissance et d'une imposante majesté. Toute étonnante qu'est la vue de sa scène,

elle semble en annoncer une encore plus frappante, et s'emparant de toute la magie de l'imagination, elle inspire cette espèce d'enthousiasme poétique qui non-seulement crée des formes qui n'existent point, mais parvient à changer totalement l'aspect de celles qui existent.

Derwentwater. Bizarrerie sauvage de beautés romantiques, mais fort inférieur au précédent pour la majesté des eaux et des rochers de ses bords : on admire, mais le sublime manque, et la vue de la scène ne promet rien de plus à l'imagination. Une des principales imperfections de ce lac consiste en ce que le volume d'eau est trop mince en proportion des bords du vallon qui lui servent d'amphithéâtre. On pourroit peut-être reprocher à Windermère le défaut précisément opposé; les bords, dont l'aspect n'est pas généralement très-majestueux, perdent encore de leur effet à travers la vaste étendue des eaux. Les proportions d'Ullswater sont plus heureuses, et quoiqu'en serpentant il ressemble quelquefois trop à une rivière, l'imposant aspect de ses roches escarpées, les cîmes entassées des montagnes sombres qui l'encaissent et la vaste largeur de ses

eaux, forment un spectacle dont la première vue étonne l'imagination et semble annoncer des scènes encore plus imposantes.

HAWKSHEAD ET LES LACS DE THURSTON ET D'ULVERSTON.

APRÈS avoir gravi, non sans peine, les précipices de Furnest-Fell, nous descendîmes le revers de la montagne qui masque la magnifique vue du lac; mais nous en apperçûmes bientôt de nouvelles dont la hauteur escarpée nous annonçoit des scènes de l'espèce de celles dont nous regrettions le spectacle, et nous ne tardâmes pas d'appercevoir Esthwait-water au fond du vallon. C'est un lac de deux milles de longueur sur une largeur d'environ un mille. Ses bords rians sont environnés de montagnes cultivées jusqu'à leurs cîmes, des prairies, des plantations, de quelques corps de fermes à des distances éloignées, et d'un joli village situé au pied des montagnes, en tête du lac. Un peu plus loin, la ville de Kawkshead avec son église et son presbytère qui découvrent tout le vallon, sont les principaux traits de cette scène champêtre; au-delà, on apperçoit des montagnes sombres qui s'élèvent à une grande distance et forment un rideau à perte de vue.

L'ancienne et petite ville de Hawkshead, délicieusement située, contient quelques maisons assez bien bâties et un joli hôtel-de-ville récemment construit, au moyen de souscriptions fournies principalement par des marchands de Londres qui avoient reçu leur première éducation dans une école qui y est établie. Cette école est aussi une institution dont le pays est redevable à la générosité de l'archevêque Saudy, né dans cette ville.

A mesure que nous avancions, les roches de Coniston sembloient se multiplier et devenoient plus imposantes. Arrivés sur le sommet de la montagne, nous apperçûmes dans le fond de la vallée le lac de Thurston, environné de ses roches, dont quelques-unes présentent la sombre et sublime grandeur d'Ullswater. La route descend sur le bord oriental du lac; sa longueur est de six milles et sa largeur d'environ les trois-quarts d'un mille. On découvre du premier coup-d'œil toute l'étendue des eaux presqu'en ligne directe, mais souvent rompue par des baies et des sinuosités. Les roches les plus frappantes bordent l'extrémité du nord; elles n'ont point, comme celles de Windermère, des teintes variées; elles sont brunâtres, som-

bres, escarpées, et s'élevant à un quart de mille des bords, elles masquent absolument les montagnes plus éloignées. Presqu'au centre de ces rochers qui s'ouvrent en demi-cercle pour recevoir le lac, on voit précipiter une cataracte, mais l'effet en est mesquin, parce que la largeur de la nappe tombante n'est point proportionnée à la hauteur de sa chûte. Le village de Coniston est situé aux pieds de ces rochers, et un peu plus loin de vieux arbres environnent les ruines du prieuré et de sa tour.

La route serpente tantôt sur des hauteurs couvertes de taillis, tantôt dans des fonds qui bordent le lac du côté de l'orient: vers son extrémité inférieure, ses bords se resserrent et ses eaux sont passagérement divisées par une île. Ici les montagnes du bord d'orient deviennent escarpées et presque perpendiculaires ; quelques-unes sont arides et rompues, et les autres totalement couvertes de taillis. De tous les lacs que nous avons visités, aucun n'est aussi richement décoré de bois que celui de Thurston; il est vrai que toutes les montagnes de la haute-Furness, et même les vallées de ce pays, furent autrefois couvertes de forêts si fourrées qu'elles étoient

presque impénétrables. On y voyoit fréquemment des bandes de loups, de sangliers et une espèce particulière de cerfs dont on a trouvé des têtes dans la terre à une profondeur très-considérable. Long-temps après qu'on eut défriché et cultivé le pays plat, les animaux sauvages se maintinrent dans les bois et les montagnes: les bergers étoient contraints de veiller attentivement pour défendre leurs troupeaux des loups. Vers la fin du treizième siècle, on détruisit en grande partie les forêts des montagnes.

En hiver, les bergers avoient coutume de faire manger à leurs troupeaux les jeunes rejettons des frênes et des houx ; cet usage subsiste, dit-on, encore. Les brebis viennent à la voix du berger; elles environnent l'arbre, et il leur distribue les branches vertes. Lorsqu'on abat des parties de forêts, on respecte les houx, considérés comme nécessaires à la nourriture des bestiaux de ces montagnes.

Après avoir passé l'île, la route entre dans le village de Nibthwaite, qui n'est remarquable que par sa charmante situation, les chaumières ont l'air misérable, et il paroît que la pauvreté des habitans est accompagnée d'une profonde ignorance: on ne put pas nous

dire à quelle distance nous étions d'Ulverston, qui n'est cependant éloigné d'ici que de cinq milles.

A Nibthwaite, le lac commence à se resserrer et continue à se retrécir jusqu'au pont de Lowick, où on n'apperçoit plus que la petite rivière de Crake, qui va se perdre dans les sables d Ulverston. Il étoit nuit lorsque nous arrivâmes à ce dernier endroit; le vent siffloit aigrement dans les montagnes, et les mugissemens sourds de la marée furent les seuls indices que nous eûmes de la proximité de la mer. Jusqu'au moment où les montagnes s'éloignent des deux côtés à une grande distance, nous distinguâmes imparfaitement la surface verdâtre de la baie, et plus loin, au moyen de ses lumières, la ville d'Ulverston proche du rivage et dominée au nord par les hauteurs d'où nous allions descendre.

L'ancienne et jolie ville d'Ulverston est la capitale et le principal port de la province de Furness. La route qui conduit aux ruines de l'ancienne abbaye de Furness traverse le plat pays et n'a rien de remarquable. A environ un mille et demi, de ce côté-ci de l'abbaye, elle passe par Dalton, autrefois la capitale de la basse-Furness.

La proximité de l'abbaye lui donnoit tant d'avantage sur la présente capitale, que celle-ci ne put pas alors soutenir le marché qu'une charte lui avoit accordé le privilège de tenir une fois par semaine. La prospérité de Dalton disparut avec celle de ses patrons; il ne lui reste que la beauté de sa situation. Son église, bâtie sur une éminence, et les restes d'un château qui commande toute la vallée voisine, lui donnent encore un peu d'apparence. Il ne reste du château qu'une tour. L'abbé de Furness tenoit son tribunal séculier dans une des chambres de cette tour, qu'on a convertie depuis en une prison pour les débiteurs, mais les dégradations ne permettent plus, depuis quelques années, d'en faire cet usage. On prétend que le cimetière et le terrein du château sont renfermés dans l'enceinte du *Castellum*, construit par Agricola. On apperçoit encore quelques vertiges du fossé qui l'environnoit.

Au-dessous de la hauteur sur laquelle sont situées l'église et la tour, un ruisseau traverse une vallée étroite qui conduit, en serpentant, à l'abbaye, distante d'environ un mille et demi. Dans le trajet nous pas-

sâmes à l'entrée d'une des riches mines de fer dont ce pays abonde ; elles sont suffisamment indiquées par la teinte rouge foncée du sol de tout le pays, entre Ulverston et l'abbaye.

L'ABBAYE

L'ABBAYE DE FURNESS.

La situation isolée de cet antique monastère, la grandeur imposante de ses arcades gothiques et l'âge apparent des arbres qui environnent ses ruines, forment un ensemble de beautés pittoresques ou sentimentales, si on peut hazarder cette expression, dont l'aspect fait passer dans l'âme un sentiment de douce mélancolie. Cette gorge porte le nom de *Nighltshade*; on la nommoit autrefois *Beckangs-gill*, *ombre de la mortelle nuit.* La morelle qui croît en abondance dans ce petit canton, porte en anglais le nom de *Nightshade* ou *ombre de la nuit.* Ses alentours déserts et son aspect sombre sympatisoient parfaitement avec les austérités de la vie monastique. En 1127, le roi Etienne n'étant encore que comte de Boulogne et de Mortagne, bâtit et fonda la magnifique abbaye de Furness dans cette gorge romantique. Il la dota richement et revêtit l'abbé d'une autorité presque souveraine dans l'étendue de ce district. Dans un détour de la route nous nous trouvâmes vis-

à-vis de la porte de l'abbaye : du côté du nord, les principaux objets qui frappent les regards sont, en face, la grande fenêtre du nord ; à droite, partie du chœur, des arcades rompues, et plus loin des hautes murailles qu'on appercevoit à travers des ouvertures de fenêtres. A gauche, les bords rompus de la gorge forment des hauteurs détachées et couronnées de chênes ; ces plantations s'étendent dans quelques endroits jusqu'au ruisseau dont le cours environne presque toute l'enceinte de ces ruines antiques. Cette porte servoit d'entrée à l'intérieur du couvent; il contenoit, dit-on, soixante-cinq acres, qu'on nomme aujourd'hui le parc aux cerfs. Il est environné d'une haute muraille autour de laquelle on voit encore les restes de quelques bâtimens et des indices de quelques autres, comme la loge du portier, des greniers, des moulins et des fours pour l'usage du couvent. A très-peu de distance en-dedans de cette porte, l'aspect d'un petit manoir avec ses écuries et ses dépendances de bâtisse moderne, contraste d'une manière choquante avec la grandeur de cette scène lugubre, et c'est le seul objet de cette espèce que les

yeux puissent appercevoir dans cette sombre solitude. Tout y porte l'empreinte d'un désert abandonné. A travers un terrein rompu, chargé de décombres, de fougère et de brossailles, nous arrivâmes à l'église; elle est totalement découverte comme toutes les autres parties du monastère. Les vitres peintes de sa grande fenêtre sont remplacées par des ronces, des épines et des brossailles de toutes espèces. Au-dessous, la principale porte forme une arcade dont les restes présentent encore de la magnificence. A droite on voit les restes d'un escalier en coquille et un côté du chœur ; à gauche, une partie de la nef et quelques arcades hardies qui dépendoient autrefois du clocher.

Au sud, mais hors ce point de vue, on voyoit encore, il y a peu d'années, dans la salle du chapitre, une voûte richement ornée de ciselures gothiques, et c'étoit la seule partie de l'abbaye où on put appercevoir ces sortes d'ornemens. Toute son architecture présente une simplicité majestueuse, sans aucune recherche d'élégance ou de décoration ; on adopta depuis ce mode de bâtisse pour tous les édifices gothiques de l'Angleterre. Au-dessus de la salle du

chapitre étoient autrefois la bibliothèque et la salle d'étude. Un peu plus loin on voit encore les restes des cloîtres, du réfectoire, de la salle commune et du chauffoir. C'est à-peu-près tout ce qu'il est encore possible de distinguer parmi les ruines de cet antique et jadis magnifique édifice, à l'exception de quelques-unes des chapelles, de la sacristie et de ce qu'on suppose avoir été la classe. On voit une infinité d'escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murailles et des entrées de portes dérobées.

L'abbaye qui occupoit autrefois toute l'étendue de la vallée, est bâtie en pierres rougeâtres tirées des carrières voisines, et devenues avec le temps d'un brun obscur qui sympatise parfaitement avac les ronces et les brossailles dont toutes ces ruines sont encombrées. C'est du côté de l'orient qu'on peut les contempler avec plus d'avantage. A travers le ceintre rompu d'une vaste fenêtre, on a la perspective du chœur, de quelques arcades éloignées et des restes de la nef; cette perspective a, dit-on, cent quatre-vingt-sept pieds de longueur. La partie du chœur n'a que vingt-huit pieds en-dedans œuvre, mais la nef en a soixante-

dix. Les murs, tels qu'ils sont aujourd'hui, ont cinquante-quatre pieds de haut et cinq d'épaisseur.

A l'occident de l'église, une vaste cour formoit un quarré de trois cents trente-quatre pieds de longueur et de cent deux pieds de largeur : on n'en apperçoit plus de vestiges, à l'exception des fondemens d'une rangée de cloîtres qui la bornoient à l'occident, et où les moines faisoient à couvert leur procession autour de la cour les jours de fête. Ce qui fut autrefois le clocher est aujourd'hui une masse de décombres isolée, dont les hautes arcades rompues produisent encore un effet pittoresque. La tour qui l'avoisinoit forme aussi un tas de ruines amoncelées : la terre et les ronces qui le couvrent ne permettent plus d'y rien distinguer.

La classe ou salle d'instruction, d'une structure massive et adossée au mur extérieur, subsiste presqu'en totalité. Les murs, et particulièrement celui du portail, sont d'une épaisseur extraordinaire. Quelques brêches laissent appercevoir des escaliers qui conduisoient à différentes chambres. Dans la salle basse, toute la circonférence des

murs est garnie d'un banc de pierre, et dans un coin on voit encore le pilier qui portoit la chaire du professeur. La voûte très-haute n'est éclairée que par deux petites fenêtres placées très-haut, probablement afin qu'elles ne pûssent pas exciter la curiosité des écoliers et les distraire de leur occupation.

Cette vaste et magnifique abbaye étoit dédiée à Ste-Marie. Les moines d'un monastère de Savigny, en Normandie, vinrent y faire leur résidence : leur robe grise leur fit donner le nom de moines gris, qu'ils portèrent jusqu'à l'époque où ils furent admis dans l'ordre de Cîteaux et asservis à la règle rigoureuse de Saint-Bernard. Ils troquèrent alors leur vêtement gris contre un blanc, qu'ils conservèrent jusqu'à la dissolution des ordres monastiques en Angleterre. La règle primitive de Saint-Beinard étoit presque aussi rigoureuse que celle de la Trappe, et ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que les anciens religieux quittèrent la discipline moins pénible de Saint-Benoît pour l'observance rigoureuse que les moines de Savigny vinrent y établir. Il leur étoit strictement défendu de manger de la viande, ex-

cepté dans le cas de maladie : les œufs, le beurre, le fromage et même le lait n'étoient permis que rarement et dans les occasions extraordinaires. L'usage du linge et des fourures leur étoit interdit. Les moines formoient deux classes dont les fonctions ou occupations étoient différentes. Ceux qui faisoient le service du chœur couchoient habillés sur de la paille ; ils se levoient à minuit, passoient dans l'église et chantoient des hymnes jusquà une heure fixée ; ensuite, après s'être confessés publiquement, ils se retiroient dans leurs cellules, et la journée se passoit en exercices spirituels ou à enluminer des manuscrits. Ils observoient toujours le plus profond silence, excepté après le dîner, ou on leur permettoit de converser ensemble durant une heure dans la salle commune. Cette classe ne sortoit de l'enceinte du couvent qu'à certains jours fixes, où ils se promenoient tous ensemble; mais on leur permettoit très-difficilement de faire des visites et d'en recevoir. Ils distribuoient, comme les moines de la Trappe, des aumônes très-considérables, et les voyageurs étoient si bien reçus et traités dans leur couvent, qu'on ne songa point à éta-

blir d'auberge dans le canton avant la dissolution du monastère.

La seconde classe étoit chargée de la culture des terres et des affaires domestiques de la maison. Cette abbaye fut la seconde institution qui reçut en Angleterre la règle de Saint-Bernard, dont le pape Sixte IV adoucit, en 1485, en partie la rigueur. Il permit aux religieux de cet ordre de manger de la viande trois fois par semaine. En quittant la règle de Saint-Benoît, ils avoient pris la robe blanche avec la coiffe blanche et un scapulaire, mais leur habillement de chœur étoit ou gris ou blanc, avec une coîffe et un scapulaire de même couleur, une ceinture de laine noire, et par-dessus un capuchon et un rochet : hors du couvent ils portoient une coîffe et un capuchon noirs.

L'ordre de Cîteaux en général jouissoit de très-grands privilèges, et l'abbaye de Furness en possédoit de proportionnés à la richesse de sa fondation. Nous avons déja observé que l'abbé avoit sous sa juridiction un tribunal séculier qu'il présidoit. J'ajouterai que *le roi* Etienne lui avoit transporté la propriété des villeins ou paysans de sa seigneurie, et qu'il étoit maître de disposer de

leur vie, ainsi que de celle des moines qu'il pouvoit juger pour toute espèce de crime. L'établissement militaire de la province obéissoit aussi à l'abbé. Les seigneurs de fiefs, les hommes liges et tous les francs-tenanciers, prêtoient l'abbé le serment de fidélité contre tout autre quelconque, excepté le roi. Tout possesseur de fief étoit tenu de lever et de fournir son contingent militaire sur une simple sommation de l'abbé ou de son intendant. Chaque tenancier fournissoit un homme et un cheval équipés, pour la garde de la côte ou pour une expédition contre les ennemis de l'état et du roi. L'habit de guerre consistoit dans une cotte de maille, une espèce de sabre, l'arc, la pique ou la lance et l'arbalètre. La légion de Furness étoit composée de quatre divisions; une d'archers montés et équipés, une de lanciers montés de même, et deux autres divisions à pied, l'une armée d'arcs et l'autre de piques.

La situation géographique du pays de Furness, qui s'avance en longue pointe dans la mer, et les vastes forêts qui environnèrent l'abbaye, concoururent à mettre les habitans de ce district à l'abri des déprédations que

les Ecossais exerçoient fréquemment sur les frontières. On voit encore sur le sommet d'une montagne voisine de l'abbaye, les restes d'une tour de surveillance que les moines avoient fait construire pour plus grande sûreté. Elle découvre presque toute la basse-Furness, la baie de la mer immédiatement au-dessous, en face la ville, et le château de Lancaster qu'on apperçoit imparfaitement sur le côté opposé; au sud, les isles du Wenley et Foulney, avec une infinité d'autres plus petites, et au nord, les montagnes de la haute-Furness et de Coniston, qui forment un vaste amphithéâtre autour de la baie du canal d'Irlande.

De Hawcout, à quelques milles de Furness, vers l'occident, la vue est encore plus vaste. Lorsque le ciel est serein, on découvre la totalité de l'isle de Man, une partie de l'isle d'Anglesey et les montagnes de Caërnervon, Merionethshire, Denbighshire et Flinthshire, qui rembrunissent la rive opposée du canal.

La totalité du revenu annuel de l'abbaye se montoit, immédiatement avant sa dissolution, à 946 liv. 2 sols 6 deniers sterlings,

environ 22,000 livres de France, tirées du Lancashire, du Cumberland, et même de l'isle de Man. Cette somme paroîtra très-considérable, si on considère la valeur de l'argent à cette époque, et les bois, les prairies, le bétail et la pêche que les moines exploitoient eux-mêmes. Une partie de leurs fermiers les payoient en nature avec des denrées qu'ils consommoient, et l'abbé partageoit encore dans le produit des mines et des salines.

Le 9 avril 1537, Pyle, alors abbé de Furness, fit, avec vingt-trois moines, la cession de l'abbaye à Henri VIII, et reçut en dédommagement le rectorat d'Alton qui rapportoit environ 33 livres 6 shellings 8 sols sterlings de revenu annuel.

D'ULVERSTON A LANCASTER.

En quittant l'abbaye nous retournâmes à Ulverston, dont nous traversâmes les sables jusqu'à Lancaster. De l'endroit où l'on entre dans les sables jusqu'à Lancaster, on compte cinq milles; cette vaste baie est rompue par la peninsule de Cartmel, dont la côte escarpée sépare les sables de Leven et d'Ulverston de ceux de Lancaster. L'étendue des premiers est de quatre milles et l'autre de sept milles.

Nous partîmes plus matin qu'il n'étoit nécessaire par complaisance pour notre guide, afin qu'il put se rendre à son poste auprès du premier gué, où il ăttend les passans pour les conduire au-delà des rivières de Cracke et de Leven jusqu'à l'heure où le retour de la marée le chasse. Ce malheureux passe la moitié de sa vie sur ces sables, exposé tantôt aux grands froids, tantôt aux chaleurs brûlantes et à toutes les injures du temps, pour le mince salaire de 10 livres sterlings par an, et il fait, depuis trente ans, ce métier pénible; mais chacun de ceux qu'il conduit lui donne ordinairement une gratification.

Jadis le prieur de Cornishead, qui avoit établi le guide, lui donnoit l'usufruit de trois âcres de terre et quinze marques par an, ou environ 195 livres. A l'époque de la suppression des ordres monastiques, Henri VIII se chargea de l'établissement du guide et de son paiement.

Près du premier gué, sur la droite d'Ulverston, on voit les restes d'une chapelle construite par les moines de Furness : on y disoit tous les jours une messe pour la commodité des voyageurs qui partoient à la marée du matin. Le gué ne passe point pour dangereux, quoique les sables soient mouvans ; le guide les sonde tous les jours exacment, et s'assure du passage. Le courant est fort large, et lorsqu'une voiture y entre, il semble qu'il la fait dériver vers la mer. Le second gué, au-delà de la peninsule de Cartmel, dans les sables de Lancaster, est formé par la réunion des rivières de Ken et de Winsten, où un nouveau guide vient prendre les voyageurs.

Les côtes des sables de Lancaster sont plus enfoncées et moins escarpées que celles d'Ulverston. Les montagnes voisines sont aussi moins imposantes, mais l'ensemble

a de la variété et n'est pas même tout-à-fait dépourvu de beautés. La ville et le château de Lancaster, situés sur une hauteur et adossés à une montagne sombre, font un bel effet à une petite distance. Ce fut là que nous terminâmes une tournée qui a procuré le plaisir de contempler la sublime énergie de la nature et la satisfaction de rencontrer des hommes simples et intègres, dont les vertus réconcilient un peu avec l'espèce humaine.

Fin du second et dernier Volume.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du second Volume.





